

**LES PRINCIPALES MACHINERIES
IDÉOLOGIQUES DE MANIPULATION
D'ENDOCTRINEMENT ET DE CRÉTINISATION
DES MASSES**



INTRODUCTION

Définition de la nature humaine

(Encyclopédie Universalis)

L'humanité est d'abord la qualité de l'être humain, autrement dit la nature humaine. Pour préciser en quoi consiste cette qualité, d'autres sens du mot peuvent nous guider. Ce terme désigne aussi la bienveillance ou la compassion (la vertu d'humanité), la culture comprise comme perfection de l'humanité, la politesse, la civilité, le savoir-vivre. Employé au pluriel, il couvre les « studia humanitatis », les disciplines qui cultivent l'homme. Homo humanissimus caractérise en latin l'homme très cultivé, parfaitement accompli (Cicéron). Le simple redoublement qui permet de dire homo humanus est particulièrement significatif : il ne suffit pas d'être homme, il faut être humain. La véritable humanité se manifeste dans le perfectionnement culturel et éthique que l'homme apporte à ce qu'il est. Mais en même temps, un sujet doit déjà être doté d'« hominité » pour que puisse advenir l'humanité.

Cette idée d'humanité a longtemps nourri la culture et la philosophie occidentales, tout en donnant lieu à des interprétations très différentes.

Pour les acteurs de l'économie mondiale, les financiers, et ceux qui nous gouvernent « l'État », à quoi se réduit le statut de l'être humain ? Essentiellement à celui de consommateur et d'électeur. D'un côté, l'enrichissement indécent d'une poignée d'individus, de l'autre, les privilèges d'un pouvoir qui n'est acquis que tous les 5 ans sur des promesses qui ne sont jamais tenues.

Quel est l'héritage auquel nous espérons en premier ? Celui du patrimoine, des biens acquis par un proche ou des parents. C'est le plus important.

Mais l'héritage de la pensée, de l'émotion, de l'indignation, de la solidarité qui, depuis des siècles, ont fait agir des millions d'être humain pour changer le monde ? Quel perfectionnement culturel et éthique ? Qu'en reste-t' il ?

RIEN

C'est le vide total. Pourquoi vouloir changer le monde ? N'est-il pas maintenant parfait ? N'avons-nous pas atteint le bonheur suprême, avec nos téléphones portables, nos applications, nos objets connectés, nos petites autos, nos tablettes et ordinateurs, nos millions d'amis de Facebook, nos tatouages, nos réseaux sociaux, etc...

Nombreux sont encore ceux qui pensent que l'humanité, n'ayant pas réussi à se différencier de l'animalité, fait partie de cette nature « *qui ne change pas* » ... pour ceux-là, « l'être humain » sera toujours le prédateur de ses semblables, n'écoutant que son ego, toujours prêt à défendre son territoire jusqu'à la mort, n' imagine pas un seul instant que son comportement puisse changer, incapable de désobéissance à une autorité ou à des ordres qui ne vont même pas dans le sens de ses intérêts ?

Ceux-là n'ont jamais consulté l'encyclopédie pour apprendre le sens des mots. L'abrutissement les guette.

Mais il a déjà commencé depuis longtemps.

Philippe d'Hennezel

1 -CONNECTEZ-VOUS !

Conformément au sujet qui est traité dans ce dossier, il faut considérer cette invitation, non pas comme un ordre, mais comme un avertissement : soit vous le faites et vous allez vous enfermer progressivement dans une addiction qui va vous abrutir, soit vous ne le faites pas et vous allez rester tout autant abruti en vous privant de tout ce qu'il faudrait « *avoir et savoir* » ce qu'il convient de faire et de penser pour être conforme à la société de consommation. Dans un cas comme dans l'autre, le résultat est identique. L'abrutissement est programmé.

Quelle est la véritable intention qui se cache derrière cette injonction. Certainement pas une incitation à penser. Lorsque j'ai commencé à travailler comme petit employé de rien du tout et que face à un supérieur hiérarchique j'avais l'audace de lui adresser la parole en lui disant: « *Je pense que ...* », j'étais systématiquement interrompu par sa remarque humiliante:

« *Ah bon ! Parce que vous pensez ?* »

J'étais déjà un abruti et je ne le savais pas. Excellente découverte qui m'a un peu secoué.

Voilà pourquoi, à l'aube de mon existence, très rapidement, toute hiérarchie m'a fait vomir.

Nous sommes déjà mis plus bas que terre alors que nous avons passé pendant les plus belles années de notre jeunesse à nous cultiver, nous nourrir des leçons que nos professeurs nous ont données pour justement apprendre « *à penser* ». Le monde du travail est décidément très différent de celui de l'enseignement. Cette question ne se pose pas pour les peuples du tiers monde « *non civilisés* ». Pour nombre d'entre eux, sans savoir lire ni écrire, ils ont aussi un cerveau qui travaille, pense et agit dans un « *esprit d'humanité* », afin d'organiser au mieux leurs relations économiques et sociales, quelque soit le niveau de leurs technologies.

Chez nous au contraire, qui sommes civilisés, ceux « *qui pensent ou qui pensent trop* », sont menaçant et dangereux pour les chefs qui ont le pouvoir, ils se considèrent les plus compétents à diriger les affaires du monde. Ils ont peur que nous prenions leur place. Quand ceux qui pensent vont trop loin en faisant valoir qu'ils auraient les mêmes compétences, on les massacre, (La meilleur exemple étant « *la Commune de Paris* » en 1871).

Il faut formater un peuple de façon à préparer son jardin en le cultivant avec des semences stratégiques, des idées qui ne sont pas les siennes, qui ne lui appartiennent pas et qui vont même contre ses intérêts, sans qu'il s'en aperçoive.

Tel est le monde d'aujourd'hui.

Les compétences les plus reconnues pour se distinguer sont celles : d'avoir le plus possible d'applications sur son téléphone portable, le plus d'amis et de Likes sur Facebook, de pouvoir compter avec la plus grande satisfaction tous les buts marqués par un footballeur professionnel, et de se comporter comme les plus grandes stars du moment, en les imitant, cherchant à leur ressembler tout en rêvant de devenir célèbre comme eux, et de faire fortune, comme eux.

Il fut un temps où l'on dissertait sur une formule, comme par exemple celle de Descartes :

« *Je pense, donc je suis* ».

Aujourd'hui, la philosophie enseignée à l'école serait plutôt:

« Je me connecte, donc j'existe »

C'est moins compliqué, c'est à la portée de tout le monde. Celui qui a les moyens de consommer en se connectant, c'est le gagnant, il existe, il vit, il est heureux, c'est un abruti mais un abruti utile. Celui qui n'en n'a pas les moyens, qui ne veut pas ou qui aurait quelque doute, c'est le perdant, qui restera pauvre toute sa vie, c'est un mort en sursis, les multinationales s'en foutent, c'est donc un abruti parfaitement inutile à l'économie de marché.

Autrement dit :

« les communards de Paris en 1871 avaient trop pensé, ils en sont morts, massacrés »

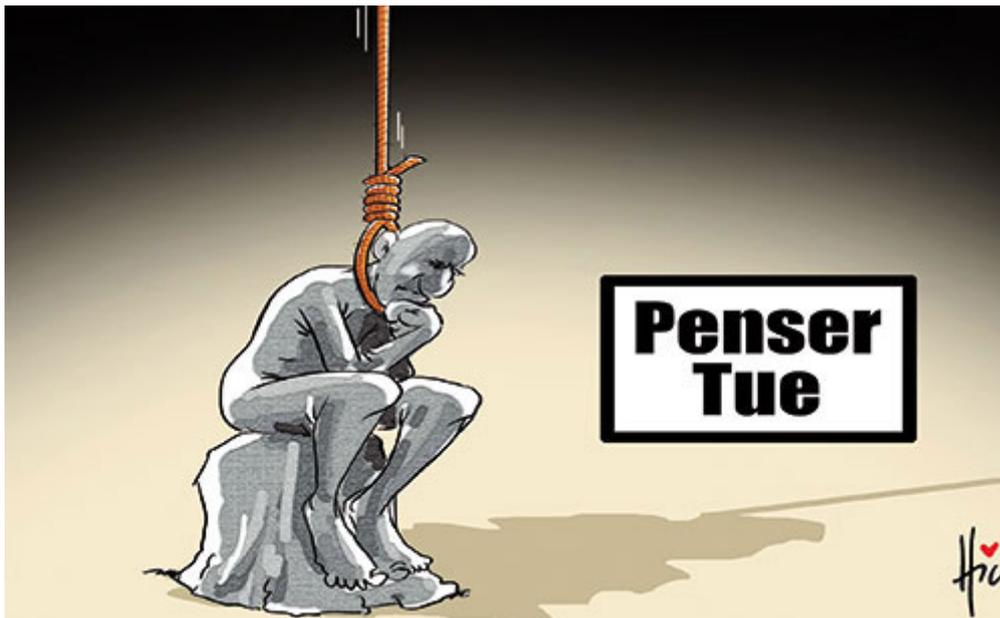
« Si je pense, je dois mourir »

A sa naissance, tout juste sorti du ventre de sa mère, aucun être humain n'est abruti.

Même un animal ne l'est pas !

Mais ce qu'il est possible de faire, c'est d'abrutir l'un et l'autre, l'un en l'obligeant à rapporter bêtement le bâton qu'on a lancé, l'autre en développant les stratégies les plus efficaces, pertinentes et particulièrement sournoises, pour qu'il ne pense plus.

Tel est l'objectif de ce dossier.



2 - LA FABRICATION DU CONSENTEMENT

C'est la base fondamentale sur laquelle repose le sujet de ce dossier consacré à l'abrutissement, donc à ne jamais perdre de vue.

De la propagande médiatique en démocratie (Manufacturing Consent: The Political Economy of the Mass Media) est un essai coécrit par Edward S. Herman et Noam Chomsky sur l'industrie médiatique aux États-Unis. En français, le livre s'intitule *Fabriquer un Consentement : la Gestion Politique des Médias de Masse* dans sa deuxième traduction, et *La Fabrique de l'Opinion publique : La Politique économique des médias américains* dans la traduction de Guy Ducornet.

Noam Chomsky, né le 7 décembre 1928 à Philadelphie, est un linguiste américain. Professeur émérite de linguistique au Massachusetts Institute of Technology de 1955 à 2017, il fonde la linguistique générative. Il s'est fait connaître du grand public, à la fois dans son pays et à l'étranger, par son parcours d'intellectuel engagé de tendance socialiste libertaire et anarchiste..

Edward S. Herman, né le 7 avril 1925 et mort le 11 novembre 2017, est un économiste et observateur américain des médias spécialisé dans les rapports entre les grands groupes de presse et les questions politico-économiques. Il a été professeur émérite en finance de la *Wharton School*. Il a enseigné également à l'*Annenberg School for Communication* de l'université de Pennsylvanie. Il a obtenu son Ph.D en 1953 à Berkeley.

Les deux auteurs proposent un « modèle de propagande » pour comprendre la mesure dans laquelle « les médias constituent un système qui sert à communiquer des messages et des symboles à la population », et sont les instruments d'une vaste communication idéologique visant notamment à promouvoir le libéralisme économique et à légitimer la politique étrangère des États-Unis.

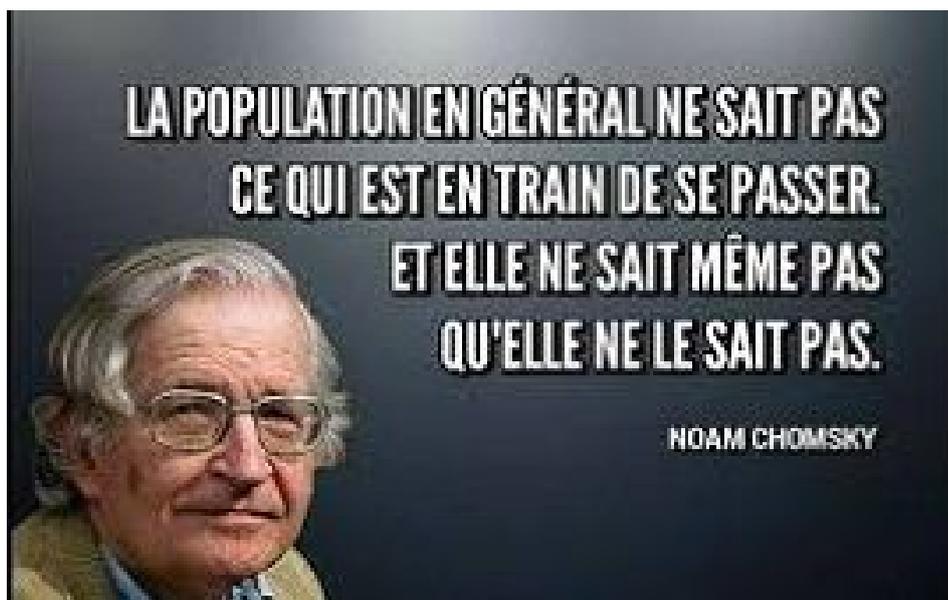
Dans *La fabrication du consentement*, Noam Chomsky et Edward Herman avancent l'idée que les médias diffusent avant tout une propagande au bénéfice d'un groupe de dominants. Loin de constituer un « quatrième pouvoir » en démocratie, la principale fonction des médias est, selon eux, de traiter et de manipuler l'information afin de servir les intérêts des élites politiques et économiques. En outre, ces mêmes élites possèdent et contrôlent les médias, soit directement à travers les financements (possession du capital des entreprises de presse, mais aussi subventions d'État), soit indirectement à travers les sources d'information reconnues par eux-mêmes comme seules officielles et crédibles, constituant ainsi ce qu'on appelle le Parti médiatique. Selon Chomsky et Herman, ce modèle de propagande s'exerce à travers cinq filtres :

1. la dimension économique du média ;
2. le poids de la publicité ;
3. le poids des sources officielles ;
4. les pressions de diverses organisations ou individus sur les lignes éditoriales ;
5. le filtre idéologique de la société (par exemple l'anticommunisme, la guerre contre le terrorisme, etc.)

Ce dernier point, « l'anticommunisme » est très important à souligner : combien de milliers d'êtres humains ont été victimes de cette diabolisation, dans les guerres comme celle du Vietnam, comme à la suite du coup d'état de Pinochet au Chili le 11 septembre 1973 qui a fait 3200 morts et disparus, plus de 38000 torturés, des dizaines de milliers d'arrestations de dissidents.

En définitive, *la fabrication du consentement* ne serait-elle pas une formidable stratégie du « capitalisme mondial » pour formater les cerveaux selon l'idée qu'il serait *le seul modèle* à suivre pour l'avenir de l'humanité ?

Bien avant ce 20ème siècle, ne pourrait-on pas dire la même chose des religions monothéistes ? N'ont elles pas été un moyen d'imposer aux peuples des croyances qui reposent elles aussi sur les plus grands mensonges de l'histoire, afin de les orienter, les manipuler, et obtenir de cette façon leur obéissance aveugle à leurs catéchismes ?



3 - LES RELIGIONS : « OPIUM DU PEUPLE »

La religiosité est pire qu'une dangereuse névrose, c'est une addiction et une drogue qui gangrène le monde depuis des millénaires. Il est grand temps de mettre un point final à ces superstitions d'un autre âge.

Les religions ne sont que des fantasmes qui ne reposent sur rien, ou plutôt qui ne reposent que sur des textes écrits par des illuminés manipulateurs avides de pouvoir et de contrôle.

Elles reposent sur le principe de « La révélation ». Réfléchissons sur ce que cela signifie : il n'y a de révélation que pour celui qui prétend l'avoir vécue. Mais ce n'est pas une révélation pour les autres puisque c'est un événement, une histoire qu'on leur a racontée et qu'ils n'ont jamais pu vérifier. La religion est ainsi le fantasme de l'humain qui se masturbe l'esprit en voulant absolument croire en l'incroyable, au point d'en rejeter totalement la réalité en se mettant des œillères sur les yeux.

Les religions sont ni plus ni moins des sectes qui ont réussi et qui se sont développées au sein de la société jusqu'à en obtenir un statut "officiel" de part leur nombre d'adhérents et leur ancienneté dans le monde. Les croyances "mortes" comme celles de l'antiquité, on appelle cela « mythologie ». Les croyances "vivantes", cela s'appelle "religions". D'ici quelques siècles, si la Terre existe toujours, on parlera de mythologie chrétienne, juive, islamique... au même titre que la mythologie gréco-romaine. Aujourd'hui, tenir un tel discours est considéré comme "*offensant*" par leurs adeptes, tout comme c'était déjà le cas à chaque époque pour les idéologies contemporaines.

Quand on était petits, la plupart d'entre nous croyait au Père Noël ou à St Nicolas (voir à d'autres fables selon les cultures). La religion, c'est pareil... pour les adultes. Dites à un enfant que le Père Noël n'existe pas et il va vous faire sa crise, il va pleurer, vous traiter de menteur. Dire à un adulte que Dieu n'existe pas, et il vous insultera, se moquera de vous en tentant de vous convaincre que son ami imaginaire existe bel et bien via des arguments insensés et risibles. Dans certains cas le croyant vous tuera même ou selon le pays, vous condamnera à la prison, voir à la mort.

Il est intellectuellement plus simple de croire que de réfléchir...

La religion cultive la croyance aveugle et les pseudos « preuves », elle diabolise le doute et de ce fait rend le disciple aveugle et entièrement sous la coupe de l'idéologie qui devient intouchable.

La religion est une doctrine dangereuse destinée à contrôler les peuples pour leur éviter de réfléchir trop et les éloigner des vrais problèmes.

Il faut reconnaître à Karl Marx au moins ceci « *La religion est l'opium du peuple* ». L'interdire n'est pas la solution, car elle ne ferait que renforcer le fanatisme des crédules. L'ennemi de la religion, c'est la raison et la réflexion. La religion est LA solution simpliste à tous les problèmes, elle vous donne toutes les réponses que vous avez envie d'entendre sans vous préoccuper de réfléchir plus loin. Elle a toutes les réponses, même quand elle ne les a pas: "*les voies du seigneur sont impénétrables*".

Dire que le livre de culte (Torah, Bible, Coran...) est preuve, est équivalent à dire que les bandes dessinées de Superman sont la preuve de l'existence de celui-ci...

La religion, ou comment un roman sexiste, misogyne, homophobe, raciste, xénophobe, intolérant, cruel, violent, traumatisant et qui n'est autre qu'un recueil de fables archaïques (et ses suites, pla-

giats, remakes, reprises et autres séries dérivées: Nouveau Testament, Coran, etc.) a réussi à dominer et endoctriner le monde durant des millénaires... Même après avoir marché sur la Lune, il reste toujours des ignares pour croire que ce roman est véridique... A côté de ça, Mein Kampf fait figure de pâle copie...

Lutter contre la religion, c'est lutter contre: le sexisme, la misogynie, l'homophobie, le racisme, la xénophobie, l'ignorance, l'intolérance, l'endoctrinement, la stupidité, le non sens, la cruauté et la violence.

Et pour finir, dire qu'être athée est une forme de religion est aussi absurde que de dire qu'être non-fumeur est une forme de tabagisme, ou de dire que « ne pas aller skier » est un hobby.

La religion n'aurait jamais du être autre chose qu'une affaire privée et non une institution qui a contaminé le cerveau de milliards d'individus à partir de superstitions et de croyances d'un autre temps (+ de 2000 ans) et qui aujourd'hui sembleraient absurdes, surréalistes : le culte d'une vierge enfantée par un dieu qui est montée au ciel ; la vénération pour la virginité qui n'empêche pas les petites sœurs des pauvres et les prêtres de se masturber, seuls ou, par l'interdiction de se marier devenir pédophiles ; la prière comme seul remède pour que des millions d'enfants ne meurent plus de faim ; ce fabuleux sacrement de l'eucharistie « *la communion* », qui fait croire que l'on mange le corps du christ incarné dans l'hostie ; et pour finir, oublier tous les crimes de l'inquisition comme l'on devrait oublier ceux du colonialisme dont l'église a été la complice idéale pour consolider son autorité mondiale ... passons sur les croyances au paradis, à l'enfer, au jugement dernier, à tous les miracles et à la plus débile de toutes que « *la terre serait plate* ».

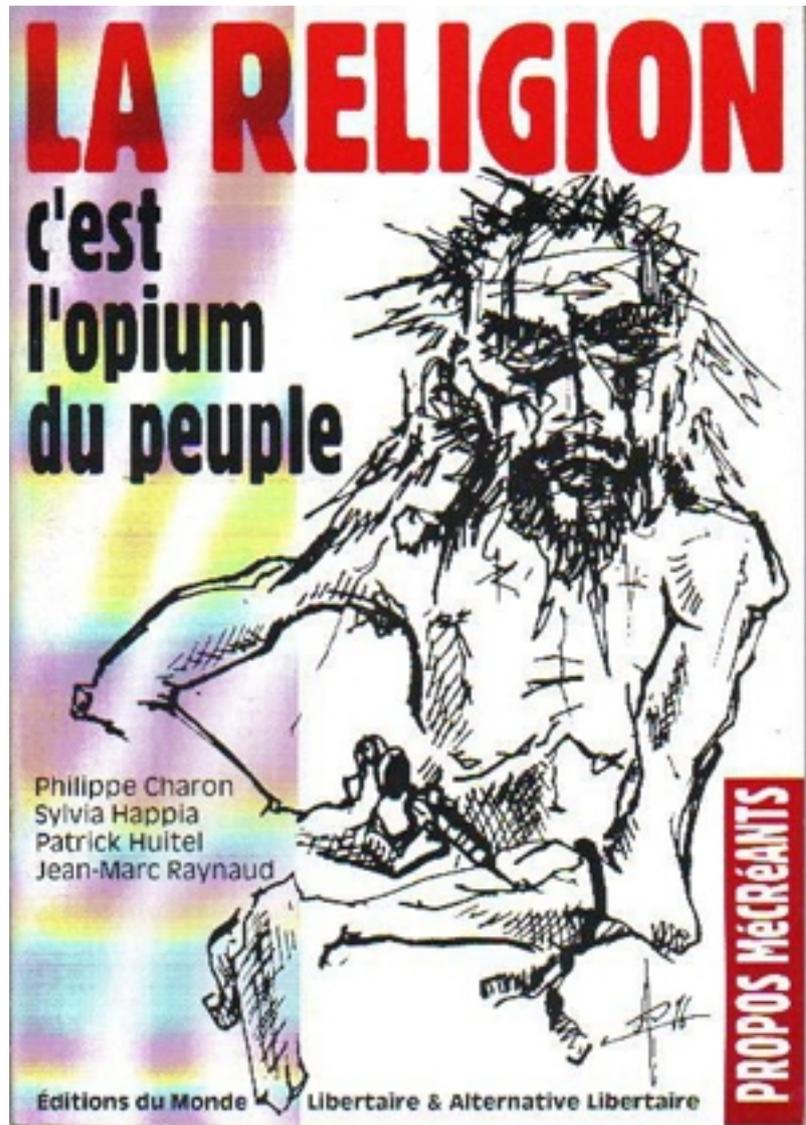
C'est à chacun de décider de croire ou de ne pas croire, de choisir ou de ne pas choisir parmi toutes les religions qui existent, ou surtout, « *de ne pas forcément adopter celle de ses parents* ». C'est justement sur ce dernier point que la religion est insupportable : elle s'affirme comme une dictature que l'enfant est obligé d'accepter au risque d'être renié, condamné pour non obéissance aux traditions familiales. Cette complicité entre l'esprit républicain et l'esprit religieux est toujours d'actualité, le premier étant incapable de lutter contre l'économie de marché qui engendre, inégalités, misères, chômage et famines, le deuxième venant au secours du premier en préconisant la prière pour changer le monde, comme cela s'est fait depuis des siècles ... avec le succès que nous connaissons, c'est à dire encore et encore plus d'inégalités, de misères, de chômage et de famines.

Si vous pensez que les religions appartiennent au passé et que nous vivons dans une nouvelle ère de la raison, vous devez vérifier les faits: 84% (Avec les déistes) de la population mondiale s'identifie à un groupe religieux. Les membres de cette population sont généralement plus jeunes et produisent plus d'enfants que ceux qui n'ont pas d'appartenance religieuse, de sorte que le monde devient de plus en plus religieux, même si les variations géographiques sont importantes.*

Selon les chiffres de 2015, les chrétiens constituent le groupe religieux le plus important, avec 2,3 milliards d'adhérents, soit 31,2% de la population mondiale totale de 7,3 milliards. Viennent ensuite les musulmans (1,8 milliard ou 24,1%), les hindous (1,1 milliard ou 15,1%) et les bouddhistes (500 millions, soit 6,9%).

La population mondiale étant de 7,3 milliards d'individus, cela fait 77,3 % de croyants convaincus (toutes religions confondues), ce qui ferait 5,64 milliards d'abrutis fabriqués.

Entendons nous bien, ils sont fabriqués, puisque les autres, 1,64 milliards, ont refusé de l'être !



4 - LES MÉDIAS

*Un article du monde diplomatique (2007) de Pierre Jourde Professeur à l'université Grenoble-III .
Auteur, notamment, de La littérature sans estomac, réédition Pocket, Paris, 2003.*

Pierre Jourde reprend les mêmes arguments que Chomsky et Herman sur la manipulation par les médias, auteurs qu'il ne cite pas dans son texte, peut-être parce qu'il ne les connaît pas. Preuve évidente que cette théorie n'est pas qu'une vue de l'esprit et qu'elle est parfaitement fondée. Nous verrons que les médias, les journalistes et les présentateurs de la majorité des chaînes de télévision suivent la même logique d'abrutissement. Formatés eux-même pour le rôle qu'on leur demande de jouer, ou peu convaincus suivant leurs niveaux de culture ou d'intelligence, mais « contraints et obligés » afin de respecter la ligne éditoriale de la chaîne qui les emploie, le résultat est le même : auditeurs et téléspectateurs ne sont pas devant leurs appareils pour « penser », mais pour écouter et consentir à tout ce que disent « ceux qui pensent pour eux ».

JUSQU'À PRÉSENT, la qualité des médias audiovisuels, public et privé confondus, n'était pas vraiment un sujet. Puis le président de la République découvre que la télévision est mauvaise. Il exige de la culture. En attendant que la culture advienne, l'animateur Patrick Sabatier fait son retour sur le service public. En revanche, des émissions littéraires disparaissent. C'est la culture qui va être contente.

Avec l'alibi de quelques programmes culturels ou de quelques fictions « créatrices », les défenseurs du service public le trouvaient bon. Ils ne sont pas difficiles. Comme si, à l'instar d'une vulgaire télévision commerciale, on n'y avait pas le regard rivé à l' Audimat. Comme si la démagogie y était moins abondante qu'ailleurs.

Les médias ont su donner des dimensions monstrueuses à l'universel désir de stupidité qui sommeille même au fond de l'intellectuel le plus élitiste. Ce phénomène est capable de détruire une société, de rendre dérisoire tout effort politique. A quoi bon s'échiner à réformer l'école et l'Université? Le travail éducatif est saccagé par la bêtise médiatique, la bouffonnerie érigée en moyen d'expression, le déferlement des valeurs de l'argent, de l'apparence et de l'individualisme étroit diffusées par la publicité, ultime raison d'être des grands groupes médiatiques. Bouygues envoie Jules Ferry aux oubliettes de l'histoire.

Lorsqu'on les attaque sur l'ineptie de leurs programmes, les marchands de vulgarité répliquent en général deux choses : primo, on ne donne au public que ce qu'il demande; secundo, ceux qui les critiquent sont des élitistes incapables d'admettre le simple besoin de divertissement. Il n'est pas nécessairement élitiste de réclamer juste un peu moins d'ineptie. Il y a de vrais spectacles populaires de bonne qualité. Le public demande ce qu'on le conditionne à demander. On a presque abandonné l'idée d'un accès progressif à la culture par le spectacle populaire. Victor Hugo, Charlie Chaplin, Molière, René Clair, Jacques Prévert, Jean Vilar, Gérard Philipe étaient de grands artistes, et ils étaient populaires. Ils parvenaient à faire réfléchir et à divertir. L'industrie médiatique ne se fatigue pas : elle va au plus bas.

Chacun a le droit de se détendre devant un spectacle facile. Mais, au point où en sont arrivées les émissions dites de « divertissement », il ne s'agit plus d'une simple distraction. Ces images, ces mots plient l'esprit à certaines formes de représentation, les légitiment, habituent à croire qu'il est normal de parler, penser, agir de cette manière. Laideur, agressivité, voyeurisme, narcissisme, vulgarité, inculture, stupidité invitent le spectateur à se complaire dans une image infantilisée et dégradée de lui-

même, sans ambition de sortir de soi, de sa personne, de son milieu, de son groupe, de ses «choix». Les producteurs de télé-réalité - «Loft story», «Koh-Lanta», «L'île de la tentation»-, les dirigeants des chaînes privées ne sont pas toujours ou pas seulement des imbéciles. Ce sont aussi des malfaites. On admet qu'une nourriture ou qu'un air viciés puissent être néfastes au corps. Il y a des représentations qui polluent l'esprit.

Si les médias des régimes totalitaires parviennent, dans une certaine mesure, à enchaîner les pensées, ceux du capitalisme triomphant les battent à plate couture. Et tout cela, bien entendu, grâce à la liberté. C'est pour offrir des cerveaux humains à Coca-Cola que nous aurions conquis la liberté d'expression, que la gauche a « libéré » les médias. Nous, qui nous trouvons si intelligents, fruits de millénaires de « progrès », jugeons la plèbe romaine bien barbare de s'être complu aux jeux du cirque. Mais le contenu de nos distractions télévisées sera sans doute un objet de dégoût et de dérision pour les générations futures.

On a le choix? Bien peu, et pour combien de temps? La concentration capitaliste réunit entre les mêmes mains les maisons d'édition, les journaux, les télévisions, les réseaux téléphoniques et la vente d'armement. L'actuel président de la République est lié à plusieurs grands patrons de groupes audiovisuels privés, la ministre de la culture envisage de remettre en cause les lois qui limitent la concentration médiatique, la machine à abrutir reçoit la bénédiction de l'état (1). Les aimables déclarations récentes sur l'intérêt des études classiques pèsent bien peu à côté de cela.

QUELLE LIBERTÉ ? La bêtise médiatique s'universalise. L'esprit tabloïd contamine jusqu'aux quotidiens les plus sérieux. Les médias publics courent après la démagogie des médias privés. Le vide des informations complète la stupidité des divertissements. Car il paraît qu'en plus d'être divertis nous sommes informés. Informés sur quoi? Comment vit-on en Ethiopie? Sous quel régime? Où en sont les Indiens du Chiapas? Quels sont les problèmes d'un petit éleveur de montagne ? Qui nous informe et qui maîtrise l'information? On s'en fout. Nous sommes informés sur ce qu'il y a eu à la télévision hier, sur les amours du président, la garde-robe ou le dernier disque de la présidente, les accidents de voiture de Britney Spears. La plupart des citoyens ne connaissent ni la loi, ni le fonctionnement de la justice, des institutions, de leurs universités, ni la Constitution de leur État, ni la géographie du monde qui les entoure, ni le passé de leur pays, en dehors de quelques images d'Épinal.

Un des plus grands chefs d'orchestre du monde dirige le Don Giovanni de Mozart. Le journaliste consacre l'interview à lui demander s'il n'a pas oublié son parapluie, en cas d'averse. Chanteurs, acteurs, sportifs bredouillent à longueur d'antenne, dans un vocabulaire approximatif, des idées reçues. Des guerres rayent de la carte des populations entières dans des pays peu connus. Mais les Français apprennent, grâce à la télévision, qu'un scout a eu une crise d'asthme.

Le plus important, ce sont les gens qui tapent dans des balles ou qui tournent sur des circuits. Après la Coupe de France de football, Roland-Garros, et puis le Tour de France, et puis le Championnat d'Europe de football, et puis ... Il y a toujours une coupe de quelque chose. « *On la veut tous* », titrent les journaux, n'imaginant pas qu'on puisse penser autrement. L'annonce de la non-sélection de Truc ou de Machin, enjeu national, passe en boucle sur France Info. Ça, c'est de l'information. La France retient son souffle. On diffuse à longueur d'année des interviews de joueurs. On leur demande s'ils pensent gagner. Ils répondent invariablement qu'ils vont faire tout leur possible; ils ajoutent : « *C'est à nous maintenant de concrétiser* » Ça, c'est de l'information.

On va interroger les enfants des écoles pour savoir s'ils trouvent que Bidule a bien tapé dans la balle, si c'est « *cool* ». Afin d'animer le débat politique, les journalistes se demandent si Untel envi-

sage d'être candidat, pense à l'envisager, ne renonce pas à y songer, a peut-être laissé entendre qu'il y pensait. On interpelle les citoyens dans les embouteillages pour deviner s'ils trouvent ça long. Pendant les canicules pour savoir s'ils trouvent ça chaud. Pendant les vacances pour savoir s'ils sont contents d'être en vacances. Ça, c'est de l'information. A la veille du bac, on questionne une pharmacienne pour savoir quelle poudre de perlimpinpin vendre aux étudiants afin qu'ils pensent plus fort. Des journalistes du service public passent une demi-heure à interroger un « *blogueur* », qui serait le premier à avoir annoncé que Duchose avait dit qu'il pensait sérieusement à se présenter à la présidence de quelque machin. Il s'agit de savoir comment il l'a appris avant les autres. Ça, c'est de l'information. Dès qu'il y a une manifestation, une grève, un mouvement social, quels que soient ses motifs, les problèmes réels, pêcheurs, enseignants, routiers, c'est une « *grogne* ». Pas une protestation, une colère, un mécontentement, non, une grogne. La France grogne. Ça, c'est de l'information.

ON DEMANDE au premier venu ce qu'il pense de n'importe quoi, et cette pensée est considérée comme digne du plus grand intérêt. Après quoi, on informe les citoyens de ce qu'ils ont pensé. Ainsi, les Français se regardent. Les journalistes, convaincus d'avoir affaire à des imbéciles, leur donnent du vide. Le public avale ? Les journalistes y voient la preuve que c'est ce qu'il demande.

Cela, c'est 95 % de l'information, même sur les chaînes publiques. Les 5 % restants permettent aux employés d'une industrie médiatique qui vend des voitures et des téléphones de croire qu'ils exercent encore le métier de journalistes. Ce qui est martelé à la télévision, à la radio envahit les serveurs Internet, les journaux, les objets, les vêtements, tout ce qui nous entoure. Le cinéma devient une annexe de la pub. La littérature capitule à son tour. Le triomphe de l'auto-fiction n'est qu'un phénomène auxiliaire de la « *peopolisation* » généralisée, c'est à-dire de l'anéantissement de la réflexion critique par l'absolutisme du: « *C'est moi, c'est mon choix, donc c'est intéressant, c'est respectable.* »

La bêtise médiatique n'est pas un épiphénomène.

Elle conduit une guerre d'anéantissement contre la culture. Il y a beaucoup de combats à mener. Mais, si l'industrie médiatique gagne sa guerre contre l'esprit, tous seront perdus.



5 - LA STRATÉGIE DU CHOC

Deux possibilités s'offrent à tous les peuples du monde : être abruti pour rester en vie, ou mourir pour défendre ses droits et ses libertés : c'est la stratégie du choc.

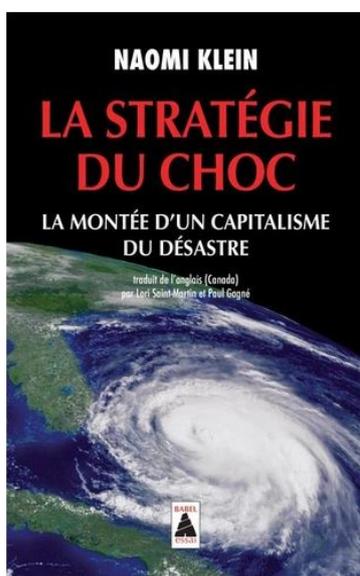
Qu'ont en commun le coup d'État de Pinochet au Chili en 1973, le massacre de la place Tiananmen en 1989, l'effondrement de l'Union soviétique, les attentats du 11 Septembre, la guerre en Irak, le tsunami au Sri Lanka en 2004, le cyclone Katrina, la pratique de la torture à Abou Ghraïb ou Guantánamo ? Tous ont partie liée avec l'avènement d'un « *capitalisme du désastre* ». Naomi Klein dénonce avec brio l'existence d'opérations concertées dans le but d'assurer la prise de contrôle de la planète par les tenants d'un ultralibéralisme tout-puissant.

Ce dernier met sciemment à contribution crises et désastres pour saper les valeurs démocratiques auxquelles les sociétés aspirent, et leur substituer la seule loi du marché et la barbarie de la spéculation.

N'oublions pas enfin que c'est sur un mensonge que les américains ont envahi l'Irak : il n'y a jamais eu d'armes de destructions massives et ils le savaient très bien. Encore des milliers de morts ! Sous le regard complice des médias. *Le film existe et peut être vu sur Youtube.*

D'autres exemples dans l'histoire ont en commun cette stratégie du choc, pour ne citer que la commune de Paris en 1871 - Le massacre par l'armée chinoise avec des chars et des armes lourdes de milliers d'étudiants rassemblés sur la place Tien An Men le 4 juin 1989 - Le massacre de la population au Timor Oriental en 1975 (*pour avoir voté son indépendance*) par l'armée indonésienne avec le soutien et la complicité des USA, dénoncé par Noam Chomsky dans le film *Manufacturing Consent (Un portrait de Noam Chomsky : 2h47)*. Il faut prendre le temps de voir ce film incontournable. On préfère voir toute l'œuvre de Disney, s'émerveiller pendant des heures devant le spectacle lamentable des « *Téles-réalités* ».

Naomi Klein, née le 8 mai 1970 à Montréal, est une journaliste, essayiste, réalisatrice et altermondialiste canado-américaine¹. Elle a étudié à l'Université de Toronto et à la London School of Economics. Elle est titulaire de la chaire Gloria Steinem en Media, Culture et Études féministes de l'Université Rutgers.



Elle est mondialement connue pour avoir pointé les défaillances du capitalisme, du néolibéralisme et de la mondialisation dans ses livres *No Logo* (1999), *La Stratégie du choc : la montée d'un capitalisme du désastre* (2007) et *Tout peut changer : capitalisme et changement climatique* (2014). Elle a reçu en 2016 le Prix Sydney de la paix pour son militantisme en faveur de la justice climatique.

6 - LE CAPITALISME DE SURVEILLANCE



Une génération qui ne cherche pas à savoir ce qu'a vécu la précédente a toutes les chances de s'abrutir : en conséquence, toutes les suivantes le seront totalement. Le travail sur la mémoire ne semble plus être la priorité dans l'enseignement. Un individu amnésique ne sait plus ce qui il est, de la même façon pour un peuple colonisé et écrasé comme « les indiens d'Amérique ». Le 20^e siècle a été marqué par des événements remarquables comme les deux guerres mondiales (1914/1940), la révolution russe et ses conséquences ; les rivalités entre l'est et l'ouest, l'une basée sur la

« réussite collective », le partage de richesses, la souveraineté populaire, l'autre sur la « réussite individuelle », le « moi je », le nombrilisme absolu, l'enrichissement personnel et celui indécent des stars, des élites, de la bourgeoisie dominante et méprisante ; c'est le débat le plus fondamental de ce siècle, complètement oublié aujourd'hui mais que ne semble pas évoquer Shoshana Zuboff, dans son « *capitalisme de surveillance* ».

En effet, que s'est-il passé avec le communisme ? Tout simplement sa diabolisation par les américains et les médias « *Une idéologie qui n'intègre pas le sens des affaires, rejette une économie libérale* » est à vomir . Les malheureuses expériences de cette idéologie avec Staline, ont, bien évidemment fait le jeu des médias et du capitalisme. L'aveu même de communistes sincères pour avoir vécu ces « expériences malheureuses » est une réalité historique comme beaucoup l'ont signalé, soit comme militant avec Marguerite Duras, soit comme acteur sur le terrain, avec Georges Orwell, écrivain lui aussi communiste, célèbre pour son livre « 1984 » écrit en 1949.

Que nous dit exactement Georges Orwell dans « 1984 » ? C'est une caricature féroce de ce que pourrait devenir le communisme, 10 ans après les terreurs staliniennes. L'autorité d'un dictateur nommé « *Big Brother* », qui surveille tout le monde, plaçant dans chaque pièce d'une maison ou d'un appartement, une caméra de surveillance qui prend note quotidiennement de tout ce que fait son occupant et , à l'extérieur, encourageant la délation, partout à chaque coin de rues, les lieux publics et lieux de travail un écran où s'affiche son œil accusateur ; rien ne lui échappe.

« 1984 » est une parabole du despotisme moderne, conte philosophique sur le pire XX^e siècle, le totalitarisme orwellien est clairement inspiré du nazisme, du fascisme et du stalinisme, avec le parti unique, le chef tutélaire objet d'un culte de la personnalité, un régime d'assemblée, la confusion des pouvoirs, des plans de productions triennaux, un militarisme de patronage, des parades et manifestations « spontanées », des files d'attente, des slogans, des camps de rééducation, des confessions publiques « à la moscovite » et des affiches géantes.

Orwell a lui-même précisé le sens de son message : « *Faites en sorte que cela ne se produise pas. Cela dépend de vous* ».

Et pourtant, c'est bien exactement ce qui se produit actuellement, en 2022. Le monde entier l'accepte et ne s'en indigne pas. L'amnésie des peuples est totale.

Le message de Georges Orwell n'a pas été entendu et ne le sera jamais. Ou alors s'il a été entendu par quelques-uns un peu plus cultivés que les autres, de ce qu'il en reste est réduit en peau de cha-

grin : tout ce qu'il a dénoncé fait partie d'une histoire qu'il faut oublier, trop convaincus que nous sommes enfin vivant, en ce moment même, dans une société démocratique, comme nous le rappelle à chaque instant la majorité des intellectuels et journalistes abrutis.

Ne sommes nous pas abrutis en permettant que des caméras nous surveillent à chaque coin de rues et reconnaissent nos visages, à la façon de *Big Brother* ? Ce n'est que pour répondre à « l'obsession sécuritaire » bien entretenue par les médias, que les municipalités ont équipé leurs communes. Mais il y a une autre raison au développement extraordinaire de cette technologie de surveillance : **elle est demandée et souhaitée par des électeurs** : pour un maire vénéré par ses administrés, ne pas aller dans leur sens serait préjudiciable à sa stratégie électorale et à la poursuite de ses futurs mandats. Les électeurs, donc le peuple, sont devenus eux-mêmes les acteurs du « viol de leur vie privée ». Qui s'en plaint ? Personne. La vénération pour les « vampires numériques » est la plus forte. Il ne faut donc pas s'en étonner !

« Électeurs et élus de tous les pays, Unissons-nous dans l'abrutissement »

Shoshana Zuboff affirme que Google et Facebook sont devenus des « antithèses de la démocratie » (*antithetical to democracy*). Selon Zuboff, grâce aux assistants personnels, des sociétés comme Google et Amazon recueillent d'immenses quantités de données sur leurs utilisateurs dans le but d'en tirer profit. Les utilisateurs partagent ces informations par facilité, sans en percevoir toute la portée pour leur vie privée. En 2019, elle est récompensée par le Axel Springer Award pour son courage et sa franchise dans l'analyse des problèmes sociétaux d'une économie basée sur les données personnelles.

Les géants du Web, « vampires numériques » qui épient nos moindres faits et gestes, auront-ils raison de nous ? Une fresque terrifiante, dont on sort sonné. « *Nous avons été pris au dépourvu parce qu'il n'y avait pas moyen pour nous d'imaginer pareils actes d'invasion et de dépossession...* » L'Âge du capitalisme de surveillance a eu l'effet d'une déflagration quand il est sorti aux États-Unis, en 2018. En se lançant dans l'écriture de cette fresque haletante et terrifiante de près de mille pages, Shoshana Zuboff, docteure en psychologie sociale et professeure émérite à la *Business School de Harvard*, poursuivait un but : réveiller nos consciences endormies, secouer cet « engourdissement psychique » généralisé, impuissance mâtinée de résignation dont l'autrice propose une inéluctable généalogie. « *Je vous inviterai à raviver votre sens de la stupéfaction* » enchérit-elle ainsi page 267, après une première partie ô combien déjà vertigineuse ! En dépit d'un certain lyrisme, et possible espoir final (invitation à retrouver une liberté bafouée, un « *droit au sanctuaire* ») le lecteur sort de cette forteresse fasciné, sonné, abasourdi.

Il faut dire que la puissance combative de ce livre épique est à la mesure de l'ennemi auquel il s'attaque : les « *structures colossales et labyrinthiques* » de ce capitalisme de surveillance incarné par les géants du Web, ces « *envahisseurs du XX^e siècle* » surnommés Gafam (Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft) avec lesquels nous avons, depuis le début des années 2000, conclu un « *pacte faustien* ». Un pacte de dépossession signé sur un miroir sans tain le vampire numérique absorbe tout et sait tout de nous, alors que nous ne savons rien de lui. Cette asymétrie « *de savoir et de pouvoir* » est fondamentalement antidémocratique : « *C'est, selon Zuboff, une forme de tyrannie qui se nourrit du peuple mais qui n'en émane pas.* » Un pouvoir « *instrumentarien* » porté par une « *infrastructure computationnelle, voile d'abstraction robotisé* » nommé « *Big Brother* » — et non plus Big Brother comme dans le roman d'Orwell, 1984. Nous sommes observés, traqués, surveillés dans nos moindres gestes, désirs, motivations. Des « *bouteilles de vodka intelligentes aux thermomètres rectaux connectés sur Internet, en passant par tout ce que vous voulez entre deux extrêmes* », nous sommes réduits à un « *flux continu de données* » car contraints, à chaque fois que nous rencon-

trons une interface numérique, de « rendre » au capitalisme de surveillance, « comme à César, son éternelle dîme d'approvisionnement en matière première ».

Shoshana Zuboff, pour qui la puissance mythique des commencements n'a pas de secrets, excelle à mettre en récit cette stratégie d'invasion inaugurale par Google, pour en faire un tournant de l'histoire du capitalisme, aussi important que celui du fordisme pour le capitalisme industriel. Elle relate une conquête : comment la compagnie vite concurrencée par Facebook et les autres, a su transformer nos traces numériques, d'abord considérées comme de simples miettes, « déchets » de notre intimité vomis dans les serveurs, en « mine de diamants prête à être creusée et exploitée ». L'extraction de ce surplus comportemental, pouvant à terme être prévu et modifié (et donc vendu), devint l'absolue priorité : « L'impératif d'extraction impliquait que les approvisionnements en matière première devaient être fournis à une échelle toujours plus grande » écrit-elle. Et encore : « La combinaison de l'intelligence artificielle en pleine expansion et de l'approvisionnement toujours plus important de surplus comportemental deviendrait le fondement logique d'accumulation sans précédent. » Face à ce monstre omniprésent et vorace, nos vies auraient-elles d'autant diminué ? Nous ne sommes même pas le produit, et « nous sommes la carcasse abandonnée ».

Il n'y a plus beaucoup d'intelligence dans une carcasse, ou alors il faudrait y mettre de « l'artificielle ». J'invite Madame Shoshana Zuboff à visiter le site de Sylvain Timsit : LES PROJETS DES MAÎTRES DU MONDE, (*Stratégies pour un contrôle global de l'humanité*), datant de 1999. Tout y est déjà.

<http://www.syti.net/Targets.html>

Il est absolument certain que tous les citoyens du monde seraient favorables à la mise en place de ces outils de surveillance en l'exprimant par un vote démocratique. Autrement dit, cette génération, qui a détruit en 1989 un mur symbolique et témoin à son époque d'une idéologie qui aurait été selon elle, « la seule coupable de porter atteinte aux libertés fondamentales », n'a plus de leçons à donner. Ce qu'elle dénonçait est « hors mémoire » ou aujourd'hui admis comme une normalité nécessaire, convenue, l'enseignement du passé et de l'histoire de l'humanité n'étant plus que source d'encombrement de l'esprit.

C'est bien, encore une fois, la fabrication du consentement qui a permis tout cela. Ne plus s'instruire, c'est s'abrutir.

Shoshana Zuboff naît en 1951. Elle a obtenu son baccalauréat universitaire (licence) en philosophie de l'université de Chicago et son doctorat (PhD) en psychologie sociale à l'université Harvard.

Elle a rejoint la Harvard Business School en 1981 où elle occupe la chaire *Charles Edward Wilson* en administration des affaires ; elle l'une des premières femmes ayant le statut de professeure titulaire à cette faculté. En 2014 et 2015, elle est associée facultaire (*Faculty Associate*) au Berkman Klein Center for Internet & Society à la Harvard Law School.

The Age of Surveillance Capitalism, traduit de l'anglais (États-Unis) par Bee Formentelli et Anne-Sylvie Homassel, éd. Zulma, 864 p.

[L'article du Monde Diplomatique](#)

http://www.hennezel.net/Medias/Capitalisme_surveillance.htm



LES PRINCIPAUX OBJECTIFS

- Développement d'un nouveau marché: celui des enfants-produits, vendus sur catalogue, avec des qualités physiques et psychiques proportionnelles à leur prix de vente (enfants beaux et intelligents vendus très cher pour les riches, enfants laids et bêtes vendus moins cher pour les pauvres...)
- Création d'humains mutants spécialisés, adaptés au travail et au rang social qu'on leur destine.
- Modification génétique de la "nature humaine".
- Création d'humains aux facultés intellectuelles "bridées".
- Limitation génétique du libre-arbitre, de l'anticonformisme, de l'imagination...
- Limitation de l'aptitude au bonheur, du sentiment d'union avec les autres ou avec la nature.
- Contrôle des corps et des esprits par des implants électroniques et des prothèses bioniques.
- Création d'humains aux fonctions modifiées.
- Préparer le terrain pour que le public accepte les futurs implants de localisation et d'identification greffés sous la peau.
- Généralisation du recours aux implants par les salariés pour accroître leurs performances professionnelles (implants neuronaux pour accroître la mémoire et les capacités de calcul, implants bioniques pour accroître la force ou les capacités physiques...)
- Bientôt, le recours à des "implants professionnels" sera indispensable pour avoir des chances de trouver un travail.

<http://www.syti.net/Targets.html>

7 - LA FABRIQUE DU CRÉTIN DIGITAL



- Dès 2 ans, les enfants des pays occidentaux cumulent chaque jour presque 3 heures d'écran. Entre 8 et 12 ans, ils passent à près de 4 h 45. Entre 13 et 18 ans, ils frôlent les 6 h 45. En cumuls annuels, ces usages représentent autour de 1 000 heures pour un élève de maternelle (soit davantage que le volume horaire d'une année scolaire), 1 700 heures pour un écolier de cours moyen (2 années scolaires) et 2 400 heures pour un lycéen du secondaire (2,5 années scolaires).
- Contrairement à certaines idées reçues, cette profusion d'écrans est loin d'améliorer les aptitudes de nos enfants. Bien au contraire, elle a de lourdes conséquences : sur la santé (obésité, développement cardio-vasculaire, espérance de vie réduite...), sur le comportement (agressivité, dépression, conduites à risques...) et sur les capacités intellectuelles (langage, concentration, mémorisation...). Autant d'atteintes qui affectent fortement la réussite scolaire des jeunes. « Ce que nous faisons subir à nos enfants est inexcusable. Jamais sans doute, dans l'histoire de l'humanité, une telle expérience de décérébration n'avait été conduite à aussi grande échelle », estime Michel Desmurget.

Ce livre, première synthèse des études scientifiques internationales sur les effets réels des écrans, est celui **d'un homme en colère**.

La conclusion est sans appel : attention écrans, poisons lents !

"**IDIOCRACY**" : un film prémonitoire qui confirme la création de ce site : [Aphec](#), (Association pour la Protection de l'Espèce Humaine contre la Connerie)

UNE CRITIQUE SUR LE SITE D'ALLOPINÉ

Le titre de ce film est débile. L'humour est lourdingue et le scénario très simpliste. Le réalisateur n'est pas très connu et n'avait sûrement pas grande prétention pour son œuvre. Les premières images font sourire... mais c'est lourd comme humour... Mais la curiosité force à continuer : on sait jamais, ça peut divertir. Puis le film et les images passent et les sourires... se figent... se crispent... Pourquoi ? Parce que ce film est si mauvais ? Non, au contraire il est très bon... et pas drôle du tout finalement. Pourquoi ? Parce ce film n'en est pas un... Parce que ce film est un miroir : notre société le regarde et l'écran lui renvoie son avenir... **En le regardant bien, ce film n'est pas une fiction mais une prophétie pour l'humanité. Quand je vois ce que nous sommes et où nous en sommes, ce film ne me fait plus rire du tout...** Nous ne savons pas regarder notre présent dans le

miroir du passé, Pas plus que nous ne pensons à regarder notre avenir dans le miroir de notre présent. Pour ceux qui le regarderont ...

Déjà, le téléchargement des applications sur smartphone est devenu plus qu'une mode, une priorité sans laquelle on ne saura plus quoi faire, ni trouver d'autres sujets de conversations.

Ce n'est plus seulement la "Fabrique du crétin digital", c'est la préparation à un abrutissement général de l'humanité ... à laquelle vient encore s'ajouter « *La Nomophobie* »

8 - LA NOMOPHOBIE

S'il est une phobie propre à l'époque actuelle, c'est bien la nomophobie. Elle touche nombre d'ados, mais pas seulement. Découvrons ensemble ce qu'est la nomophobie, ses symptômes et les solutions possibles pour y mettre un terme. Nomophobie : qu'est-ce que c'est ? La nomophobie (contraction de *no* « *mobil* » « *phobia* ») désigne la peur panique de ne plus disposer de son téléphone portable, et par extension, de son outil technologique. Ce trac ou cette anxiété - exagérément considérée comme une phobie - augmente chaque année. Depuis 2008, la nomophobie a progressé de près de 15 %. Cette dépendance crée de nouveaux besoins d'interactivité, si bien que le sujet entre dans une sorte de cercle vicieux. Les personnes les plus accros à leur mobile ressentent un véritable manque lorsqu'elles sont privées de leur téléphone portable, de leur PC ou de leur tablette. En d'autres termes, être séparé de son smartphone a - pour les nomophobes - un impact considérable dans les domaines de l'émotion, de la cognition mais également au niveau physiologique. La nomophobie, qui est une forme de cyberdépendance, a fait l'objet d'une étude très sérieuse dont le compte-rendu a été publié en janvier 2015.

C'est d'ailleurs suite à cette étude que le terme nomophobie est né. Il en ressort que le nomophobe privé de téléphone mobile ressent un véritable vide, comme s'il avait perdu une partie de lui-même. C'est la raison pour laquelle on parle parfois de « soi connecté » dans la mesure où cet appareil est comme une extension de la personne elle-même. Bon à savoir : en 2010 déjà, un grand fabricant de téléphones portables avait avancé qu'un utilisateur pouvait consulter son mobile toutes les 6 minutes, soit plus de 150 fois sur une période de 16 heures. Symptômes de la nomophobie. Pour savoir si vous souffrez de cette nouvelle névrose du siècle, il suffit de vous poser la question suivante : « Suis-je capable de passer 24 heures sans mon téléphone mobile ? ». Si la réponse est négative, vous souffrez sans doute de nomophobie.

Voici plus en détail les différents symptômes de la nomophobie :

- Vérification extrêmement fréquente et à tout moment de la journée (ou de la nuit) de l'écran d'un smartphone ou autre téléphone portable, de sa tablette, de son ordinateur, afin de s'assurer qu'aucun appel, mail, mms ou sms n'a été manqué.
- Hyperactivité sur les réseaux sociaux.
- Surf à outrance sur le net, même sans but précis.
- Usage du téléphone mobile pour toute vérification, que ce soit son compte sur un réseau social, une information de tout ordre via Internet, que l'on soit seul ou en compagnie.
- État de panique lorsque la batterie menace de ne plus être suffisamment chargée, le compte est à cours de crédit, ou la connexion est de mauvaise qualité ou est impossible.
- Perte de confiance en soi lorsque l'on est privé de son portable.
- État d'angoisse lorsque l'appareil est éteint. On constate que cette névrose s'impose partout puisque le nomophobe a recours à son portable au travail, en réunion, en cours, pendant un repas en famille ou entre amis, ou encore chez le médecin par exemple.

Aucune situation n'y échappe. Les nomophobes les plus atteints mettent un terme à toute activité extérieure, d'autres peuvent même utiliser leur téléphone mobile dans les moments les plus intimes. Dans les cas extrêmes, la nomophobie peut avoir des conséquences néfastes sur les performances mentales d'une personne, et être à l'origine d'une difficulté à anticiper une situation. Un nomophobe est susceptible de s'enfermer peu à peu dans la solitude et rompt toute communication lorsqu'il est en société du fait qu'il utilise de façon abusive cet outil technologique. Bon à savoir : si cette addiction au téléphone mobile touche en grande majorité les jeunes de 15 à 19 ans, elle n'épargne aucune génération. Nomophobie solutions : Vaincre la nomophobie passe inmanquablement par une désintoxication volontaire. Il est fondamental de :

- Prendre conscience de son niveau de dépendance.
- Mettre en place des alertes en cas d'utilisation excessive de son téléphone portable comme de tout autre outil technologique.
- Comptabiliser le temps passé sur Internet, réseaux sociaux compris : pour ce faire il est utile d'avoir recours à un logiciel compteur de temps. Ce contrôleur coupe la connexion Internet après une période définie. Différents produits sont accessibles, soit pour ordinateur, soit pour mobile. En parallèle, il est tout aussi important :
- de s'investir dans des activités sans aucun rapport avec Internet (art plastique, sport, jardinage, musique, lecture, sortie en famille et entre amis mais sans téléphone portable, etc.) ;
- de consulter un psychologue si besoin.



Smartphone prothétique

Mode d'emploi

Avantage : le smartphone s'escamote automatiquement entre la ligne de cœur et la ligne de tête (Pour ceux qui en ont une) au repliage des doigts. Pas besoin de poche, ni de sac à main. Il réapparaît aussitôt en dépliant les doigts à la moindre vibration et sonnerie, et dès qu'un besoin urgent se fait sentir pour dire où l'on est.

Inconvénients :

- 1 - Il faut avoir tout le temps le poing fermé quand vous ne l'utilisez pas. Si pendant ce temps vous mettez le bras en l'air, un flic qui vous voit vous prendra pour un leader révolutionnaire et vous emmènera au poste.
- 2 - Accroissement fulgurant du nombre de manchots à cause des voleurs à la tire.

Conclusion : le smartphone prothétique est contre-révolutionnaire.

9 - LA FABRIQUE DU CRÉTIN CONNECTÉ



5G, la course à quoi ?

par Cyril Pocréaux & François Ruffin

Un article du monde diplomatique (Novembre 2020)

«*Pour que l'Union européenne continue de faire la course en tête, j'ai lancé sans attendre une initiative afin d'accompagner et d'accélérer nos efforts de recherche en Europe sur la 6G ** » Quelle est donc la priorité de M. Thierry Breton, l'ancien patron de France Télécoms, à peine nommé commissaire européen au marché intérieur ? Non pas l'Europe sociale, non pas l'harmonisation fiscale, ces promesses agitées depuis trente ans et qui, manifestement, peuvent encore attendre. Quelle est l'urgence pour les peuples, pour leur avenir ? La 6G. La 5G n'est pas encore arrivée, 40 % du territoire français ne dispose pas de la 4G, dans la Somme — et des centaines d'autres communes ne disposent toujours que de la 0G, mais les têtes pensantes de Bruxelles, décidément tournées vers l'avenir, préparent la 6G. Et pourquoi ? Pour « accélérer », pour « faire la course en tête ».

*Virginie Malingre, « Risques de la 5G, Huawei... Thierry Breton dévoile la position de l'Europe », *Le Monde*, 29 janvier 2020.

La même image revenait à l'Assemblée nationale dans la bouche de Mme Agnès Pannier-Runacher, ministre déléguée chargée de l'industrie, le 30 juin dernier : « *Il y a une course, et la France risque de prendre du retard. Comme la Suède, la Finlande, l'Allemagne, les États-Unis, la Chine, la Corée, la Nouvelle-Zélande, nous allons lancer les enchères pour la 5G, cette technologie essentielle à la compétitivité du pays. Nous le faisons pour le pays, nous le faisons pour notre industrie, nous le faisons pour les Français. Faisons attention à ne pas prendre du retard sur le reste de la compétition...* »

Mais quel est le sens de cette « course » ? Le bonheur, le bien commun ?

En 2018, M. Sébastien Soriano, le directeur de l'Autorité de régulation des communications électroniques, des postes et de la distribution de la presse (Arcep), le gendarme des télécoms, tranchait déjà : « *Être en retard sur la 5G n'est pas une option.* » Avant de se montrer plus flou sur les finalités devant le Sénat (1er juillet 2020) : « *À quoi la 5G servira-t-elle ? Mesdames et messieurs, je n'en sais rien, car c'est la société qui va décider de son utilité.* » Le cabinet Gartner, spécialisé dans les nouvelles technologies, s'en fait une idée plus précise : « *Les caméras de surveillance représenteront 70 % des objets connectés en 5G en 2020.* » De quoi ravir M. Christophe Castaner, qui, lorsqu'il était ministre de l'intérieur, déclarait : « *Nous vivons dans un enclos numérique mondial.* » Voilà qui devrait encore resserrer les barreaux.

« **Notre projet est de connecter tous les objets de la maison**, annonçait il y a dix ans la société française de robotique Violet. *On comptabilise aujourd'hui en moyenne six mille objets dans une maison, dont seulement trois — le téléphone, l'ordinateur et la télévision — sont connectés. Il en reste 5 997.* » On recense déjà des « baskets autolaçantes » (avec un « système motorisé Electro Adaptive Reactive Lacing »), un « soutien-gorge autodélaçant » (qui se dégrafe tout seul), la « fourchette antibâfrement » (avec un Slow Control, qui « vibre discrètement » si vous avalez trop vite), un « décapsuleur connecté » (afin de « partager votre expérience avec vos amis connectés »), sans oublier la bouteille d'eau qui vous rappelle de boire, le bracelet qui vous électrocute en cas de retard, la brosse à cheveux qui vous conseille les produits L'Oréal, l'anneau au pénis qui mesure vos performances sexuelles, etc. Et ce n'est qu'un début : demain, la « maison intelligente » (*smart home*) devrait devenir la norme.

La « ville intelligente » (*smart city*) aussi, et en fin de compte le « monde intelligent » : « *Tous les engins, les appareils, les machines et les dispositifs vont être équipés de capteurs qui vont relier chaque objet à chaque individu, en un vaste réseau numérique neural qui se déploiera dans l'ensemble de l'économie mondiale, s'enthousiasme Jeremy Rifkin, chantre de la croissance verte et technologique, qui murmure à l'oreille des puissants et de la Commission européenne. On a calculé que, d'ici à 2030, il y aura près de 100 billions [cent mille milliards !] de capteurs qui mailleront l'environnement humain et naturel pour former un environnement intelligent mondial distribué.* » Ça le fait rêver, ça les fait rêver. Forcément : la 5G fait miroiter un marché géant avec tous les engins, les appareils, toutes les machines à renouveler, dans des secteurs aussi divers que la téléphonie, le bâtiment et les travaux publics, l'agriculture, l'automobile — sous prétexte de sauver la planète...

Mais cela fait-il rêver les populations ?

« *Maintenant, les gens commandent leurs repas en ligne, ils prennent des apéros en ligne, bientôt ils vont faire l'amour en ligne* », déplore M. Thierry Martin, restaurateur amiénois. Et d'ajouter : « *Avec le confinement, la société a gagné vingt ans...* » Et c'est un symptôme, tout de même, que ce propos banal, de comptoir : ces « vingt ans de gagnés » ne lui apparaissent pas comme un gain, plutôt comme un recul.

Avec le télétravail, l'« école numérique », l'« université en distanciel » et, à l'inverse, les « gestes barrières », la « distanciation sociale », le « restez chez vous » (et devant vos écrans), l'épisode du Covid-19 sert d'accélérateur. Et nos dirigeants en usent bel et bien ainsi : « *La France doit accélérer sur la 5G*, ordonne M. Cédric O, secrétaire d'État au numérique. *La crise offre l'opportunité d'une transformation plus volontaire encore.* » Quitte à passer en force. Car souhaitons-nous cette « transformation plus volontaire encore » ? Ces caisses automatiques dans les magasins ? Ces gares sans guichet ? Ces agences sans agents ? Ce programme de modernisation de l'action publique « Cap 2022 », par exemple, « *100 % des services en numérique* » — dans un pays où onze millions de personnes usent peu, ou mal, d'Internet ?

En France, les enfants passent déjà, en moyenne, quatre heures et onze minutes par jour devant des écrans, avec à la clé un amincissement prématuré du cortex, des retards dans le développement du langage, des perturbations du sommeil, un stress toxique, des dépressions à l'adolescence. Les champions de la Silicon Valley se comportent, eux, comme des vendeurs de cocaïne : on en vend, on en vit, mais pas de ça dans ma famille ! M. Bill Gates, le créateur de Microsoft, déclare que sa femme et lui n'ont « pas donné de portables à [leurs] enfants avant leurs 14 ans » (*The Mirror*, 21 avril 2017). Un ancien cadre dirigeant de Facebook, M. Chamath Palihapitiya, défend aux siens « de toucher à cette merde » (*The Verge*, 11 décembre 2017). Et fleurissent en Californie, pour cette hyperclasse, les « écoles

alternatives », sans écran, guidées par l'idée selon laquelle l'épanouissement dépend du nombre, de l'intensité et de la qualité des contacts humains...

« Depuis qu'ils ont installé la commande vocale, quand je rentre chez moi, ça me rend nerveux avec mes enfants, avec ma femme. Je leur dis "Répétez. Répétez", comme si je causais à des machines. » Arnaud est cariste dans un entrepôt Auchan et, le 8 octobre dernier, il bloquait l'entrée du centre logistique d'Amiens. « Avec les algorithmes, l'intelligence artificielle, les balises à bord des camions, ils arrivent à gratter sur toutes les pauses, sur tous les temps morts. On ne respire plus. Et grâce à ça, maintenant, ils suppriment cinquante-quatre postes ici. Mais ma fiche de paie, elle, est toujours à 1 207 euros, avec vingt et un ans d'ancienneté ! » Les dirigeants d'entreprise et leurs actionnaires ont raflé la mise de ces technologies qui facilitent les flux d'informations, de marchandises, de capitaux, à travers les océans et les continents, outils de la mondialisation, des délocalisations. Mais qu'ont gagné les salariés aux derniers « progrès » ? Que gagneront-ils aux suivants ?

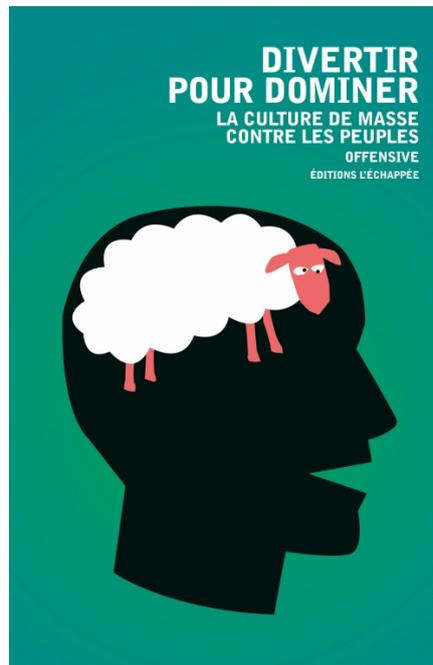
« Pendant les "trente glorieuses", nous explique le philosophe Dominique Bourg, les avancées techniques ont produit une amélioration du bien-être, et pour tout le monde : l'eau courante, l'électricité, la machine à laver, la salle de bains, les toilettes dans l'appartement, le réfrigérateur... Mais, une fois qu'on a un frigo, a-t-on besoin d'un deuxième, et a-t-on besoin qu'il soit connecté à son téléphone ? » La 5G intervient dans un moment d'usure du progrès : le plus ne signifie plus le mieux. Depuis les années 1970, le produit intérieur brut (PIB) français a augmenté de moitié. Mais les indices de bien-être, eux, n'ont pas suivi ; le bonheur subjectif n'a pas bougé. La méfiance croît vis-à-vis d'une technologie hors de contrôle, susceptible de se retourner contre l'humanité. Notre puissance nous revient comme un boomerang avec le réchauffement climatique et son lot de catastrophes liées aux activités humaines. En trente ans — en une génération —, 80 % des insectes, 60 % des vertébrés auraient disparu: notre « science sans conscience » ne ruine pas seulement l'âme, mais aussi l'air, la terre, la mer, le vivant.

La convention citoyenne pour le climat, instaurée par le chef de l'État lui-même, et dont il assurait que les recommandations seraient reprises « sans filtre », a voté ce printemps à 98 % pour « instaurer un moratoire sur la mise en place de la 5G en attendant les résultats de l'évaluation » de ses effets sur la santé et le climat. Mais, avant même d'être ouvert, le débat était tranché. Recevant le gratin de la French Tech à l'Élysée le 14 septembre dernier, M. Emmanuel Macron s'enflammait, en président de la « start-up nation » : « Oui, la France va prendre le tournant de la 5G parce que c'est le tournant de l'innovation... » Et de renvoyer les sceptiques, les critiques, au « modèle amish » et à la « lampe à huile ».

Cette technologie qui promet de bouleverser la société, l'emploi, l'éducation, les transports, et jusqu'à notre intimité, ne fera donc l'objet d'aucune délibération, d'aucune consultation. Quelle est cette « course », alors, que prônent nos gouvernants ? C'est une fuite en avant. Ils sont pressés. Pas le temps de discuter. Car, dans cette « course », c'est évident : la démocratie fait perdre du temps. Et le temps, c'est de l'argent.

Cyril Pocréaux & François Ruffin
Respectivement député et rédacteur à *Fakir*.

10 - DIVERTIR POUR DOMINER



Le développement de la culture de masse a entraîné l'érosion des formes autonomes de culture populaire et la dissolution des liens sociaux au profit d'un monde artificiel d'individus isolés, fondement de la société de consommation.

Le capitalisme ne peut donc être réduit à un système d'exploitation économique, il représente un « fait social total ». Il ne tient que sur l'intériorisation d'un imaginaire et grâce au développement d'une culture du divertissement permanent. Cette uniformisation des comportements et des aspirations se présente comme l'affranchissement de toutes les contraintes (sociales, spatiales, temporelles, etc.). Survalorisée et triomphante, la culture de masse (séries américaines, nouvelles technologies, football, jeux vidéos, etc.) trouve des défenseurs même chez les intellectuels dits contestataires. Il est donc urgent et nécessaire de mener une critique intransigeante du mode de vie capitaliste et de démontrer comment notre civilisation du loisir participe à la domestication des peuples.

11 - LE CINÉMA AUSSI ?

Le cinéma non plus n'échappe pas à cette règle « divertir pour dominer ». Une machine à fabriquer des abrutis ? Oui, sans hésitation, aujourd'hui. Mais, même si celui-ci a été incontestablement un outil de propagande principalement des grandes nations rivales, États-unis et Union soviétique, l'un imposant le héros biblique ou le cowboy figure emblématique du colon qui massacre des indiens, l'autre vantant les mérites d'une révolution victorieuse d'un peuple face à son exploitation par les seigneurs féodaux et capitalistes assassins, il n'en n'est pas moins le 7ème art qui nous a laissé, à l'est comme à l'ouest de formidables chefs-d'œuvre ? « *Les raisins de la colère* » de John Ford, « *le cuirassé Potemkine* » d'Eisenstein, pour ne citer que ceux-là. Ils avaient le mérite de « donner à penser » en révélant les tragiques histoires des américains pendant la crise de 1929, le massacre d'une population et de marins victimes d'une répression sanglante de l'armée du Tsar Nicolas II .

Ce « *donner à penser* » était sublimé par les qualités artistiques d'un art qui demandait le concours de compétences indiscutables, en amont la préparation d'un story-board élaboré, pendant le tournage une mise en scène étudiée plan par plan et la participation d'un chef opérateur aussi consciencieux que le regard d'un peintre, et au final la gestion du temps au montage pour donner au film le rythme le plus adapté au message qu'il contient et, le but ultime, captiver le spectateur en lui offrant le spectacle d'autres vies, exemplaires ou à ne pas suivre, ailleurs, en d'autres temps.

Ce cinéma là, c'était le 7ème art, un art qui nous invitait à ouvrir une fenêtre vers l'extérieur des univers visibles ou l'intérieur invisible des pensées secrètes, des choses et des êtres à découvrir qui nous ressemblent ou nous paraissent étrangers mais pourtant tous si humains à chercher l'amour ou à lutter contre toutes les violences et injustices du monde.

Un art contemplatif est un art qui oublie le temps qui passe : un film doit être regardé comme un tableau, un paysage, une sculpture, une architecture, un chanteur qui chante, un musicien qui joue, un poète qui récite, toutes œuvres des hommes et de la nature qui font battre nos cœurs dans cet instant unique de contemplation.

Le cinéma est-il encore un art contemplatif ? Non, vraiment pas. C'est exactement le contraire.

Le spectateur impatient par Gérard Mordillat *

Au CINÉMA, le spectateur contemporain est un homme ou une femme pressé. Il faut que l'action s'engage dès la première image du film, que les séquences s'enchaînent à la vitesse d'une mitrailleuse lourde, que les plans se succèdent au rythme du battement d'ailes d'un colibri. Le spectateur contemporain est un enfant gâté qui pleure et trépigne si son moindre désir d'images et de sons n'est pas immédiatement exaucé, et qu'il faut d'urgence faire taire en lui plantant une tétine dans la bouche ou en le distrayant avec un hochet (voire les deux). **Osons dire qu'une majorité de films sont aujourd'hui produits sous les auspices de la tétine et du hochet**, c'est-à-dire du Dolby Stéréo à la puissance dix et des effets spéciaux en images de synthèse pour mettre en scène catastrophes nucléaires, guerres intersidérales, épidémies mortelles, monstres et surnaturel.

Le cinéma s'est transformé en une lampe qui s'allume et s'éteint, un miroir tournant semblable à celui que Franz Mesmer utilisait pour hypnotiser ses patients. Il s'agit d'en mettre plein les yeux au spectateur pour qu'il n'y voie plus rien; de lui en mettre plein les oreilles pour qu'il n'y entende plus rien. Comme Baruch Spinoza le présentait : « Plus il y a de choses auxquelles est jointe une image, plus souvent elle devient vive. Plus il y a de choses en effet auxquelles une image est jointe, plus il y a de causes pouvant l'exciter » (Éthique). Au nom de l'impatience, la sensation règne, et l'intelligence comme l'émotion disparaissent.

Yves Robert racontait que René Clair tournait peu de prises par plan : une première, rarement une seconde. Sur « *Les Grandes Manœuvres* », avec Gérard Philippe, après une deuxième prise, quelle ne fut pas la surprise des acteurs en entendant le réalisateur commander : « On la refait ! » Ils l'interrogèrent pour savoir ce qui n'allait pas. La réponse tomba sèchement : « Jouez plus vite ! » Le film - en anglais movie (de moving : « en mouvement ») - repose sur un art du rythme comparable à la composition musicale. **Mais ce tempo, ce mouvement qui est le film lui-même, opère soit à l'intérieur du cadre conduit par le jeu des acteurs, soit par la durée du plan. Laquelle se raccourcit sans cesse : douze secondes en moyenne en 1930, deux secondes et demie, voire moins, aujourd'hui (1). Le «jouez plus vite!» a été confisqué aux acteurs et entièrement confié à la prise de vues et au montage. L'inflation des plans symbolise la richesse de l'image, l'abondance, l'opulence visuelle. Le spectateur doit en avoir pour son argent, tout comme le pop-corn qu'il**

dévore pendant la séance doit lui être servi dans d'énormes récipients. L'effet est paradoxal, puisque si, en apparence, cette manne tombée de l'écran comble l'impatience du spectateur, elle le garde en réalité à distance de ce qui se joue, déréalise et édulcore ce qu'il voit. **Ainsi la violence qui s'exprime dans nombre de films (et dans les jeux vidéo) devint-elle un artefact de cette violence, une coquetterie décorative où le sang gicle, où les coups pleuvent en feu d'artifice sans que la douleur, la souffrance, l'horreur coupent l'appétit du spectateur.**

Les évolutions techniques, notamment l'usage intensif au cinéma comme à la télévision du Steadicam (un système stabilisateur qui permet de faire des travellings fluides, sans à-coups, caméra à la main dans n'importe quel décor), placent le spectateur « au cœur de l'action ». Mais, dès lors, ce dernier ne voit plus l'action dans laquelle il se trouve immergé. Il perd tout recul, dominé par la sensation que l'image lui procure. **Transposée sur le plan politique, cette domination fait du spectateur impatient un citoyen prisonnier de l'image et un consommateur gavé au sucre de la nouveauté. Un citoyen qui ne réclame plus de voir ni de comprendre (l'idéologie, les programmes), mais d'être ébloui par l'image projetée par le politique (Chaque semaine, la critique vante un nouveau film «éblouissant»).**

Cinématographiquement et politiquement, cela peut s'assimiler à un tour de bonneteau, puisqu'il s'agit de distraire le gogo (le spectateur, l'électeur) tandis que les cartes voltigent sur la table comme les plans sur l'écran. À tous les coups on perd. Et le cinéma se perd lorsqu'il se transforme en grand huit ou en train fantôme (et ne parlons pas de la politique). **Quant aux dialogues (ou aux discours), les plus courts sont les meilleurs, et la « petite phrase », le tweet, le slogan prospèrent.** Lors du tournage de son dernier James Bond, Roger Moore répondit avec malice à un journaliste l'interrogeant sur l'événement le plus extraordinaire du film: « J'aurai une réplique de deux lignes ! »

Le cinéma, dans son expression la plus authentique, la plus profonde, est un art contemplatif. Mais quel studio risquerait aujourd'hui 1 euro ou 1 dollar sur Playtime, de Jacques Tati ; 2001 : l'odyssée de l'espace, de Stanley Kubrick; The Party, de Blake Edwards ; Winter Sleep, de Nuri Bilge Ceylan; les films d 'Andreï Tarkovski ; voire Les Communians, d'Ingmar Bergman, qui commencent par une messe protestante d'au moins cinq minutes ! Ces films-la qui nous apprennent à voir, à entendre, qui suscitent notre regard, travaillent le temps et l'espace sans jamais chercher à nous vendre des savonnettes, disparaissent des écrans. On nous explique que ce cinéma qui se mérite, qui réclame une attention soutenue, qui allume le corps et l'esprit, repousserait le spectateur. Quand le tempo ne bat pas assez vite, les commentateurs et les studios font chorus : il y a des longueurs ! Et la longueur - la digression: le sens de l'espace et du temps - est le grand Satan du spectateur contemporain; un diable qui le fait fuir des salles avant de l'éloigner des écrans de télévision.

IL EXISTE néanmoins deux domaines télévisuel et cinématographique où le temps n'est pas compté : la retransmission intégrale des étapes du Tour de France comme le notait Jean Luc Godard « le seul moment où l'on voit les hommes travailler » et les films pornographiques où les accouplements doivent suffisamment durer pour que, à l'instar des cours de gym matinaux, le téléspectateur ait l'idée et le temps de les imiter ...

Ce spectateur impatient est une création des publicitaires; du désir mortifère de vendre. Et, pour vendre, il faut faire saliver et distraire. La méthode est aussi simple que le dressage du chien d'Ivan Pavlov: on exhibe un instant le produit (superproduction ou candidat à l'élection), le spectateur ou le citoyen, comme le chien, salivent, puis on le soustrait aussitôt à leur regard pour provoquer frustration et désir. Ce qui vaut pour n'importe quel produit alimentaire, ménager ou de service vaut désormais de la même manière pour le cinéma, la télévision et le politique.

Cette impatience élevée à la dignité de vertu cardinale reflète aussi l'emprise du management contemporain. Fini les pauses, les temps morts, la réflexion sur et au travail. Au nom de la sainte productivité, l'homme ou la femme à la tâche ne doit pas lever le nez de la journée, de même qu'il ne doit pas quitter l'écran des yeux (l'écran du cinéma - obligation publicitaire -, celui de son ordinateur - obligation de rendement). **Le salarié, le citoyen et le spectateur sont dressés à l'urgence.**

Le diable des programmeurs de télévision, c'est la zappette. Cet infernal instrument qui, au grand désespoir des annonceurs publicitaires (et des responsables politiques), permet de changer de chaîne sans quitter son canapé. Mais, quoi qu'ils fassent, le téléspectateur contemporain - cet impatient chronique - change de chaîne sans arrêt, comme s'il lui était insupportable de rester devant la même image, de la voir, de l'analyser, d'en jouir. Il ne veut surtout rien rater de ce qui se passe sur les autres chaînes; ne serait-ce que pour amortir l'abonnement aux 325 canaux des programmes. **Il lui faut tout voir et, en voyant tout, ne plus rien voir, ne plus rien entendre, ne plus rien comprendre sinon la pub (images et messages), axe central et colonne vertébrale de toutes les politiques éditoriales des chaînes privées et publiques.** M. Patrick Le Lay (patron de TF1) avait fait scandale en affirmant que sa tâche de diffuseur était de « rendre disponible » le cerveau du téléspectateur, c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages». Pour une fois qu'un responsable de chaîne parlait sans détour, on aurait dû l'applaudir, au moins pour sa franchise.

Cette impatience qui semble habiter le spectateur contemporain est le signe de son angoisse devant la montée des guerres sur tous les continents, devant le péril climatique, devant la pauvreté endémique, devant la mort. Il faut que tout aille vite, qu'il s'en mette le plus possible dans les yeux (plein la lampe !), qu'il avale le plus d'images, le plus d'histoires possibles avant « les derniers jours de l'humanité » (Karl Kraus). Il est d'ailleurs symptomatique que tant de films racontent la fin du monde. À l'époque de l'apôtre Paul, les Thessaloniciens convaincus de connaître la fin des temps de leur vivant étaient dans le même état d'esprit. Redoutant que tout s'achève demain, au grand regret de Paul, ils se livraient à une débauche éperdue, buvaient jusqu'à plus soif, ne travaillaient plus, riaient et dansaient, attendant le dernier instant. Pour le spectateur contemporain - comme pour le Thessalonicien des années 50 de notre ère-, il faut tuer le temps. Dieu est mort, et, aujourd'hui, comment mieux tuer le temps que devant un écran face au défilement inexorable des images annonciatrices de l'apocalypse ?

* Écrivain et cinéaste, auteur de *La tour abolie*, Albin Michel, Paris 2017, et du film *Mélancolie ouvrière* qui sera diffusé sur Arte le 24 août 2018

Silence ! Place au Seigneur des Anneaux ou autres Avatars.

À la fin des années 90 les salles de cinéma se sont divisées en deux genres : le cinéma commercial dit « Grand Public » ou de « Divertissement » les duplex* (1) et le Cinéma dit « d'Art et d'Essai » ou « Cinéma d'Auteur**» (2).

* *Nombreuses salles sur plusieurs niveaux qui privilégient la quantité, la diversité et le nombre d'entrées.*

** *Une seule salle qui privilégie la qualité.*

I - LE CINÉMA (POP-CORN) COMMERCIAL ou DE DIVERTISSEMENT

Si l'on définit le cinéma commercial, comme celui qui procure le plus grand nombre d'entrées avec les plus gros budgets et les plus grosses recettes, tels que « Star Wars », « Terminator » et "Avatar", ou bien encore « le Seigneur des Anneaux » on peut imaginer que dans un avenir proche

ces projections de films se rapprocheront bien plus du jeu vidéo que du cinéma lui-même. Si ce n'est déjà fait.

Les industriels du cinéma équiperont les salles avec les nouveaux fauteuils « Joy Stick ». Nous aurons une manette de télécommande ¹ (avec plein de boutons tout autour) bien placée sur chaque siège entre nos cuisses, qui aura pour fonction de :

1/ Pouvoir modifier le comportement (déplacements, attaques, défenses, reculs) des armées innombrables qui s'affrontent face à face à chaque fois qu'il est nécessaire de se battre (c'est à dire tout le temps).

2/ Pouvoir régler le déplacement des enceintes surround autour de la salle sur des rails circulaires.

3/ Accentuer les fréquences graves pour faire vibrer le sol au moment des combats au laser ou au corps à corps.

4/ Changer la musique si celle-ci ne convient pas à la majorité des spectateurs en procédant par un vote électronique.

3/ Supprimer ou abrèger les scènes dialoguées si l'on juge qu'elles sont trop longues.

4/ Réduire la durée de certains plans si par malheur il y en ait qui dépassent 3 secondes.

5/ Régler le débit d'hémoglobine éjectée du corps de chaque combattant.

6/ Choisir un meilleur effet spécial pour un plan jugé trop faible pour la qualité de son effet.

7/ Et enfin ressusciter une armée si celle-ci a été entièrement décimée, histoire de voir si elle pourrait pas faire mieux la prochaine fois.

Les règles en matière de casting seront également très différentes. On pourra choisir n'importe quel acteur pris au hasard dans un « télé-réalité » genre « Starac » (On pourrait tout aussi bien le chercher dans la rue). Effectivement, celui-ci n'aura plus besoin d'apprendre son texte ni de le jouer avec tout la science de l'art puisqu'il y aura un plan pour chaque mot prononcé, comme c'est déjà pratiquement le cas aujourd'hui (voir « le Seigneur des Anneaux»). Par exemple, prenons simplement le dialogue suivant :

- « Je t'aime »
- « Tiens, moi aussi ».

Il y aura donc 6 plans :

1^{er} plan : « je » Gros plan sur un doigt qui frappe une poitrine, velue ou avec mamelles.

2^{ème} plan : « t' » Gros plan sur un sein à moitié découvert de la femme (il faut être court).

3^{ème} plan : « aime » Plan très éloigné du couple (c'est pas important de voir qu'ils s'aiment puisqu'ils le disent).

4^{ème} plan : « tiens » Plan américain sur des passants qui passent, attendris.

5^{ème} plan : « moi » Très très gros plan sur le nombril de la femme

6^{ème} plan : « aussi » Plan général dans la boîte de nuit.

De cette façon les émotions (qui normalement devraient être contenues dans le dialogue) n'ont pas besoin d'être lisibles sur les visages « *puisque'on n'a pas le temps de les voir (les visages)* ». Et l'acteur n'aura pas besoin d'apprendre son dialogue non plus puisqu'il lui suffira de ne prononcer qu'un seul mot à chaque plan (qu'il pourra donc réviser entre deux prises au cas où il ne s'en rappellerait plus).

L'essentiel de ce cinéma, on l'a compris, réside dans la plus grande quantité possible d'actions rapides et mouvementées qui ne laissent plus le temps de penser² : scènes de bagarre aussi nombreuses que possibles, poursuites infernales entre toutes sortes de véhicules, rollers, trottinettes, chars d'assaut, satellites artificiels, effets spéciaux bien foutus à couper le souffle, affrontements entre armées sanguinaires et monstres baveux... la part de savoir faire revenant principalement aux techniciens qui ne sont en définitive que les seuls auteurs du film.

II – LE CINÉMA D'ART ET D'ESSAI

Dans le cinéma dit « d'Art et d'Essai », l'intention n'est pas de faire le plus grand nombre d'entrée, mais de créer une œuvre où l'auteur propose dans un style et un langage qui lui est personnel une interprétation du monde. Le réalisateur de cette espèce agit un peu comme un écrivain où seul compte ce qu'il a à nous dire, en se préoccupant bien plus de la manière dont il va le dire que du financement. C'est ainsi que l'on peut affirmer :

Tous les historiens sont d'accord pour dire que Bergman³ est « *Le cinéaste des visages* ». Bergman est l'exemple même de ces auteurs qui nous ont fait voyager dans les innombrables diversités de paysages que peut nous offrir, en l'espace de quelques instants, c'est à dire dans la durée d'un seul plan, celui d'un visage humain, qui passe d'un état à l'autre comme s'il avait devant les yeux les prévisions météorologiques de la journée ... « Un regard qui s'illumine ou s'assombrit ? *c'est un lac qui se met à briller à la première lueur de l'aube, une ride qui se dessine légèrement sur un front ! un nuage qui passe devant le soleil, un sourire soudain ébauché au coin d'une lèvre ! une fleur qui s'épanouit au bord d'une rivière noire et profonde, une larme qui glisse le long d'une joue ! une rivière qui creuse son lit sur le flanc d'une colline....* »

Le visage humain n'est-il pas aussi « le reflet de l'âme » qui peut transmettre sans doute encore mieux que les mots tous les messages qui viennent de l'intérieur. L'utilisation du « *gros plan* » est pour Bergman, une des possibilités extraordinaires que le cinéma peut offrir dans l'évolution de la pensée.

Mais c'est aussi la combinaison des deux, du « *langage parlé et de l'expression* », qui souligne la complexité du genre humain : un acteur, c'est justement celui qui réussit à jouer sans cesse au jeu de la vérité avec le spectateur : comment savoir avec certitude à chaque instant de son histoire s'il pense réellement ce qu'il dit ou inversement s'il dit réellement ce qu'il pense ? Comment savoir également s'il va vraiment faire ce qu'il a dit ? Parvenu à ce niveau d'interprétation, il nous éblouit et nous captive. Car nous nous y retrouvons, nous sommes pareils, comme « *être humain* ». Et afin de pouvoir saisir le moindre signe de transformation des sentiments qui s'opèrent en lui, il faut bien pouvoir observer « son visage » dans la continuité.

Ce cinéma là nous offre des spectacles aussi saisissants que la vision des plus grands champs de bataille ou des crimes les plus odieux, il fait appel à cet imaginaire que la technologie nous fait perdre de plus en plus. Ingmar Bergman fut un maître en la matière. Il y en a d'autres bien sûr, comme tous les auteurs remarquables tels que : Marcel Carné, Jean Renoir, Alain Resnais, Aki Kaurismaki etc... que la génération actuelle ne connaîtra pas. D'ailleurs elle s'en fout, déjà pour la simple raison qu'elle ne s'intéresse nullement au nom du réalisateur et encore moins à sa notoriété.

Test : Quel est le nom du réalisateur du Seigneur des Anneaux ? En fait, est-ce vraiment important de le savoir ?

La force du « Cinéma d'Auteur » est, en nous faisant plonger dans les territoires mystérieux et infinis de l'homme, de nous renvoyer comme un miroir à nos propres vies et peut-être ainsi de nous donner quelque piste pour devenir meilleur... et pour changer le monde. C'est peut-être ce que nous

invitent à faire particulièrement ce « cinéma » et toutes les littératures qui le nourrissent, à force de nous raconter des histoires plus souvent épouvantables et tristes que joyeuses sur la condition humaine.

Ce cinéma là est mort. A tel point que l'on ne retient plus le nom de celui qui en est l'auteur, quelle importance ? Chercher à comprendre le message que ce dernier s'est appliqué à transmettre avec art n'est vraiment plus essentiel comme n'est vraiment plus essentiel d'avoir un message à transmettre.

Le cinéma n'est plus que le produit d'une industrie capitaliste, totalement soumise à ses stratégies de manipulation dont le but est bien essentiellement de divertir, d'abrutir, ne plus avoir à penser, ni à réfléchir.

Notes :

1 – On comprend pourquoi les garçons sont plus disposés que la filles au jeu vidéo, ils sont déjà habitués à une manette naturelle.

2- Le cinéma qui fait penser est bien trop dangereux, et n'est distribué que dans des toutes petites salles où la vente du pop-corn est encore interdite .

3 – Ingmar Bergman est l'auteur du « 7ème sceau », « Le silence », « La nuit des forains »...

Michel Onfray

12 - La crétinisation progressive du peuple représente un vrai problème

10 mars 2020 Posté dans **Café Philo** - Source: [http://www.lecho.be/...](http://www.lecho.be/)



Dans son ouvrage "Théorie de la dictature", Michel Onfray présente l'œuvre de George Orwell comme une grande préfiguration du monde contemporain. Le philosophe, qui ne craint pas la polémique, décrit ici la nouvelle forme de dictature à laquelle nous sommes aujourd'hui confrontés...

Entretien.

George Orwell est, selon vous, un immense penseur politique. Il a fait le portrait des totalitarismes du vingtième siècle et a anticipé notre temps. En quoi notre époque porte-t-elle la marque du totalitarisme? N'est-ce pas un peu exagéré? Sommes-nous vraiment entrés dans une nouvelle forme de dictature ?

Non, ce n'est pas exagéré, car je ne dis pas que nous sommes revenus au nazisme ou au stalinisme. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas comment fonctionnait le totalitarisme auparavant, mais comment il fonctionne à l'heure d'internet, des data et des téléphones portables. Ce totalitarisme contemporain n'est pas casqué ou botté. En revanche, nous vivons dans une société de contrôle: le fait que l'on puisse être écouté en permanence, le fait qu'on accumule des données sur nous, etc. Cette société de contrôle est à un point d'incandescence jamais atteint.

Les nouvelles technologies ne possèdent donc aucun avantage à vos yeux ?

Nous sommes dans une espèce de servitude volontaire vis-à-vis des nouvelles technologies. Mais parfois, c'est extrêmement pervers. Par exemple, pour assurer la confidentialité, on vous demande d'accepter certaines choses... Mais, en acceptant, on donne certaines informations aux Gafam. On peut accepter le dispositif de contrôle, mais on peut aussi le refuser. En même temps, si vous le refusez, vous ne pouvez plus vous déplacer en train, en avion, etc.

C'est ça qu'Orwell a bien anticipé?

Orwell pense avec l'aide d'un roman. Il utilise la fiction. Mais sa science-fiction a cessé d'être fictive; elle est devenue science. Ce télé-écran qui nous surveille en permanence existe aujourd'hui. Nous y sommes. Orwell a inventé des choses au sujet du contrôle et de l'invisibilité des pouvoirs.

Ce qui distingue le totalitarisme ancien et le totalitarisme nouveau, c'est précisément cela. Avant, le pouvoir avait un visage identifiable. Aujourd'hui, qui décide? Où sont les gens qui rendent cela possible? À mon sens, ces gens sur la côte ouest américaine ont un projet de domination du monde ainsi qu'un projet transhumaniste.

Le capitalisme débridé est-il aussi responsable de cette situation ?

Le capitalisme ne disparaîtra pas: il est consubstantiel à l'homme. Aujourd'hui, il n'a plus aucun ennemi en face de lui. Avec la chute du bloc soviétique, le capitalisme a estimé qu'il pouvait triompher. Certains, comme Fukuyama, ont même affirmé que c'était la fin de l'histoire, la victoire intégrale du néolibéralisme. Cependant, le monde n'est pas fait uniquement de capitalistes et de communistes. Il y a aussi des puissances spirituelles, comme l'Islam. On l'a vu lors du 11 Septembre 2001.

La démocratie représentative est-elle morte, selon vous?

Oui. Le peuple et les représentants ne coïncident plus du tout. Dans les assemblées et les Parlements, il y a une surreprésentation des professions libérales, comme les avocats, les enseignants, etc. On y trouve peu de bergers, de chauffeurs de taxi ou d'étudiants. Ce qui signifie qu'il y a une partie de la société qui n'est tout simplement pas représentée. En outre, pour espérer être élu, il faut avoir de l'argent, se fondre dans un dispositif, passer par le moule d'un parti. Cette démocratie représentative a fait son temps. Le référendum au sujet du traité de Maastricht a été une parfaite incarnation de sa limite: les élus votent contre le peuple.

Comment définissez-vous le populisme que l'on craint tant aujourd'hui, vous qui faites confiance au peuple pour relancer la démocratie ?

Je n'ai aucun mal à me définir comme populiste. Cependant, je fais une différence entre les populistes et les "populicides". C'est là que réside le problème; et non, comme on nous le fait croire, entre les populistes et les démocrates. Macron, Chirac, et Mitterrand avant lui, sont des "populicides". Ces gens ne veulent pas gouverner pour le peuple. Le référendum d'initiative citoyenne est une idée très intéressante. L'idée qu'il y ait des élus qui soient révocables est une bonne chose. Évidemment, dans le contexte actuel, la crétinisation progressive du peuple représente un vrai problème. Et là, je vais vous surprendre par rapport à ce que j'ai dit auparavant: le grand avantage d'internet, c'est que le peuple peut aller chercher des informations alternatives. C'est formidable, un peuple qui décide de se prendre en main. Qu'un texte de loi puisse être pensé et critiqué par le peuple représente une très belle idée.

LE MIROIR AUX ALOUETTES

Définition : Bien que l'on en arrive à donner tous genres de signification à ces expressions d'un autre temps, "le miroir aux alouettes" a plusieurs significations allant dans le même sens. Le "miroir aux alouettes", objet de chasse servant à piéger les oiseaux, a donc comme signification première : un piège. Si vous faites quelque chose qui s'avère ne pas être la bonne option, et que quelqu'un vous a amené à faire cette chose, vous venez de tomber dans le "miroir aux alouettes". "C'est le miroir aux alouettes" signifie donc que vous vous êtes fait leurrer - leurrer, qui vient lui aussi de la chasse, étant le dispositif qui imite la proie.

13 - LA MACHINE À FABRIQUER DES ABRUTIS

Extrait du chapitre 6 (*Le miroir aux alouettes* de Michel Onfray)

La propagande médiatique

En 1928, Edward Bernays, le neveu de Freud, publie *Propaganda*, sous-titré « Comment manipuler l'opinion en démocratie ». Dans ce texte ultra-cynique, celui qui commença une carrière de journaliste, puis fut un temps agent de célébrités, Nijinski et Caruso entre autres, analyse les mécanismes de la "*fabrique du consentement*". Il n'y va pas par quatre chemins. Voici la première phrase de son livre programmatique : « *La manipulation consciente, intelligente, des opinions et des habitudes organisées des masses joue un rôle important dans une société démocratique. Ceux qui manipulent ce mécanisme social imperceptible forment un gouvernement invisible qui dirige véritablement de pays. Nous sommes pour une large part gouvernés par des hommes dont nous ignorons tout, qui modèlent nos esprits, forgent nos goûts, nous soufflent nos idées* ».

Cette infime minorité qui gouverne les masses se sert des partis politiques qui surgissent en même temps que la démocratie et qui s'associent aux médias : suite à l'impossibilité de conserver le modèle autocratique féodal, et dans le dessein d'« organiser le chaos », selon l'expression de Bernays, il faut pour les forts réunis, mais vaincus, annuler ce que les faibles rassemblés et vainqueurs ont pourtant obtenu : la souveraineté populaire.

Il n'est pas étonnant qu'en France la chute de la monarchie coïncide avec la naissance de ce que l'on ne nomme pas encore des partis mais qui sont des sections, des clubs, soutenus par des organes de presse. Le pouvoir du peuple au peuple par le peuple fut un miroir aux alouettes; il n'y eut que confiscation de ce pouvoir par ceux qui ont alors prétendu parler pour le peuple, en son nom. La propagande est le maître mot des partis et de la presse qui constituent l'avant et le revers de la même médaille. Les deux laissent croire aux formes de la démocratie mais, dans le fond, ils travaillent à un régime autoritaire, tyrannique, dictatorial.

La propagande « *revient à enrégimenter l'opinion publique, exactement comme une armée enrégimente les corps de ses soldats* ». Bernays montre combien ses techniques procèdent du temps de la Première Guerre mondiale, alors que les gouvernants devaient mobiliser la population pour justifier, légitimer, financer, recruter de quoi faire cette guerre — donc, hier comme aujourd'hui, vendre des armes, obtenir des marchés, faire fonctionner les usines, dégager d'immenses bénéfices.

Bernays demande : « *Qui sont les hommes qui, sans que nous en ayons conscience, nous soufflent nos idées, nous disent qui admirer, et qui mépriser, ou ce qu'il faut penser de la propriété des services publics, des tarifs douaniers, du prix du caoutchouc, du plan Dawes (on pourrait substituer aujourd'hui : du traité constitutionnel européen... de l'immigration ? qui nous indiquent comment aménager nos maisons et comment les meubler, quels menus doivent composer notre ordinaire et quel modèle de chemise il est de bon ton de porter ? ou encore les sports que nous devrions pratiquer et les spectacles que nous devrions voir, les œuvres de bienfaisance méritant d'être aidées, les tableaux dignes d'admiration, les argotismes à glisser dans la conversation, les blagues censées nous faire rire ?* » Quel lecteur pourra dire que ce texte de 1928 a cessé d'être d'actualité ?

L'auteur répond : les hommes politiques, le président de la République et les ministres, les députés et les sénateurs, les responsables des chambres de commerce, les chefs d'entreprise, les responsables des syndicats, les patrons de presse, « les cinquante écrivains les plus lus », les producteurs de cinéma et de théâtre en vue, les arbitres de la mode, les autorités religieuses, les présidents d'université et leurs professeurs les plus brillants, les financiers, les banquiers, les sportifs médaillés, autant de fabricants d'opinion qui ont été eux-mêmes déjà formatés à ces opinions par de plus puissants qu'eux : ceux-là constituent un cabinet de l'ombre. « *Si, selon la formule consacrée, tel candidat à la présidentielle a été « désigné » pour répondre à "une immense attente populaire", nul n'ignore qu'en réalité son nom a été choisi par une dizaine de messieurs réunis en petit comité* » Toute ressemblance avec l'actualité serait purement fortuite.

Bernays parle de la démocratie, mais il l'exècre, comme tous ces gens qui n'aiment le peuple qu'en coupe réglée, le doigt sur la couture du pantalon. Il écrit : « *La voix du peuple n'est que l'expression de l'esprit populaire lui-même forgé pour le peuple par les leaders en qui il a confiance et par ceux qui savent manipuler l'opinion publique, héritage de préjugé, de symboles et de clichés, à quoi s'ajoutent quelques heureuses formules instillées par les leaders* ». Il s'agit donc, via la propagande, d'abolir la démocratie véritable en faisant désirer par le peuple ce qui assurera sa mutilation. Le peuple ne sait pas vouloir librement ; il faut donc vouloir pour lui. BHL et les siens récitent la même leçon. Pour le neveu de Freud et ses disciples contemporains, il s'agit donc de conduire la victime de la propagande là où le publiciste veut la mener : elle doit consentir. Consentir à acheter un produit — une lessive ou une voiture, un téléphone portable ou une télévision, un vêtement ou un aliment, un livre ou un disque ; consentir à adopter une mode — les cheveux longs d'hier ou la barbe hipe d'aujourd'hui, le pantalon à pattes d'éléphant de jadis et le tee-shirt siglé du moment, la gomina du XXe siècle ou le gel du XXIe, le chignon antédiluvien ou le crâne rasé postmoderne, la trottinette pour les enfants dans les années 50, la même pour les adultes du jour ; consentir à adopter un style de vie.

La liste pourrait être longue de ce que la plupart croient librement acheter, librement penser, librement croire, librement dire, alors qu'ils sont formatés à acheter, conditionnés à penser, déterminés à croire, contraints à dire.

Le bon sens fut probablement la chose du monde la mieux partagée, pour reprendre les mots de Descartes, quand l'école apprenait à lire, à écrire, à compter, à penser et qu'elle ne contraignait pas à penser ce qu'il faut penser, à savoir la guimauve du politiquement correct. **Jadis, les leçons de morale apprenaient l'existence d'autrui, sans souci de sa couleur ou de sa religion; elles enseignaient l'articulation des droits et des devoirs, et non la religion du droit sans devoir; elles donnaient le goût des valeurs universelles, et non celui des particularismes ethniques, raciaux, des mots interdits quand ils ne sont pas utilisés par quiconque en fait un usage communautariste et gourmand ; elles expliquaient que chacun était pris dans un maillage social, la famille avec ses ancêtres, les compagnons d'atelier, les compatriotes vivant dans un même pays, les membres du village, et non l'égotisme, l'individualisme, l'égoïsme ou l'égoïsme en vertu desquels le monde, que dis-je ? l'univers tournent autour de sa petite personne et de ses petits problèmes.**

L'héritage de la Révolution française n'était pas alors, comme sous Mitterrand lors du bicentenaire de 1989, l'occasion d'un défilé sur les Champs-Élysées organisé par les publicitaires et les stylistes, les chorégraphes inspirés par la BD et les scénographes avec leurs tics de ce que l'on appelait, jadis, la réclame, mais l'opportunité de célébrer encore des vertus acquises par 1789 : la Liberté qui n'est pas licence de chacun contre tous ; l'Égalité qui n'est pas égalitarisme de tous par le bas, mais aristocratisation de chacun par le haut ; la Fraternité qui n'est pas tropisme tribal ou repli

sectaire, mais communauté nationale — la nation, rappelons-le, ayant été inventée à Valmy le 20 septembre 1792 et pas par un obscur Conventionnel qui aurait, le lendemain, fait par avance le jeu du Front national...

Quand le peuple était éduqué à l'école de la République, il n'était pas populace, ce qu'il est trop souvent devenu depuis que les enfants passent beaucoup plus de temps devant un écran, de télé ou d'ordinateur, de téléphone portable ou de jeu vidéo, de tablette ou de cinéma, qu'en présence d'un enseignant. Les enfants, mais pas seulement. Car il faut compter également avec les adultes qui ne le sont pas devenus (un idéal pour les gouvernants de tous les temps...) et qui sont eux aussi des adeptes de cette civilisation du pixel aux antipodes du discours expert de l'instituteur ou du professeur, voire, jadis, du journaliste quand il était autre chose qu'un appointé du système libéral qui le nourrit.

Soucieux d'analyser les effets de la télévision sur la santé publique, le neurologue Michel Desmurget a effectué un terrible calcul sur le temps passé en moyenne dans une vie devant la télévision. À partir des analyses de Médiamétrie, il donne les chiffres suivants : un spectateur type, âgé de plus de 15 ans, passe 3 h 40 par jour devant son poste. Le chercheur à l'INSERM calcule que cela équivaut à 20 à 25 % de notre temps de veille et 75 % de notre temps libre; soit 1338 heures par an, autrement dit 56 jours, presque deux mois. En tablant sur une vie d'octogénaire, cela correspond à 11 années passées, soit 4 000 jours, devant le petit écran, et tout cela en dehors du temps consacré à regarder des vidéos, des DVD. Ce calcul devient plus sidérant encore quand on comprend que cela correspond à 77 milliards d'heures perdues chaque année par les Français, soit à peu près toutes les heures vécues en un an par 9 millions d'individus. Quand on considère la population âgée de moins de 15 ans, les chiffres sont les suivants : dans le primaire, un enfant passe 864 heures de son temps annuel devant son instituteur, mais 797 devant sa télévision. Les chiffres ont été donnés par Xavier Darcos, alors lui-même ministre de l'Éducation nationale. Entre 4 et 14 ans, hors visionnage de vidéo, un enfant passe 2 h 11 par jour devant son poste. Cela également hors temps passé avec l'écran de son téléphone mobile ou celui des jeux vidéo.

Chacun sait qu'en régime libéral la télévision n'est pas un instrument d'éducation populaire, comme elle le fut à ses débuts sous un de Gaulle que la gauche présentait comme fasciste. La formule contemporaine a clairement et cyniquement été donnée par Patrick Le Lay, P-DG de TF1.

Citons-le avec soin, même longuement, pour éviter de lui faire dire ce qu'il n'aurait pas dit : « *Il y a beaucoup de façons de parler de la télévision. Mais dans une perspective business, soyons réaliste : à la base, le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit. Or, pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible* ». Rien n'est plus difficile que d'obtenir cette disponibilité. C'est là que se trouve le changement permanent. Il faut chercher en permanence les programmes qui marchent, suivre les modes, surfer sur les tendances, dans un contexte où l'information s'accélère, se multiplie et se banalise.

La télévision, c'est une activité sans mémoire. Si l'on compare cette industrie à celle de l'automobile, par exemple, pour un constructeur d'autos, le processus de création est bien plus lent; et si son véhicule est un succès, il aura au moins le loisir de le savourer. Nous, nous n'en aurons même pas le temps ! « *Tout se joue chaque jour, sur les chiffres d'audience. Nous sommes le seul produit au monde où l'on connaît ses clients à la seconde, après un délai de 24 heures.* »

La chose a le mérite d'être clairement dite : la télévision sert à vendre des produits publicitaires : les annonceurs font la chaîne, la chaîne doit rendre à l'annonceur qui la rend possible un bénéfice sur son investissement ; le contenu de la chaîne vise donc à faire la place nette dans le cerveau du téléspectateur ; **par conséquent, pas question de le rendre intelligent, de le faire réfléchir, de le distraire avec des spectacles qui en appellent à sa culture et à son savoir qui se trouveraient ainsi augmentés ; la chaîne, ainsi, choisira le divertissement et la détente et, pour ce faire, elle cherchera à reproduire ou à donner de l'écho à ce qui marche déjà, pas question, donc, d'inventer, de créer, de produire en prenant des risques : copier les chaînes commerciales américaines suffira** ; l'audience fait la loi, la mémoire est inutile, nul besoin, alors, d'y renvoyer. En définitive, TF1 a pour ennemis clairement déclarés : la raison, l'intelligence, le savoir, la culture, la mémoire, l'histoire.

Afin de parvenir à leurs fins, il s'agit tout simplement pour les dirigeants de la chaîne privée d'inverser les choses : pas de raison, mais de la déraison — au choix : bêtise, folie, hystérie, sottise, idiotie, etc. ; pas d'intelligence, mais des passions basses : violence et sexe, scatologie et sarcasme, rire gras et eau de rose, déguisements et cotillons, travestissements et ritournelles pitoyables, névroses personnelles exhibées sous couvert d'humour ; pas de savoir, mais de l'ignorance — nul besoin d'avoir une culture, un bagage intellectuel, car, en ce qui concerne la matière grise, on s'adresse au plus petit dénominateur commun, trois neurones suffisent ; pas besoin de mémoire donc, pour quoi faire ? Ni de connaissance historique : à quoi bon ?

Pour obtenir un maximum de gens devant leur écran au moment où la publicité pour Coca-Cola est envoyée, il faut donc un programme qui retienne les gens affalés dans leur canapés : il suffit de zapper, n'importe quel jour, à n'importe quelle heure en soirée, pour voir les images qui apparaissent à l'écran : des scènes de crimes, de meurtres, de carnage, des gens qui tuent et d'autres qui se font tuer, des armes à feu qui crachent la mort, du sexe brutal, de la chair sans âme, des cris, des larmes, des scènes de guerre, des cascades bruyantes et des effets spéciaux sidérants, de la science-fiction avec scénarios apocalyptiques de fin du monde, des univers en sursis attaqués par des ennemis venus d'ailleurs, des guerres bactériologiques, des explosions nucléaires, des invasions de créatures d'outre-monde. Du sang, du sexe et de la mort.

Quand ça n'est pas ce registre, c'est la mise en abyme de la vie minable du téléspectateur qui se trouve transformé en héros, bénéfice narcissique assuré : tomber amoureux, se marier, acheter une maison, faire des enfants, se tromper, divorcer, vendre la maison, se battre pour la garde des enfants, tomber en déprime, retrouver un partenaire, tomber amoureux, vivre ensemble, refaire des enfants, etc. « Ciné famille », dit la rubrique dans laquelle ce genre de chose se trouve classé. Du banal comme si c'était du merveilleux.

Sous prétexte de divertissement, il faut compter également sur des distractions bien grasses, des chansons de salle de garde, les multiples variations sur la danse des canards, « La Zoubida » de Lagaf ou « Quand il pète il trouve son slip » (oui, oui, ça existe...) chantée par Patrick Sébastien, les perruques vertes et les tartes à la crème, les jeux de mots scabreux et les plaisanteries scatologiques de Cyril Hanouna et de son équipe hilare sur commande. Où l'on voit que TF1 donne la mesure à toutes les autres chaînes, car si le cynisme y était circonscrit, pourquoi pas : c'est une chaîne privée, elle fait ce qu'elle veut de son argent. Personne n'est obligé de la regarder. Mais comme elle capitalise les records d'audience, donc l'argent, les chaînes publiques se mettent à sa remorque et l'imitent pour tâcher d'obtenir elles aussi des succès d'audimat du même acabit.

Ce monde fait l'éloge de ce qui le rend possible : le monde libéral dans lequel le marché fait la loi — et rien d'autre. Toute cette presse tire la charrue dans le même sens : éloge de l'euro et de l'Europe libérale, célébration des marchés libres et de la dérégulation, invitation à la révision du droit du travail et au remboursement de la dette comme horizon indépassable de la politique, stigmatisation des fonctionnaires et religion de l'entreprise, aujourd'hui intensification des frappes sur l'État islamique (une bénédiction pour les marchands d'armes qui sont aussi, comme par hasard, les actionnaires de certains journaux...) et instauration de l'état d'urgence. Il me plaît de rappeler ici que ces journalistes, qui si souvent fustigent les fonctionnaires, font l'éloge de la libre entreprise, sont des dévots de la religion du marché libre, communient dans la beauté du geste entrepreneurial, frétilent devant le héros qui sait prendre des risques, n'ont pas de mots assez durs contre les *assistés* ou les *profiteurs* que sont les pauvres gens qui bénéficient du chômage ou de l'allocation logement, méprisent les syndicalistes coupables de défendre les droits acquis, sont ceux qui, sans le chèque de l'État qui les porte à bout de bras, mettraient sous la porte la clef de leur journal qui n'existe que subventionné par le contribuable.

Comment peut-on encore parler de liberté de la presse ? La télévision n'existe que par les annonceurs privés qui font la loi ; l'argent est le maître mot de cette entreprise ; les télévisions s'alignent toutes sur la jurisprudence TF1. TF1 ? C'est Coca-Cola, pour le dire avec les mots du patron de la chaîne. Quant à la presse écrite, elle n'existerait pas si, comme toute entreprise de base, ma boulangerie ou ma poissonnerie par exemple, elle ne devait vivre, en toute bonne logique, que de ses ventes. La presse écrite, libérale à souhait quand elle donne des leçons aux pauvres, est *assistée* et fait partie des « profiteurs » qu'elle stigmatise à longueur de numéros. L'État est à la presse écrite ce que Coca est à la télévision : un maître qui soumet ses sujets. Que cette presse libérale, qui invite aux réforma, autrement dit au saccage du droit pour les plus modestes, commence par elle : qu'elle renonce à ces aides faramineuses, à ses passe-droits, à ses niches fiscales, à ses arrangements avec le pouvoir, à ses accommodements avec Bercy : les tarifs postaux privilégiés, l'aide ministérielle à la diffusion, les aides fiscales, les aides sociales, les abattements pour la sécurité sociale des journalistes côté entreprise, les abattements pour les impôts côté journalistes, les aides à l'étranger, les aides à la modernisation... Ensuite, on verra.

La propagande, si bien analysée par Bernays, fait aujourd'hui ouvertement la loi. Les propagandistes du Président ne se cachent même plus. On les appelle des conseillers en communication, mais il serait plus juste de dire qu'ils sont les conseillers chargés de la propagande. Substituer le mot communication à celui de propagande est un effet de propagande qui s'avère aussi un bon effet de communication.

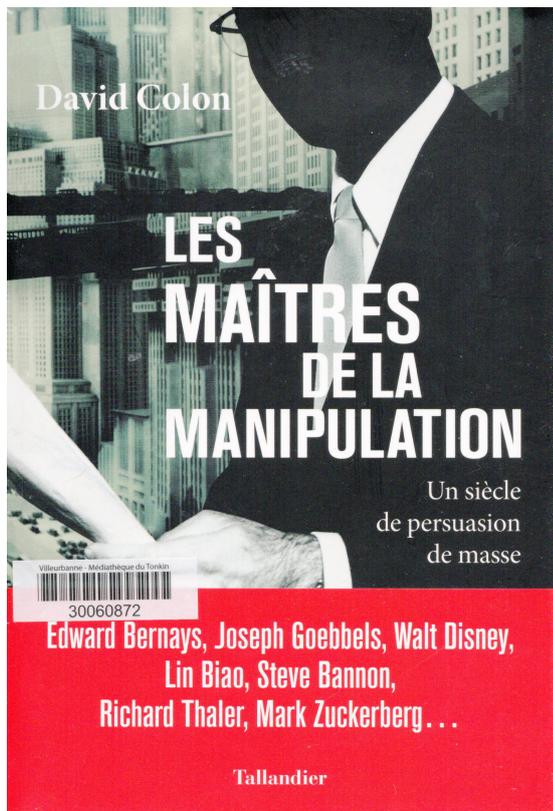
Les idées du jour sont donc celles que fabriquent les faiseurs d'opinion, grassement payés, réellement ou symboliquement, par le pouvoir libéral pour lequel ils roulent. Tous ceux qui parlent de République et de démocratie, de droits de l'homme et de tolérance, de liberté et de vivre-ensemble, selon l'expression désormais consacrée, ne font que parler République, parler démocratie, parler des droits de l'homme...

Qu'on y regarde de plus près : quiconque parle de République est souvent peu républicain dans les actes, dans les faits et gestes ; quiconque a toujours le mot tolérance à la bouche tolère rarement au-delà de ce qu'il pense ; quiconque psalmodie sur tous les tons la ritournelle des droits de l'homme en est rarement le propagateur concret ; quiconque se gargarise de liberté ne la réserve qu'à celui qui fait partie de sa tribu. La propagande est parvenue à réaliser cet exploit qu'on ne juge plus les politiciens sur ce qu'ils font, mais sur ce qu'ils disent. À ce jeu-là, aidés et soutenus par les journalistes, gens de tribune et gens de presse maîtrisent à la perfection la langue de la propagande.

« La machine à fabriquer des abrutis », telle que vient de nous l'exposer Michel Onfray, ne fait qu'entériner « La fabrication du consentement » de Noam Chomsky, ainsi résumant une stratégie fondamentale qui a permis de faire triompher le « capitalisme sauvage », « le néolibéralisme », en totalité un pouvoir sans équivalent dans l'histoire de l'humanité, désormais irréversible.

14 - LES MAÎTRES DE LA MANIPULATION

Très souvent je découvre des ouvrages sur « Ces principales machineries idéologiques de manipulation d'endoctrinement et de crétinisation des masses », récemment un livre de David Colon, « *Les maîtres de la manipulation* », un siècle de persuasion des masses :



On les appelle spin doctors, génies du faire croire, persuadeurs clandestins ou ingénieurs des âmes. Publicitaires, communicants, cinéastes ou propagandistes politiques, ces hommes ont en commun d'être passés maîtres dans l'art de la manipulation de masse. Ils bouleversent les règles du jeu politique, font et défont des élections, fabriquent le consentement, défendent les intérêts d'industries polluantes, influencent à leur insu le comportement de millions d'individus. Souvent méconnus, agissant pour la plupart dans l'ombre, ils conçoivent et déploient leurs techniques de persuasion en tirant profit des progrès constants des sciences et des techniques. Spécialiste de l'histoire de la propagande contemporaine, David Colon propose une approche inédite de l'art de la persuasion : il réunit, pour la première fois dans un même livre, les portraits de vingt des plus grands maîtres de la manipulation des XXe et XXIe siècles. De Goebbels à Walt Disney, de Lin Biao à Mark Zuckerberg, Richard Thaler ou Steve Bannon, l'auteur nous raconte l'invention

de la propagande de guerre, du lobbying, du nudge ou de la publicité microciblée.

David Colon est professeur à Sciences Po Paris, où il enseigne notamment l'histoire de la propagande et des techniques de communication persuasive, et chercheur au Centre d'histoire de Sciences Po (CHSP), Il a reçu le prix Akropolis 2019 et le prix Jacques Ellul 2020 pour son précédent ouvrage, Propaganda www.tallandier.com | ISBN : 1 Imprimé en Franca 1 21 € Couverture : Fritz Lang, Metropolis, 1926. C) Akg / Horst von Harbou — Stiftung Deutsche Kinemathek; Burt Lancaster, Le Grand Chantage, 1957, réalisé par Alexander Mackendrick O Akg-images /Album/United Artists.

1 - WALT DISNEY

fait des dessins animés une arme de manipulation de masse

En décembre 1941, lorsque les États-Unis entrent en guerre, Walt Disney met ses studios au service de la propagande américaine, pour des agences gouvernementales aussi bien que pour l'armée. De 1941 à 1945, les studios Disney produisent ainsi soixante-dix-sept courts métrages de propagande. Ces derniers visent à faire appel au sentiment patriotique et à propager une vision positive de la société américaine, tout en construisant une image négative de l'ennemi en vue d'agir sur les comportements des Américains. Tout au long de sa vie, Walt Disney a assumé pleinement le pouvoir de persuasion et de manipulation de l'image cinématographique et a entrepris de la mettre au service des valeurs patriotiques, anticommunistes et conservatrices qui étaient les siennes. Il a ainsi manipulé des centaines de millions d'individus.

Le créateur de Mickey Mouse, symbole du « bon Américain »

Walter Elias Disney naît à Chicago le 5 décembre 1901 dans une famille issue de l'immigration irlandaise. Il grandit à Marceline, une petite ville du Missouri, puis à Kansas City et Chicago. En 1919, il rencontre le dessinateur Ub Iwerks, avec lequel il travaille successivement dans deux sociétés spécialisées dans la réalisation de films publicitaires de Kansas City. Fortement influencé par le premier livre consacré à la technique des dessins animés, paru en 1920, Walt Disney s'en inspire pour réaliser son premier dessin animé en 1922, *Little Red Hiding Hood (Le Petit Chaperon rouge)* »).

En 1923, son frère Roy et lui ouvrent en Californie le studio qui porte leur nom et produisent des courts-métrages d'animation. Walt, ainsi qu'il aimait qu'on le nomme, impose son style, en donnant corps à son imagination à travers des personnages récurrents, aux traits caractéristiques. En 1927, avec l'animateur Ub Iwerks, il crée une série de vingt-six films consacrée à un personnage, *Oswald le lapin chanceux*. Les frères Disney en perdent les droits au profit d'Universal Picture et Walt imagine alors le personnage de Mickey dont il protège jalousement la propriété. Après la sortie de *L'Avion fou* (1927), qui évoque le vol transatlantique de Charles Lindbergh, et de *Steamboat Willy* (Le Bateau à vapeur de Willy », 1928), le premier dessin animé parlant, le personnage de Mickey devient un phénomène culturel de grande ampleur. **Ce petit animal malicieux symbolise l'optimisme américain, l'altruisme et la liberté, en même temps que des valeurs traditionnelles de l'Amérique.** En 1935, la Société des Nations (SDN) lui décerne même une médaille en tant que « symbole de bonne volonté universelle » **De fait, si le Mickey des premières années était quelque peu bagarreur et fauteur de troubles, celui des années suivantes se plie au code de bonne conduite inspiré de valeurs morales et patriotiques rédigé en 1930 par William Hays, le président de la Motion Picture Association. En atteste le « Credo » du Club Mickey; fondé en 1929, qui compte rapidement un million de membres de moins de 12 ans : « Je serai un type honnête, chez moi à l'école, dans la cour de récréation, où que je sois. Je serai honnête et honorable et m'efforcerais toujours de devenir meilleur citoyen. Je respecterai mes aînés et aiderai les personnes âgées, les plus démunis et les enfants plus petits que moi. Bref, je serai un bon Américain! »** Les enfants du Club Mickey sont encouragés à participer chaque samedi à des **activités patriotiques** et citoyennes. Pour les frères Disney, le succès Mickey, décliné en bandes dessinées et en un magazine diffusé dans le monde entier, représente aussi une véritable manne, qui permet à leur studio de ne pas ressentir les effets de la Grande Dépression qui frappe durement les États-Unis. Ils inventent le *merchandising* de personnages de fiction : les Innombrables peluches, poupées, chapeaux, chaussettes, parapluies et montres à l'effigie de Mickey représentent à elles

seules 200 000 dollars (soit l'équivalent de plus de 3 millions d'euros actuels) de royalties par an avant la guerre,

Les studios Disney multiplient alors les innovations techniques, depuis l'introduction de la couleur jusqu'à l'adoption de la caméra multiplane, qui donne une grande profondeur de champ aux films d'animation. En 1937, ils réalisent leur premier long-métrage d'animation, *Blanche-Neige et les Sept Nains*, prouesse technique qui connaît un succès, tant populaire que critique, aux États-Unis et dans quarante-neuf autres pays.

L'inventeur du dessin animé de propagande

À partir de 1939, en raison de la guerre, le marché européen est fermé à l'exportation de films américains et Walt Disney se rapproche des autorités fédérales américaines. En septembre 1941, il se rend en Amérique latine pour le compte du gouvernement américain afin de promouvoir le panaméricanisme et de persuader le Brésil, le Chili, l'Argentine et le Pérou de ne pas s'allier à l'Allemagne nazie. Walt Disney concilie ainsi l'accomplissement de son devoir patriotique avec l'ouverture de nouveaux marchés pour ses films. **Pour la première fois, des œuvres de Disney — comme *Saludos Amigos* (« Salut les amis »), sorti en 1942 — sont ouvertement utilisées à des fins de propagande, au service de la politique de « bon voisinage » du président Roosevelt.**

A partir de 1942, plus de 90 % de l'activité du Studio est consacrée aux productions de propagande financées par l'armée ou l'administration. Disney réalise tout d'abord une longue série de films d'instruction militaire pour les soldats. À la demande du secrétaire d'État au Trésor, Henry Morgenthau, il réalise également des films qui promeuvent le paiement volontaire et rapide des impôts. *The New Spirit* (« Le Nouvel Esprit » 1942), qui met en scène un Donald Duck impatient de payer ses impôts, décline le slogan gouvernemental « Des impôts pour vaincre l'Axe ». Il est distribué gratuitement par un consortium de studios américains, le Comité d'activités de guerre de l'industrie du cinéma, qui met ses écrans à disposition du gouvernement en contrepartie de dispenses du service militaire pour un certain nombre d'acteurs de premier plan. Selon une étude de George Gallup pour l'administration fiscale américaine, 32,7 millions d'Américains ont vu ce dessin animé, et 37 % d'entre eux ont déclaré vouloir payer plus vite leurs impôts, soit 12 millions de personnes ainsi persuadées. De fait, le paiement des impôts en 1942 est le plus rapide jamais enregistré jusqu'alors par l'administration fiscale américaine. **Henry Morgenthau commande l'année suivante à Disney un autre court-métrage, *The Spirit of 43'* (« L'Esprit de 1943 »), qui représente Donald Duck confronté à un « bon canard », qui l'incite à être économe pour être sûr de pouvoir payer ses impôts en intégralité et à temps, et un « mauvais canard », qui lui enjoint de tout dépenser sans se préoccuper du paiement de impôts et qui se révèle être un agent de Hitler. Le message est clair : gaspiller son argent, c'est travailler pour Hitler.**

Disney produit ensuite de sa propre initiative une série de films psychologiques à connotation fortement patriotique, destinés à exposer les folies du fascisme tout en donnant de véritables instructions comportementales aux spectateurs, Film de contre-propagande, *Reason and Emotion* (« Raison et Émotion », 1943) dénonce ainsi le recours aux affects par les nazis dans leur propagande et encourage les Américains à y opposer la raison : « Ne crois pas tout ce que tu entends... et ne te laisse pas influencer par l'ouï-dire « ,dit à l'intérieur du crâne d'un Américain la Raison à l'Émotion. Dans la même veine, *Chicken Little* (« Petit Poulet », 1943) décrit un bon petit poulet qui fait courageusement face au redoutable renard Foxy Loxy, qui utilise un livre de psychologie - dont les citations sont empruntées à *Mein Kampf* — et ses propres capacités de persuasion pour attirer les animaux de la ferme dans une grotte où il les dévore. Foxy Loxy est un des rares personnages méchants de Disney à parvenir à ses fins, sans doute pour impressionner les spectateurs. La même an-

née sort *Education for Death* (« L'Éducation à la mort »), qui dénonce l'embrigadement de la jeunesse allemande. Disney s'inspire directement d'un livre consacré à ce sujet et présente d'abord un jeune Allemand apprenant la version nazie du conte *La Belle au bois dormant* : une Germania obèse au casque de Viking s'y éprend d'un Hitler Chétif vêtu d'un costume extravagant, Le film décrit ensuite l'endoctrinement dont ce jeune Allemand est l'objet ainsi que les autodafés, avant de s'achever par les images de rangées de jeunes hitlériens marchant au pas de l'oie, qui se transforment lentement en rangées de tombes.

Toutefois, le dessin animé de propagande qui a rencontré le plus grand succès est sans conteste *Der Fuehrer's Face* (« Le Visage du Führer », janvier 1943), qui met en scène Donald Duck rêvant qu'il se trouve à Nutziland (jeu de mots entre nazi et *nut*, qui signifie « fou »), contraint à son réveil de saluer les photos de Hitler, Hiro-Hito et Mussolini avant d'enfiler son uniforme nazi, de lire *Mein Kampf* puis d'être conduit de force dans une usine d'armement pour y visser frénétiquement des têtes d'obus. Donald se réveille ensuite aux États-Unis et, s'apercevant qu'il a fait un cauchemar, embrasse une statue de la Liberté miniature en s'écriant : « Je suis content d'être un citoyen des États-Unis d'Amérique ! » La chanson qui accompagne ce court-métrage — la parodie bruyante et grotesque d'un groupe de musiciens allemands — rencontre un succès d'autant plus grand qu'une radio de New York en offre un exemplaire à quiconque achète un emprunt de guerre d'une valeur de 50 dollars. Comme *Prelude to War* de Frank Capra, *Der Fuehrer's Face* repose sur l'opposition radicale entre le totalitarisme nazi, qui est dénoncé, et les valeurs américaines, qui sont idéalisées. **L'efficacité des films de propagande de Disney réside alors dans l'association de sentiments patriotiques à des conseils pratiques et à l'humour. « Disney, peut-on alors lire dans *This Week Magazine*, est un génie de la propagande pour qui l'Axe donnerait une douzaine de divisions. »**

Conscient de son pouvoir de persuasion et de manipulation, Walt Disney décide de produire de sa propre initiative *Victory through Air Power* (« Victoire dans les airs »), un long-métrage qui promeut avec insistance l'idée selon laquelle la puissance aérienne est davantage que les bateaux « l'arme de la victoire ». Il s'inspire du plaidoyer d'un ancien pilote de l'armée russe naturalisé pour une refonte radicale de la stratégie militaire américaine en faveur des bombardiers à long rayon d'action, dont il obtient les droits et recrute l'auteur comme consultant. Le film, qui intègre des scènes de guerre empruntées aux actualités, s'achève en apothéose par des scènes d'animation représentant le bombardement des barrages hydroélectrique allemands et Tokyo réduit en cendres. Walt Disney a bien conscience que ce film, qui ne propose ni humour ni aucun divertissement, est très inhabituel, et c'est pourquoi il fait appel à George Gallup pour tester la réaction du public. Le film n'en rencontre pas moins un succès public très mitigé et un accueil critique très froid. **Le *New Mirror* le qualifie toutefois de « chef-d'œuvre de propagande idéaliste », notant : « Walt Disney établit une nouvelle norme en matière d'influence et d'endoctrinement. Ses possibilités sont illimitées. Il aurait pu tuer l'esclavage, faire élire ou renverser des président »** De fait, s'il n'a pas persuadé le public américain, le film a fortement impressionné deux de ses spectateurs : Churchill et Roosevelt, qui ont probablement retenu sa leçon. Peut-être était-ce là le but recherché par Disney.

Le Prince noir d'Hollywood

À la faveur de ses films de propagande, Walt Disney a gagné l'image d'un artisan de la victoire, et d'un maître de la persuasion, réussissant à effacer de beaucoup de mémoires la face plus sombre de celui que Marc Elliott qualifie de « Prince noir d'Hollywood ». En effet, avant de s'engager résolument dans la propagande de guerre, Disney était un partisan résolu de l'isolationnisme et un ardent défenseur de la ligne *America First*, hostile à ce titre à Roosevelt. La veille de l'élection présidentielle de 1940, il aux côtés de cent soixante-trois autres figures du cinéma texte un publié dans le

New York Times affirmant : « Nous d'Hollywood sommes opposés au New Deal et au troisième mandat. » En outre, plusieurs de ses biographes l'ont fort soupçonné d'antisémitisme, relevant par exemple le fait que dans une première version des *trois petits cochons*, le loup est représenté sous les traits utilisés alors par la propagande nazie pour caricaturer les juifs. Son frère Roy se serait rendu en 1937 en Allemagne pour s'y assurer de la distribution des films Disney. De fait, Goebbels rapporte dans son Journal, le 22 décembre 1937, qu'il « offre au Führer [...] 12 films de Mickey Mouse, dans un merveilleux album-coffret artistique » précisant qu'« il se réjouit beaucoup du cadeau et qu'il est tout heureux de ce trésor ». Outre Mickey, qu'il aimait semble-t-il dessiner, Hitler appréciait beaucoup *Blanche-Neige et les Sept Nains*, impossible cela dit de savoir si cela tient au fait que le chant des nains, « *Heigh-ho, heigh-ho, It's home from work I've got* » (« *Hey-ho, Hey-ho, on rentre du boulot* »), semble étrangement proche de celui des Jeunesses hitlériennes, « *Heidi, Heido, Ein Heller und ein Batzen* » (« *Hey-hi, Hey-ho, un sou et un écu* »). Enfin, le 8 décembre 1938, Walt Disney se distingue de tous ses confrères en accueillant en grande pompe dans son studio Leni Riefenstahl, qui en profite pour tresser publiquement des lauriers à Hitler, « ce génie surhumain ».

Très conservateur, Walt Disney s'inquiète précocement de ce qu'il considère comme l'infiltration de Hollywood par les communistes. Suspectant le syndicat des scénaristes (Screen Writers Guild, SWG) d'avoir été infiltré, il crée dans son studio un syndicat « maison ». En mai 1941, il licencie vingt-quatre dessinateurs qui protestent contre leur faible rémunération, ce qui entraîne un mouvement de grève qui bloque son studio pendant plusieurs semaines. Walt Disney riposte en publiant dans la presse professionnelle une tribune dans laquelle il affirme que cette grève a été provoquée par une « agitation communiste ». Lorsque la grève prend fin, plusieurs centaines d'employés grévistes sont purement et simplement licenciés. Enfin, le 4 février 1944, il participe à la fondation de l'Alliance cinématographique pour la préservation des idéaux américains (Motion Picture Alliance for the Preservation of American Ideals, MPA), qui entend préserver *l'américan way of life* en refusant « de permettre aux communistes, fascistes et autres groupes d'esprit totalitaire de pervertir ce puissant medium en en faisant un instrument de dissémination d'idéaux anti-américains ». Le président de cette organisation est le réalisateur Sam Wood, et son vice-président... Walt Disney.

La croisade anticommuniste de Walt Disney

En mars 1944, en dénonçant auprès du sénateur de Caroline du Nord, Robert Reynolds, l'influence des communistes à Hollywood, la MPA de Disney est à l'origine des premières auditions du Comité du Congrès sur les activités anti-américaines (HUAC). En octobre 1947, Walt Disney y figure aux côtés de Ronald Reagan parmi les vingt-quatre « témoins amicaux » venus dénoncer publiquement des communistes. Au cours de son audition, il indique que les films peuvent être utilisés à des fins de propagande, ajoutant qu'il en a lui-même donné preuve au cours de la guerre avec ses films en faveur du Trésor ou antinazis. Il réitère ensuite ses accusations contre les grévistes qui ont paralysé son studio en 1941. Enfin, il dénonce nommément plusieurs de ses salariés sans apporter de preuve, ce qui conduit le *New York Times* à titrer avec circonspection « Disney dénonce des communistes ». **Rien n'illustre mieux la conception qu'a Disney de la fonction du cinéma que le *Guide du cinéma pour les Américains*, rédigé par Ayn Rand et que publie en 1947 la MPA. Y est énoncée une série de commandements pour les cinéastes : « Ne prenez pas la politique à la légère ; Ne critiquez pas le système de la libre entreprise ; Ne critiquez pas les industriels ; Ne critiquez pas la richesse ; Ne critiquez pas la recherche du profit ; Ne glorifiez pas l'échec ; Ne glorifiez pas la dépravation ; Ne défiez pas l'homme du commun ; Ne glorifiez pas la collectivité ; Ne critiquez pas un homme indépendant ; Ne calomniez pas les institutions américaines. »**

Les films de Disney, outils de persuasion clandestine

De fait, le conservatisme et l'anticommunisme de Disney transparaissent assez nettement dans ses œuvres. La plus controversée de toutes est sans conteste *Song of the South* (« Mélodie du Sud », 1946), qui représente des personnages de couleur, serviles, stupides et indolents, heureux de s'incliner devant des personnages blancs. A sa sortie, l'écrivain afro-américain Richard B. Dier qualifie ce film de « morceau de propagande pour la suprématie blanche le plus vicieux jamais produit par Hollywood ». Boycotté par l'Association nationale pour la promotion des gens de couleur (NAACP), le film est défendu par des organisations conservatrices, qui accusent les manifestants afro-américains d'être infiltrés par les communistes.

Toutefois, les convictions conservatrices de Walt Disney ne se sont jamais autant exprimées qu'à travers la représentation qu'il donne à voir des femmes dans ses films. **En effet, les héroïnes de Disney sont le plus souvent confinées à la sphère domestique, à l'image de Cendrillon, ou de Blanche-Neige qui fait le ménage toute souriante, maquillée et en robe longue, en chantant. Elles sont belles et souvent naïves, s'occupent de leurs proches ou sont réduites à l'état de princesses faibles et fragiles que seul un homme peut sortir de leur léthargie ou de leur mélancolie. Les héroïnes Disney sont toutes en quête d'amour, et vues à ce titre à travers un regard, pour ne pas dire un désir, masculin. Du reste, dans la plupart des films, elles parlent assez peu. Les héros masculins des films de Disney, pour leur part, sont volubiles, engagés dans la vie publique, courageux, vaillants, et intrépides. Ils ne pleurent jamais, à la différence des figures féminines. Dans la représentation stéréotypée des films de Disney, la virilité des figures masculines s'oppose ainsi nettement à la fragilité des figures féminines. Enfin, la laideur y est systématiquement associée à la méchanceté, et les méchantes, toujours célibataires, sont dotées de traits masculins, comme pour signifier que ce qui est une vertu chez un homme est un défaut chez une femme. Ainsi, les films de Walt Disney véhiculent-ils auprès des jeunes générations un modèle patriarcal reposant sur une stricte répartition sexuée des rôles sociaux.**

Enfin, les films de Walt Disney contiennent très souvent une propagande sociale en faveur de *l'américan way of life*, comme l'adaptation en 1940 de Pinocchio, qui transmet aux enfants les valeurs de l'épargne, du travail et de la persévérance. Les auteurs marxistes ont, quant à eux, dénoncé dans l'œuvre de Walt Disney un vecteur de l'impérialisme américain, et dans Picsou l'archétype du self-made-man produit par le capitalisme.

Un ardent défenseur du mode de vie américain

Si l'un de ses biographes considère que Disney connaît au lendemain de la guerre une « banque-route créative » son studio n'en produit pas moins dans les années 1950 et 1960 certaines de ses œuvres aujourd'hui les plus classiques. Disney vend 3 millions de bandes dessinées chaque mois en 1950, crée sa propre société de distribution, et investit la télévision en même temps qu'il lance le premier parc consacré à Mickey Mouse.

L'inauguration de Disneyland, le 17 juillet 1955, à laquelle participent Ronald Reagan et Frank Sinatra, est retransmise dans l'émission que Walt Disney anime depuis 1954 sur ABC, suivie par 90 millions de téléspectateurs. Dès sa première année d'existence, le parc attire 5 millions de visiteurs,

Ardent partisan du progrès industriel, Walt Disney reçoit en 1964 des mains du président démocrate Lyndon B. Johnson la médaille présidentielle de la Liberté pour sa « contribution particulièrement méritoire pour la sécurité ou les intérêts nationaux des États-Unis, un monde de paix, ou des efforts remarquables dans le domaine culturel ou autres, public ou privé ». Selon Mark Elliott, Disney aurait porté à cette occasion un insigne de Barry Goldwater, ennemi politique de Johnson. Fasciné par

le progrès technique, il conçoit pour la foire internationale de New York de 1964-1965 des attractions pour plusieurs pavillons de firmes industrielles, dont General Electric et Pepsi-Cola.

L'héritage de Walt Disney, qui meurt en 1971, est gigantesque. Non seulement ses productions lui ont valu au moins un Oscar par an pendant toute sa carrière — à l'exception de 1932 et 1966, mais il **reste jusqu'à nos jours le meilleur exemple de l'usage propagandiste et manipulateur qui peut être fait à grande échelle des dessins animés. Son art de la persuasion reposait sur sa capacité à influencer les attitudes de ses spectateurs en recourant à l'émotion et à des personnages incarnant de façon intemporelle des valeurs et des vertus. Il a, mieux que tous les autres maîtres de la manipulation, incarné de façon positive le rêve américain » et, comme l'écrit l'un de ses biographes, il a même su persuader le monde entier, comme Mark Zuckerberg après lui, qu'il « voulait atteindre l'objectif de rendre tout le monde heureux et non l'objectif de faire gagner beaucoup d'argent à son entreprise ».**

Tour à tour accusé de déformer l'esprit des enfants, de briser les syndicats et de promouvoir ses intérêts personnels, il a marqué de son empreinte le monde du divertissement qu'il a toujours conçu au croisement du monde de l'information ou de la propagande. Depuis le rachat de 20th Century Fox, finalisé en 2019, la firme Disney contrôle 40 % du marché américain de l'information et du divertissement et exerce une forte influence dans le monde entier. Le nom de Disney, dans beaucoup de pays occidentaux, est désormais associé au concept de « disneylandisation un processus qui transforme le monde développé en un parc d'attractions géant, consumériste et aseptisé.

2 - FACEBOOK

Mark Zuckerberg fait de Facebook l'empire de la manipulation des masses

Le 24 mai 2007, à San Francisco, le fondateur de Facebook Mark Zuckerberg, plus jeune milliardaire de la planète, alors âgé de 23 ans, annonce le lancement d'une plateforme pour les développeurs d'applications « sociales ». Elle a pour objectif affiché de faire de Facebook le « graphe social », c'est-à-dire une modélisation instantanée des relations sociales, un « réseau de connexions réelles à travers lequel les gens communiquent et partagent des informations ». À l'un de ses biographes, Zuckerberg confie au même moment : « La valeur fondamentale de Facebook, c'est cet inventaire des relations amicales. » Un an après la création du fil personnalisé (newsfeed) qui faisait apparaître sur le « mur » de chaque utilisateur les publications de ses amis accompagnées de publicités, Mark Zuckerberg ouvre sa plateforme de programmation à des développeurs extérieurs pour proposer à ses utilisateurs des applications sociales, notamment des sondages ou des tests de personnalité. L'ensemble de ce dispositif est conçu non seulement pour cartographier les relations dynamiques mais aussi pour agir sur elles. Facebook devient en effet une immense régie publicitaire qui offre des services de microciblage à quiconque entend agir sur le comportement ou les attitudes d'individus, de communautés ou de groupes. Mark Zuckerberg transforme ainsi Facebook en un gigantesque outil de manipulation des comportements de ses utilisateurs.

Facebook, un outil de transformation de la société

Mark Zuckerberg naît le 14 mai 1984 dans l'État de New York. Son père est dentiste, féru d'informatique, et sa mère est psychiatre de formation. Il étudie dans une école privée huppée où il réalise sa première application, Synapse, qui propose des listes de diffusion musicale à ses utilisateurs sur la base de leurs goûts. Il refuse une offre d'achat de Microsoft et rejoint Harvard, où il étudie la psy-

chologie en matière principale et l'informatique. Dès sa deuxième année, en 2003, cet étudiant timide et introverti met ses talents de codeur au service de la conception de Facemash, un site sur lequel il affiche à leur insu deux photos d'étudiantes pour demander aux internautes d'indiquer laquelle est la plus attirante. Cela provoque un scandale au sein de l'université et le conduit à présenter publiquement des excuses. Le 4 février 2004, il met en ligne la première version de Facebook, TheFacebook.com, qu'il présente comme un annuaire en ligne assorti de photos. Les utilisateurs remplissent eux-mêmes leur profil en indiquant toutes les informations personnelles qui leur semblent dignes d'être partagées avec le plus grand nombre. **Zuckerberg se réjouit de voir nombre d'étudiantes de Harvard publier de leur propre initiative leur photo, leur numéro de téléphone et leur statut sentimental.** L'outil, qui est d'abord réservé aux universités, connaît un développement fulgurant grâce au concours déterminant de Sean Parker, cofondateur de Napster, qui lève les premiers millions de dollars de financement de la start-up. En 2006, Mark Zuckerberg refuse une offre de rachat d'un milliard de dollars faite par Yahoo et, jusqu'à nos jours, il conserve jalousement le contrôle de son entreprise, cumulant, chose rare, le poste de président du conseil d'administration avec celui de directeur exécutif (chiefexecutive officer, CEO).

En 2007, Mark Zuckerberg ouvre Facebook au grand public, et la plateforme devient aussitôt un outil au service de mouvements collectifs. **En Colombie, les Farc sont mis en échec par un groupe Facebook qui est à l'origine, le 4 février 2008, d'une manifestation de 10 millions de personnes.** Zuckerberg considère Facebook comme une force positive dont la mission est, comme l'affirme l'un de ses slogans, de « rendre le monde plus ouvert et plus connecté ». Il conçoit en même temps son réseau social comme un outil révolutionnaire permettant de transformer la société : « Avancez vite et cassez des choses, dit-il. Si vous ne cassez rien, vous n'allez pas assez vite. »

Surveiller et prédire : l'empire des données comportementales

La priorité initiale de Mark Zuckerberg est l'augmentation du nombre d'inscrits. Il charge une équipe d'ingénieurs de développer des outils dits de « piratage de croissance » (growth hacking), qui ont pour seul objet de persuader les utilisateurs d'inviter leurs amis ou de les identifier sur leurs photos, d'importer leurs contacts sur la plateforme, d'y passer toujours plus de temps ou de s'engager davantage en postant et partageant du contenu. Parmi eux, plusieurs anciens élèves de B. J. Fogg, qui s'emploient à appliquer à l'interface utilisateur de Facebook les principes appris à l'université de Stanford : relances, notifications et récompenses aléatoires encouragent l'addiction des utilisateurs. Sean Parker, ancien cadre dirigeant de Facebook à ses débuts, a plusieurs fois témoigné de l'implication personnelle de Mark Zuckerberg dans la mise en place de dispositifs addictifs reposant sur le circuit dopaminique de la récompense : « Les inventeurs, les créateurs, moi, Mark Zuckerberg, Kevin Systrom d'Instagram, en étions parfaitement conscients. Et nous l'avons fait quand même. » En novembre 2017, Chamath Palihapitiya, ancien responsable de l'équipe chargée de la croissance du nombre d'utilisateurs (growth team), exprime devant des étudiants de Stanford un sentiment de culpabilité pour son action au sein de Facebook : « Les boucles de rétroaction à court terme induites par la dopamine que nous avons créées détruisent le fonctionnement de la société. » La même année, l'ingénieur Justin Rosenstein, inventeur du bouton « j'aime » en 2009, exprime également des regrets pour la même raison. **En détournant de son objet ce processus neurologique commun à tous les mammifères, les ingénieurs de la Silicon Valley ont délibérément conditionné les comportements humains à grande échelle en rendant des centaines de millions de personnes dépendantes de leurs outils numériques.**

Depuis sa fondation, le réseau social connaît une croissance exponentielle. Fin 2020, il revendique 2,8 milliards d'utilisateurs actifs chaque mois et 1,85 milliard d'utilisateurs actifs chaque jour dans le monde sur l'une de ses applications (Facebook, Instagram, WhatsApp, Messenger). Dès 2016,

non seulement plus d'un humain sur quatre se connecte au moins une fois par jour à l'une de ses applications, mais il y consacre en moyenne cinquante minutes par jour. Pour améliorer l'efficacité de ses outils publicitaires, **Zuckerberg encourage ses équipes à collecter le plus de données possibles, non seulement sur ses utilisateurs mais sur les internautes dans leur ensemble.** Facebook établit pour ce faire des partenariats avec des fabricants de Smartphones, des courtiers en données ou d'autres géants du numérique, comme Netflix, Amazon, Zoom ou Spotify. **Zuckerberg dote également Facebook d'un outil de reconnaissance faciale, Deepface, capable de traiter les centaines de milliards de photos chargées par les utilisateurs, soit la plus grande base de données biométriques au monde, et d'un outil de tracking, Atlas, qui permet de suivre à la trace chaque utilisateur, quel que soit l'appareil qu'il utilise et quoi qu'il fasse.**

La finalité de cette collecte massive de données est l'analyse prédictive du comportement des internautes à des fins publicitaires : « Surveiller et prédire, écrit le journaliste Julien Le Bot, ce sont les deux fonctions capitales de cette architectures. » **Shoshana Zuboff, sociologue et professeure émérite à la Business School de Harvard, considère que Facebook, après Google, nous a fait entrer dans l'âge du « capitalisme de surveillance », qui « revendique unilatéralement l'expérience humaine comme matière première gratuite destinée à être traduite en données comportementales », transformées en « produits de prédiction » négociés sur un nouveau marché des « comportements futurs ». Les clients de Facebook sont donc les entreprises qui achètent, à travers la publicité, des comportements conformes aux résultats qu'ils attendent d'eux.**

Les données massives (big data) dont disposent les ingénieurs de Facebook permettent une modélisation à grande échelle des relations humaines et font même apparaître des modèles de comportements (patterns) jamais identifiés auparavant. Ces ingénieurs appliquent les principes de la physique sociale », théorie prédictive et computationnelle du comportement humain conçue par l'informaticien Alex Pentland, le fondateur créateur du Media Lab du MIT (Massachusetts Institute of Technology) 10. Aux yeux de Mark Zuckerberg comme de ses ingénieurs triés sur le volet, aucun mystère de l'esprit humain ne peut résister longtemps à l'analyse des données, et il est possible de modéliser les comportements humains. Il a fait de son réseau social l'un des foyers du dataïsme, ce mouvement qui place les données au centre de tout et considère que la prise de décision humaine peut être ramenée à quelques règles mathématiques. Comme l'écrit le journaliste britannique Jamie Bartlett, « le but final du dataïsme est de réduire chacun de nous à un point de données unique, prédictible et pouvant être ciblé ».

Facebook, plus grand laboratoire comportemental au monde

Dès 2004, Mark Zuckerberg a fait de Facebook un laboratoire voué à l'étude des comportements humains. Sa firme, qui consacre le tiers de son revenu net à la recherche et au développement, est devenue une gigantesque entreprise d'ingénierie sociale, multipliant les expériences sur ses **utilisateurs, qui ont consenti sans le savoir à devenir des cobayes en créant un compte.** De fait, les données produites par les utilisateurs Facebook ont une très grande validité écologique, ce qui signifie en psychologie expérimentale que les comportements observés s'approchent de ceux qui l'auraient été dans un milieu naturel et sont par conséquent généralisables.

De fait, Zuckerberg a le pouvoir de tester en temps réel, à l'échelle de centaines de millions d'individus, les plus grandes théories de la psychologie sociale. Pendant les élections législatives de 2010, par exemple, Facebook mène une expérience sur 61 millions d'utilisateurs américains, encouragés à faire savoir qu'ils avaient voté. Les chercheurs qui l'ont menée estiment que cette expérience avait conduit 340 000 personnes de plus aux urnes. En 2012, lors des élections présidentielles améri-

caines, Solomon Messing réalise avec l'accord de Facebook une expérience consistant à modifier le fil d'actualité d'environ 2 millions d'utilisateurs américains, tous politiquement engagés, pour y faire apparaître davantage d'informations sérieuses partagées par leurs amis. Il constate une augmentation de 64 à 67 % de la participation électorale parmi ce groupe. **Si l'on considère que la présidentielle de 2000 s'est jouée à 547 voix, celle de 2016 à un peu plus de 77 000 voix et celle de 2020 à 32 507 voix, force est d'admettre que Facebook est en capacité de faire gagner — ou perdre — une élection présidentielle,**

En janvier 2012, Facebook recrute des chercheurs de l'université Cornell pour mener sur 689 000 utilisateurs une expérience qui établit la « preuve expérimentale d'une contagion émotionnelle à travers les réseaux sociaux » en exposant un groupe à des informations à charge émotionnelle positive, un autre à des informations à charge émotionnelle négative, et un troisième à des informations neutres (le groupe témoin)¹³. L'expérience a permis d'établir que les émotions des utilisateurs de Facebook sont influencées par celles de leurs « amis ».

En 2014, le réseau social mène une autre expérience, intitulée « La formation de l'amour », pour analyser les formes d'interactions numériques à l'origine de la constitution de couples. **Ces expériences montrent que Facebook peut agir sur l'état émotionnel de ses utilisateurs ou la nuptialité d'un pays simplement en modifiant les paramètres de ses systèmes algorithmiques.** La plate-forme en outre teste régulièrement la capacité d'engagement de ses utilisateurs, en proposant à chacun d'inviter ses amis à l'occasion de son anniversaire, à faire un don pour une bonne cause ou, comme l'a fait Zuckerberg en avril 2012, à les inciter à s'inscrire au registre des donneurs d'organes. Toutes ces expériences, menées au nom d'une meilleure connaissance des schémas de communication entre les individus, sont mises au service de la captation de l'attention et des données des utilisateurs et du perfectionnement de l'offre publicitaire.

En effet, à partir des années 2010, l'une des priorités assignées par Zuckerberg aux chercheurs de Facebook est l'élaboration de modèles prédictifs permettant de bâtir les profils émotionnels et psychométriques des utilisateurs à des fins de ciblage publicitaire. La plateforme construit un profil psychographique de chacun de ses utilisateurs, c'est-à-dire qu'elle s'emploie à déterminer sa personnalité, en fonction du modèle des cinq grands traits de personnalité (ouverture, conscienciosité, extraversion, agréabilité, névroticisme, OCEAN), et à déterminer son profil affectif en s'appuyant sur le modèle des sept émotions universelles (tristesse, colère, joie, dégoût, peur, surprise, mépris) de Paul Ekman, le célèbre psychologue et consultant du FBI immortalisé par la série *Lie to Me*. L'une des missions du Français Yan Le Cun, recruté en 2013 par Mark Zuckerberg **pour prendre la direction de la Division d'intelligence artificielle de Facebook, est précisément d'apprendre aux machines, en recourant à l'apprentissage profond, à décrypter l'état émotionnel des utilisateurs à travers la reconnaissance d'image, la compréhension de la langue et la reconnaissance de la parole.** Facebook perfectionne ainsi continuellement son art de la persuasion de masse. Chaque modification du design d'une page, c'est-à-dire aussi bien son apparence que l'architecture des choix en son sein, résulte d'une série de tests A/B et d'expériences, hérités de David Ogilvy, et chaque trouvaille en matière de persuasion fait l'objet d'un brevet, déposé par un noyau dur d'ingénieurs autour de Mark Zuckerberg. Fin 2016, Facebook avait déjà déposé 3 011 brevets.

En vertu de la logique du *winner-takes-all* (« le gagnant prend tout »), Mark Zuckerberg a raflé la mise des données comportementales à l'échelle du globe, et accumulé ainsi un savoir incommensurable qui dote Facebook d'une nouvelle forme de techno-monopole dans le champ des sciences humaines et sociales. Aucune université, aucun centre de recherche, aucune institution publique ne peut désormais rivaliser avec le géant de Menlo Park.

Bien sûr, Mark Zuckerberg s'investit dans certaines causes humanitaires et soutient des études d'intérêt général. Toutefois, en triant sur le volet les études et les chercheurs autorisés à accéder à ses données, il dote Facebook d'une politique sociale, comme un État, « sans pour autant, écrit le sociologue Dominique Boullier, avoir de compte à rendre comme n'importe quel gouvernement ». Dans ses enquêtes, la firme de Zuckerberg n'est assujettie ni aux contraintes réglementaires, ni aux principes de la validation scientifique. Et les études publiées ne sont que la face émergée de l'iceberg gigantesque de celles menées en secret sur les utilisateurs de Facebook.

Facebook, un réseau antisocial

En 2011, le militant internaute Eli Pariser dénonce la « bulle de filtres », autrement dit le filtrage de l'information par le biais des algorithmes de personnalisation de Facebook et l'état d'isolement intellectuel qui en découle. **En présentant à ses utilisateurs des informations conformes à leurs goûts en fonction de leur activité et de leurs contacts, le fil d'actualité de Facebook encourage une approche communautaire et une auto propagande qui favorisent la segmentation de la société, au détriment de la démocratie.** Mark Zuckerberg réagit aux critiques de plus en plus nombreuses en faisant publier dans la revue *Science*, en mai 2015, une étude sur l'exposition à diverses informations et opinions, qui confirme la polarisation de la circulation des contenus, tout en la nuancant par le fait qu'elle tient principalement au choix de ses amis, l'algorithme n'agissant qu'à la marge. Cette affirmation, toutefois, est contredite par les faits lors des élections de 2016, de sorte que Mark Zuckerberg publie le 16 février 2017 sur sa page Facebook un manifeste dans lequel il s'engage à « limiter les effets négatifs de la bulle filtrante ». Pourtant, en janvier 2018, Facebook réduit sur le fil de ses utilisateurs le nombre de messages émanant d'organisations - dont les médias - au profit de messages de leurs amis et de leur famille, ce qui a pour effet de conforter davantage la « bulle filtrante ». Comme Zuckerberg l'admet lui-même à la même époque, l'influence la plus forte du réseau « est en fait qui vous connaissez, qui sont vos amis, qui sont votre famille et comment ils vous aident à filtrer les informations dont vous disposez ». Nul doute qu'il tire cette conviction des expériences menées par ses ingénieurs, qui ont conforté les théories les plus célèbres de Paul Lazarsfeld, à commencer par le rôle des leaders d'opinion et le poids de l'homophilie, soit la tendance à s'affilier à ses semblables.

S'il a fini par admettre l'existence de la bulle filtrante, Mark Zuckerberg continue d'omettre de mentionner l'influence qu'exercent les millions d'annonceurs à travers les dispositifs de microciblage des utilisateurs. Elle a pourtant été révélée spectaculairement par l'action de Cambridge Analytica de Steve Bannon et Robert Mercer, ou par l'Internet Research Agency, cette agence de propagande russe qui a touché 126 millions d'Américains en investissant 120 000 dollars dans les publicités de Facebook, et organisé 40 manifestations sous faux pavillon, dans des villes américaines. Vingt pages créées par cet organisme de propagande russe ont généré à elles seules 39 millions de « Likes », 31 millions de partages et 3,4 millions de commentaires. Aucune firme de Madison Avenue ne peut plus rivaliser avec ces géants du capitalisme de surveillance, capables de produire et de mesurer des effets instantanés sur les comportements de dizaines, voire de centaines de millions d'utilisateurs.

Dès lors, non seulement Facebook devient un prestataire de service majeur pour les campagnes politiques, en offrant des outils de segmentation, de profilage et de microciblage d'une précision redoutable, mais la firme de Menlo Park peut rendre d'immenses services à quiconque entend déstabiliser une société. La conjonction de la bulle de filtres avec la publicité ciblée a pour effet d'exacerber les tribalismes, d'amplifier la polarisation et d'attiser les colères. Aux yeux de l'historien Siva Vaidhyanathan, Facebook est un « média antisocial » qui rend la démocratie plus difficile en dynamisant la haine et le sectarisme en son sein et en érodant la confiance sociale. En atteste, en France,

le mouvement des Gilets jaunes, qui s'est nourri, comme l'écrit l'écrivain et ancien conseiller politique italien Giuliano da Empoli, de deux ingrédients : « la rage de certains milieux populaires et l'algorithme de Facebook ». Aux États-Unis, le mouvement du Tea Party s'est en grande partie organisé sur Facebook, tandis que l'insurrection du 6 janvier 2021 au Capitole, à Washington, y a été planifiée. Aux Philippines, où 97 % des internautes ont un compte Facebook, Rodrigo Duterte s'est appuyé sur le réseau social pour cibler ses électeurs et promouvoir une politique d'une rare violence contre les consommateurs de drogue. **En Birmanie, Facebook, qui y compte 30 millions d'utilisateurs sur une population de 54 millions, est accusé par l'ONU d'avoir laissé se propager des discours de haine contre la minorité Rohingya, victime de massacres de masse. Au Sri Lanka, le gouvernement accuse Facebook d'avoir laissé se propager des discours violents qui ont généré des émeutes meurtrières. En Inde, des rumeurs véhiculées sur WhatsApp, propriété de Facebook, ont provoqué des lynchages.**

Auditionné par le Congrès américain les 11 et 12 avril 2018 à propos de l'ingérence russe, Mark Zuckerberg a réaffirmé que Facebook œuvrait au service du bien, rappelant que le mouvement MeToo s'était organisé en partie sur sa plateforme.

A d'autres occasions, il a cité ces mouvements démocratiques qui se sont appuyés sur la plateforme, comme les Printemps arabes. Pourtant, en 2015, Wael Ghonim, figure de proue des révoltes égyptiennes de 2011, qui avait présenté les Printemps arabes comme des « révolutions Facebook » exprime une vive désillusion : « J'ai dit par le passé : "Si vous voulez libérer une société, Internet est la seule chose dont vous avez besoin." J'avais tort. J'ai prononcé ces mots en 2011, après qu'une page Facebook que j'avais créée anonymement a contribué au déclenchement de la révolution égyptienne. **Le Printemps arabe a montré le grand potentiel des réseaux sociaux, mais a aussi exposé ses plus gros défauts. Ce même outil qui nous avait rassemblés pour renverser les dictateurs nous a finalement séparés.** » En effet, les dictateurs égyptien ou syrien ont eu recours aux réseaux sociaux pour traquer leurs opposants. Roger McNamee, qui a été l'un des premiers actionnaires de Facebook, raconte que lorsqu'il a pris conscience que la plateforme était manipulée par de « mauvais acteurs et représentait une menace pour l'existence même de la démocratie, il s'est heurté au refus ou à l'incapacité de Mark Zuckerberg de prendre en compte ses préoccupations : victime de son « technooptimisme », le fondateur de Facebook, que l'on désigne dans la langue populaire par le diminutif « Zuck se serait selon lui laissé « zucker » [fait avoir] par sa créature. **A son tour, McNamee est devenu un critique féroce de Facebook, qui est sans contester l'arme de persuasion et de manipulation la plus puissante, la plus massive et la plus efficace jamais créée.**

Mark Zuckerberg, premier empereur numérique

Mark Zuckerberg ne cache pas son admiration pour Auguste, le premier empereur romain, comme en attestent symboliquement les noms donnés à ses filles, Maxima et August. Or, par bien des aspects, Facebook est l'équivalent moderne de l'Empire romain : **dominateur, étendu aux limites du monde civilisé aujourd'hui le monde connecté** — et exerçant des pouvoirs de contrainte sur des populations dont il préserve jalousement les différences culturelles en contrepartie d'une loyauté sans faille. Mark Zuckerberg a tiré des enseignements pratiques de la fameuse formule de Lawrence Lessig, professeur de droit à Harvard : « le code fait la loi » (*Code is Law*). **Les codeurs produisent des effets instantanés et universels qui confèrent aux systèmes numériques une dimension structurante déconnectée des systèmes juridiques existants. Zuckerberg a bien conscience que les structures juridiques et les ordres politiques sont condamnés à suivre la marche du progrès édictée par ses soins.** Lorsqu'un scandale éclate dans un pays occidental, il présente des excuses, réaffirme sa bonne foi, et reprend aussitôt son activité de transformation des sociétés par la

force de simples lignes de code. Lorsqu'une instance de régulation, comme la FTC américaine ou la Cnil française, condamne Facebook à payer une amende, cette dernière, fût-elle de 5 milliards de dollars, reste bien inférieure aux bénéfices générés par l'infraction, de sorte que pour Facebook — comme pour les autres géants du numérique — le choix le plus rationnel à l'égard de la loi consiste le plus souvent à l'enfreindre.

Et si un pays moins influent résiste à l'impérialisme de Facebook, il est fait recours à des méthodes coercitives : en 2015, par exemple, le gouvernement indien a voulu interdire le déploiement à grande échelle d'Internet.org, un accès gratuit au web consistant en une offre de base qui se résume aux seules applications de Facebook (Free Basics). Pas question en effet, pour le gouvernement indien, qu'Internet se résume à Facebook pour des centaines de millions de ses concitoyens. La firme de Mark Zuckerberg a réagi en organisant une campagne de lobbying doublée d'un dispositif de *crowdturfing* : les utilisateurs de Free Basics ont été directement invités à envoyer un e-mail au régulateur indien en cliquant sur un bouton. Des millions d'Indiens ont alors pris la défense de Facebook, qui n'a toutefois pas eu gain de cause. **Lorsqu'Elizabeth Warren, alors candidate à la primaire démocrate américaine, a prôné le démantèlement de Facebook, Mark Zuckerberg a déclaré devant ses employés : « Si elle est élue présidente, je parierais que nous aurons un défi juridique et que nous remporterons les victoires juridiques. [...] Je ne veux pas engager de poursuites judiciaires importantes contre notre propre gouvernement... Mais vous voyez, au bout du compte, si quelqu'un essaye de menacer quelque chose d'aussi existentiel, vous montez sur le ring et vous vous battez. »** Mark Zuckerberg a fait preuve de la même combativité en réagissant au printemps 2018 à l'entrée en vigueur du Règlement européen sur les données personnelles (RGPD) qui visait à encadrer la récolte et l'utilisation des données individuelles. Sa parade a consisté à recourir à la technique du nuage : Facebook a soumis une boîte de dialogue à chaque utilisateur, conçue de telle sorte que l'immense majorité des Européens ont librement choisi de ne pas modifier leurs paramètres de confidentialité, autrement dit ont renoncé aux bénéfices du RGPD.

Du point de vue de Mark Zuckerberg, Facebook est le centre, et les États et les organisations internationales sont une périphérie dont il faut s'assurer, d'une manière ou d'une autre, la loyauté. Pour contrer les velléités de régulation, il recourt au lobbying, au financement de la vie politique et établit des liens étroits avec le pouvoir et les administrations. En avril 2011, il accueille Barack Obama, en campagne pour sa réélection, pour une conférence au siège social de Facebook. Après Sheryl Sandberg, ancienne de l'administration Clinton, Mark Zuckerberg recrute David Plouffe, l'ancien directeur de campagne d'Obama. Pour ses seules affaires publiques européennes, Facebook a dépensé plus de 3,5 millions d'euros en 2018 et Zuckerberg a multiplié les rencontres amicales avec les chefs d'État, dont Emmanuel Macron, qui l'a reçu à l'Élysée, lui en chemise et Zuckerberg en costume, chose rare pour celui qui porte d'habitude un tee-shirt gris et des baskets. **Face aux États néolibéraux dépossédés de la supériorité économique et technologique qui avaient fait d'eux jadis des empires, Facebook s'affirme comme une puissance à part entière, comme un empire virtuel de 2,8 milliards de sujets sur lequel le soleil ne se couche jamais, dont les capacités financières, de recherche et de développement apparaissent désormais hors de portée des États-nations. On a prêté en 2017 des ambitions présidentielles à Mark Zuckerberg, mais ce qu'il vise en réalité, à en juger par ses efforts répétés pour introduire Facebook en Chine, n'est autre qu'une domination impériale à l'échelle du globe. En 2004, déjà, à la fin de chaque réunion de son équipe, il lançait un mot d'ordre tonitruant : « Domination ! »**

15 - Et si ça commençait dès l'école !

Mais est-ce que cette machine infernale n'est pas déjà programmée dès l'école, selon Laurence De Cock dans son ouvrage : « École publique et émancipation sociale » :

« École publique et émancipation sociale »

LAURENCE DE COCK. Agone, coll. « Contre-feux », Marseille, 2021, 216 pages, 16 euros.

Croyance aveugle dans les vertus du numérique, ministère qui fait la sourde oreille aux alertes des enseignants, profits record pour les entreprises de prestations éducatives... La pandémie a « *agi comme un révélateur des dysfonctionnements structurels* » du système éducatif. Loin de permettre à tous les enfants d'accomplir le parcours scolaire de leur choix, M. Jean-Michel Blanquer enchaîne des réformes empreintes d'une vision entrepreneuriale du mérite individuel. Remontant à la Révolution française, cet ouvrage revient sur les grands moments de l'histoire de l'éducation nationale et la pensée de ses bâtisseurs : Jean Zay sous le Front populaire, ou Paul Langevin et Henri Wallon à la Libération. Aujourd'hui, l'institution a « *dépolitisé* » les apports de l'« *éducation nouvelle* » en la réduisant à ses seules dimensions motivantes et ludiques, et l'a ainsi « *repolitisée* » à la sauce néolibérale pour la mettre au service d'une réussite individualiste. La gauche de transformation sociale est invitée à relever vite le « *défi d'une école publique dans laquelle s'expérimentent conjointement des situations sociales égalitaires, solidaires, antiautoritaires* ».



LUCIE TOURETTE

L'école au service de la réussite « *individualiste* »*, et non pas de la réussite « *collective* » est déjà depuis longtemps sa fonction fondamentale : son enseignement repose de toute évidence sur le mérite personnel, le final étant de préparer l'enfant au dévouement et à son obéissance aveugle aux intérêts du capitalisme : elle occulte délibérément l'expérience des sociétés coopératives où chacun peut être acteur de ses succès ... pas de chefs qui imposent autoritairement ses directives et « *demanderaient aux autres s'ils sont capables de penser* », pas de hiérarchie sociale où tous auraient des revenus égaux, formations continues de tous afin d'améliorer les compétences et faire face aux progrès technologiques, et faire en sorte que chacun et à tour de rôle soit capable prendre les rennes de l'entreprise, soit par un vote démocratique ou décision par assemblée générale ayant lieu chaque année. En définitive, l'application d'une véritable souveraineté populaire qui s'exerce déjà dans de nombreuses entreprises de ce type, où chacun veille à détecter le moindre signe d'abrutissement qui pourrait menacer sérieusement ceux qui y travaillent.

* « Cette réussite qui repose sur l'enrichissement et le mérite personnel » nous vient en grande partie des « États-unis » depuis très longtemps, fiers de pratiquer l'économie la plus libérale en matière de création d'entreprise. C'était plus facile qu'ailleurs et surtout en Europe. Beaucoup plus de facilités pour obtenir des crédits, aides juridiques, emprunts ... du moment que chaque projet d'entreprise émanait d'une personne qui pouvait témoigner de toute son énergie et de tous ses efforts dont il était capable. Ceux qui n'en n'était pas capable alors que « c'était facile » pouvaient donc crever, exactement les mots que j'ai entendus, sortis de la bouche d'une étudiant de Science-po.

En définitive, c'est à l'école où l'enfant doit comprendre qu'il doit à tout prix être le meilleur, se mettant déjà en compétition avec ceux qui sont assis sur les mêmes bancs. Mais que signifie alors être le meilleur, plus cultivé que les autres ? plus intelligents ? Cette question n'a plus aucun sens. En supposant que chacun arrive au même niveau, que se passerait-il ? Comment un chef d'entreprise capitaliste s'y prendrait pour choisir l'employé idéal entre 30 candidats issus de la même classe, tous compétents ? Pour leur niveau de culture, leur connaissance en littérature, en histoire, en peinture, en cinéma, en danse classique, en musique ? Ne serait-ce pas plutôt à l'issue de l'entretien de recrutement la révélation de son caractère ambitieux, gagnant, capable d'écraser les autres quand il le faut pour l'avenir de l'entreprise, mais aussi toujours disposé à exécuter ce qu'on lui demande, sans broncher, sans autre pensée que celle d'œuvrer pour le bénéfice et les profits de l'entreprise, dont il ne récoltera que si peu les fruits.

Un agent recruteur trop enclin à s'émouvoir face à un candidat trop sentimental serait vite licencié. Trop de sentiment est totalement contraire au sens des affaires. Le sentiment, chez un chef (qu'il soit petit ou grand), est comparable au sédiment collé au fond des océans que la lumière ne peut pas atteindre, dans le noir total, incapable de remonter à la surface.

Le système éducatif n'a plus rien à voir avec la culture. Il ne fait que formater le cerveau de l'enfant pour le préparer à vivre dans un système considéré aujourd'hui comme le seul possible adapté à l'humain. C'est plus facile dès le début à un âge auquel il manque beaucoup de maturité. C'est déjà conditionner l'enfant « tout neuf », stratégie bien aisée et commode pareille à toutes les dictatures que l'on connaît, autant celles d'hier que celles d'aujourd'hui, et qui ont conduit à l'abrutissement des populations.

Certaines œuvres ou personnages apportent du moulin à ces propos. Citons d'abord le film de Peter Weir :

1 - « Le cercle des poètes disparus » de Peter Weir.

Véritable ode à l'autodétermination et à « la liberté de penser », pamphlet au conformisme et à l'enseignement universitaire de bas étage, le cercle des poètes disparus est une œuvre criante de vérités. « Carpe Diem » (vis l'instant présent) ou encore « ne regrette pas une fois la mort arrivant ne pas avoir vécu une expérience » ne sauraient que trop bien exprimer le désir du réalisateur de nous enjoindre à goûter le plaisir de la vie et de ne pas nous laisser manipuler par les volontés de nos proches. Le professeur de lettre, magistralement incarné par Robin Williams, parvient à faire véhiculer à ses élèves le goût de la vie, l'importance de notre avenir et surtout le refus de l'ordre établi. Refusant de se plier au régime autoritaire dicté magistralement par le directeur de l'école ainsi que les parents d'élèves, le professeur démontre que notre manière de penser ne doit pas être altérée par celle établie par la société. Un message tabou à l'époque et malheureusement encore d'actualité. Prenant du début à la fin, interprété par de très bons acteurs, une fin bouleversante... Le cercle des poètes disparus vous laissera une impression que seuls les grands Films et les plus beaux poèmes parviennent à vous transmettre. Peter Weir nous offre une réalisation sans faute.

Ce film a aussi l'autre mérite de commencer par l'évocation d'Henri-David Thoreau : son essai « La Désobéissance civile », qui témoigne d'une opposition personnelle face aux autorités esclavagistes de l'époque, a inspiré des actions collectives menées par Gandhi et Martin Luther King Jr. contre la ségrégation raciale.

« Nous avons besoin du tonique de la vie sauvage », écrivait-il ; mais cette nature n'a de sens que par rapport à l'homme. « *Si je n'ai pas d'amis, elle cesse d'avoir un sens moralement parlant.* » C'est l'homme qui préoccupe Thoreau au premier chef. Il n'est ni un misanthrope, ni un anarchiste, mais un individu qui donne la primauté au jaillissement continu et spontané du moi : l'adhésion essentielle de Thoreau, la barre d'appui de son engagement est là. Il se jettera le premier dans l'arène — ses rapports avec le gouvernement le prouvent — quand les grands, les éternels principes sont en cause. Car « *n'y a-t-il pas effusion de sang quand la personne humaine est blessée ? Par une telle blessure s'écoulent la dignité et l'immortalité véritable de la personne humaine qui meurt vidée de son sang pour l'éternité. Je vois ce sang-là couler aujourd'hui* ». Si Thoreau est révolutionnaire, ce n'est pas au sens politique. S'il invite à la révolution, ce ne peut être qu'au sens astronomique, où l'on parle de révolution des planètes dans le système solaire ou, ce qui revient au même, de la révolution autour de l'atome. Le moi réel de l'individu est le noyau au centre, véritable parcelle d'énergie et de lumière cosmique, rayonnant à l'entour. *Être libres pour Thoreau, ce n'est pas donner sa préférence à quelque plate-forme électorale, c'est être disponible pour répondre aux appels de la réalité intérieure — la seule vraie, la seule du moins dont nous ayons, face au monde, la responsabilité plénière et le mandat. Il sait bien qu'il ne s'agit pas là d'une spéculation philosophique, mais d'une attitude intérieure qui permet « de résoudre quelques-uns des problèmes de la vie, non pas en théorie mais en pratique ».*

N'est-ce pas complètement le message de ce film admirable, la liberté de penser, face à une société qui n'arrête pas de vous dire ce qu'il faut penser et donc qui vous abrutit. Quand un adolescent choisit de pouvoir s'épanouir par la poésie et le théâtre plutôt que de s'engager dans une carrière militaire selon les vœux de son père, c'est toute la pensée de Thoreau qui s'exprime. Préférer mourir que d'avoir à passer sa vie dans un métier qui consiste à donner la mort, c'est gigantesque !

2 - « *Captain Fantastic* » de Matt Ross.

Film d'auteur irréprochable et structuré de bout en bout, au service d'un scénario original et dans l'ère du temps. *Captain Fantastic* pousse le spectateur à une véritable remise en question sur soi mais aussi sur la religion, la politique, les enfants, en bref sur le monde des hommes dans sa globalité. Ce long métrage est difficilement quantifiable tant il aborde bon nombre de points mais qui, je pense, se veut avant tout ludique, anti-système, révolutionnaire contre toutes formes de propagande, d'oppression et d'abus de pouvoir dont nos sociétés mondiales actuelles regorgent.

Mais la réflexion première du film va sur l'éducation, c'est d'ailleurs le fil conducteur. Un hymne à « *la liberté de penser* » qui ne tombe pas une seule fois dans un simple long métrage anti-système mais qui suit bien une histoire truffée d'émotion et de comédies irrésistibles.

Ce film nous encourage au contraire à penser par nous mêmes. Car c'est ce qui fait qu'on est constamment déchiré entre acceptation et contestation de ce que l'on voit, mettant à chaque moment nos croyances à rude épreuve.

L'histoire de *Captain Fantastic* repose sur une idée toute simple et pourtant pertinente et astucieuse, celle d'un père de famille vivant avec sa tribu dans un contexte à la fois idéal et extrême à la vie sauvage ! En étant ainsi coupé de tout ce qui se rapproche de la société moderne, le patriarche de la famille espère ainsi préserver ses enfants du système actuel dans sa globalité, sans pour autant négliger leurs éducations mais en les poussant au contraire au paroxysme de ce qu'ils peuvent être capable de faire et de penser.

Comment se confronter à la société contemporaine et à tout ses jugements et obligation.

Car c'est de la que la grande et éternelle question touchant la majeure partie de la population prend tout son sens : « Comment doit on inculquer, nourrir, instruire, guider , enseigner , façonner nos enfants ? Y a t'il des alternatives ? »

Oui, ce film vient le prouver, comme nous venons de le voir avec Laurence de Cock et Peter Weir.

3 – *Écoutons enfin, pour terminer ce chapitre, ce que nous dit Krishnamurti :*

Krishnamurti ? Un grand philosophe et sage indien du XXe siècle, pratiquement inconnu. J'y ai trouvé les réflexions les plus profondes sur le sens de la vie, sur le fonctionnement de l'être humain, qui nous enseignent l'art de voir et d'écouter avec notre cœur. Et aussi sur l'urgence d'une **vraie révolution**, maintenant, pas demain, " **maintenant, tout de suite** ", en nous mêmes, en chacun de nous, de telle façon à ce qu'elle paraisse nécessaire aux peuples du monde entier.

Les dogmes n'ont jamais rien changé (Christianisme, Islamisme, Bouddhisme, Communisme ...). Ils n'ont tous abouti qu'à des échecs, souvent dramatiques, comme le capitalisme le fera aussi, très prochainement, irrémédiablement.

Comme le répète souvent Krishnamurti dans ses conférences et ses textes, "Nos sociétés sont pour-ries". C'est à nous de les transformer, en nous transformant nous-mêmes.

Seul l'être humain est capable de se remettre en cause et de chercher, à chaque instant, la meilleure façon d'exister, pour se sauver et faire rejaillir la lumière en nous et autour de nous.

"Se remettre en cause soi-même, à chaque instant, ce qui entraîne automatiquement la remise en cause d'une société de marionnettes, aux structures qui s'effritent car périmées, ridiculement inefficaces. Il s'agit de déboulonner le système et, avant tout, notre propre système, fait de ces mensonges qui amènent tout sauf le bonheur et la plénitude d'être " .

N'y a t-il pas de points communs dans la pensée de ces auteurs, désobéissance civile, liberté de pensée et rejet de tous les dogmes ?

Ne pas encore être convaincu de l'évidence de ces stratégies d'endoctrinement et de crétinisation, c'est décidément ne rien comprendre au monde d'aujourd'hui... qui va donc s'effondrer.

Je crois qu'il est très pertinent de consacrer le dernier volet de ce dossier au football.

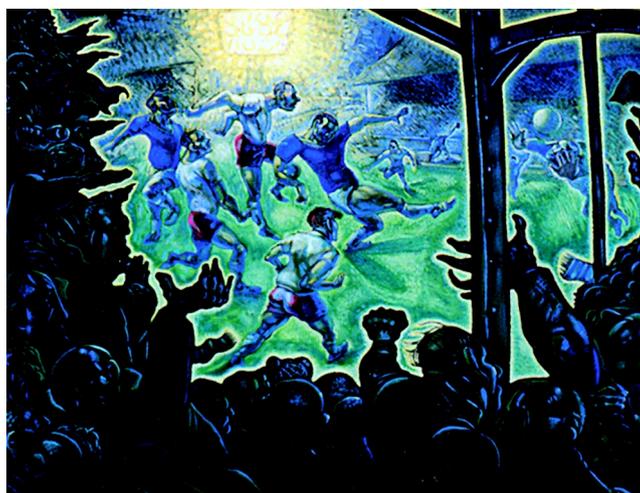
Une population mondiale qui est incapable de s'indigner quand un footballeur est admiré pour savoir taper dans un ballon qui lui fait gagner 5000 euros par heure, soit 110 000 euros par jour, c'est que la société est vraiment devenue malade.*

*Le salaire du footballeur Lionel Messi au Paris-Saint-Germain qui a fait l'objet d'un article sur monde diplomatique : « *Le footballeur et le chercheur* » :

<http://www.hennezel.net/Politique/Messi.htm>

16 - LE FOOTBALL, UNE PESTE ÉMOTIONNELLE

Le sport, en quelques décennies, s'est élevé au niveau d'une puissance mondiale incontournable, la nouvelle et vraie religion du XXI^e siècle. Sa liturgie singulière mobilise dans le même temps d'immenses masses coagulées dans les stades ou agglutinées devant les écrans de toute taille que les supporters visualisent de façon compulsive. Ces masses grégaires, obéissantes, souvent violentes, mues par des pulsions chauvines, nationalistes, parfois xénophobes et racistes, sont assoiffées de compétitions sportives, euphorisées par les victoires mais oublieuses des luttes sociales et politiques, surtout la jeunesse. L'organisation même d'un sport planétaire, étayée par un ordre pyramidal opaque, s'est érigée et solidifiée comme un mode de production et de reproduction socio-économique, envahie par une esthétique crépusculaire, exhibant des champions dopés et accumulant des quantités de marchandises très ordinaires. Le sport, désormais un spectacle total, s'affirme «comme le seul média structurant dans toute sa profondeur le quotidien de milliards d'Individus». Rouleau compresseur de la modernité décadente, le sport spectacle lamine tout sur son passage et devient un projet d'une société sans projet.



Jean-Marie Brohm , Marc Perelman

La barbarie des stades

Collection Folio actuel (n° 122), Gallimard

Parution : 11-05-2006

Le football suscite l'intérêt de 40 % de la population mondiale ; compte de tenu de son nombre qui est de 7,3 milliards d'individus, cela fait 2,92 milliards de supporters dans le monde. Si vous les rajoutez aux 5,64 milliards de croyants, cela fait 8,57 milliards de drogués sous l'emprise de l'opium mondial, toutes catégories confondues comme celles que nous venons d'étudier.

Il est bien évident que ce chiffre est impossible ; il y a beaucoup de supporters qui doivent prier dans les églises pour bouffer de l'hostie, rencontrer Dieu dans les temples, et s'agenouiller le derrière en l'air sur des tapis verts en pensant au ballon dans les mosquées. Nous arrivons ici au sommet des principales machineries idéologiques de manipulation, d'endoctrinement et de crétinisation des masses. La pire de toutes, qui terminera ce dossier. N'ayons pas peur de le dire, l'effondrement de notre civilisation se fera avec l'abrutissement de tous (C.f Michel Onfray : le Miroir aux alouettes).

Aux thuriféraires de la « religion athlétique » et du « culte de la performance », voici opposée la têtue réalité des faits. Censurées, occultées, refoulées, ces réalités, loin d'être de simples « déviations », « dénaturations » ou « dérives » comme le répètent à l'envi les idéologues sportifs, constituent au contraire la *substance* même du football-spectacle. Derrière le matraquage footballistique de l'espace public se profilent toujours la guerre en crampons, les haines identitaires et les nationalismes xénophobes. Et derrière les gains, transferts et avantages mirobolants des stars des pelouses, promues « exemples pour la jeunesse », se cachent les salaires de misère, le chômage, l'exclusion, la précarité et l'aliénation culturelle de larges fractions de la population invitées à applaudir les nouveaux mercenaires des stades comme naguère les foules romaines étaient conviées par les tyrans aux combats de gladiateurs. Le football-spectacle n'est donc pas simplement un « jeu collectif », mais une politique d'encadrement pulsionnel des foules, un moyen de contrôle social qui permet la résorption de l'individu dans la masse anonyme, c'est-à-dire le conformisme des automates.

PASSION FOOT : UN OPIUM DU PEUPLE

En qualifiant le football de peste émotionnelle, nous avons voulu insister sur ses effets psychologiques de masse. Les « passions sportives » ne sont pas en effet d'anodines émotions collectives « identiques ou égalitaires » comme le soutiennent avec un bel élan unanimiste les amateurs des supposées « vibrations festives », mais bel et bien l'expression d'une pathologie sociale pandémique. Le football est la manifestation la plus insidieuse et la plus universelle d'une forme d'aliénation sociale qu'on pourrait qualifier avec Erich Fromm de « passion de détruire ». Le fait est, écrit-il, que les sports de compétition stimulent une forte dose d'agressivité. On peut se rendre compte du degré d'intensité qu'elle peut atteindre si on évoque ce match international de football qui, récemment, a abouti à une petite guerre en Amérique latine. Cette destructivité manifeste et violente — les affrontements entre supporters — ou latente et subliminale — la haine de l'adversaire — est à la fois canalisée/refoulée et favorisée/exacerbée par les matches, les rencontres, les défis, les duels qui rythment inlassablement l'actualité du football. Les violences du football ne sont évidemment pas comparables aux carnages, massacres et hécatombes des diverses guerres répertoriées comme telles (guerres classiques, guerres coloniales, guerres civiles, guerres ethniques, terrorismes, etc.) mais, par leur fréquence, leur généralisation et leurs conséquences sur le corps social, elles mettent en condition les opinions en les préparant aux affrontements physiques et elles s'apparentent — par leurs discours, leurs modes opératoires, leurs déclenchements, leurs formes de polarisation — aux autres discours et arts de la guerre.

Les batailles du football — « matches décisifs », « matches à hauts risques », « matches intenses », « matches engagés » et autres euphémisations des chocs footballistiques — sont ainsi des « machines désirantes » perverses où se distillent les émotions belliqueuses, les passions mégalomaniaques, les excitations haineuses, la volonté d'écraser, d'humilier, de corriger les équipes concurrentes. **Le football avec son culte de la force physique, de la brutalité, de la cogne est une forme d'idolâtrie que génère une société ravagée par la violence.** Loin de constituer par conséquent une « contre-société » pacificatrice, animée par la « passion de l'égalité » et la démocratie « méritocratique », le football est l'école de la guerre : guerres des quartiers, des cités et des nations, guerres des maillots, des sponsors et des télévisions, guerres ethniques (racistes), guerres des supporters et, pour finir, guerres civiles. Les idéologues qui déplorent périodiquement la « recrudescence » du racisme, de l'antisémitisme et de la xénophobie sont incapables de comprendre que l'exaspération des appartenances identitaires, l'exaltation des différences, les crispations communautaristes, ne peuvent pas ne pas engendrer la haine de l'autre, dès qu'elles sont portées par la fureur de vaincre à tout prix qui est aujourd'hui la logique impitoyable du football business. Comme l'avouait, non sans un brin de parfait cynisme, Michel Platini, en réponse à une question concernant la promotion du fair-play et de l'éthique dans le championnat de France : « C'est démagogique, mais c'est

normal d'essayer. Comme il est normal que cela ne marche pas. Le football est un sport de contact, de vice [sic], ce n'est pas du tennis. De toute façon, on n'est plus dans une optique de beau jeu. La défaite est devenue un drame financier plus qu'un drame sportif » (12 Monde, 5 octobre 2002).

L'IDOLÂTRIE DU BALLON ROND

La folie foot tant adulée par les idéologues post-modernes est un phénomène typique d'idolâtrie, au même titre que les autres passions aliénantes (passion du jeu, passion sadomasochiste, passion tauromachique, passion de la chasse, passion de la thésaurisation, etc.). La passion foot n'échappe pas à cette loi du dérèglement des pulsions. Aduler telle ou telle vedette, collectionner les maillots et les autographes, ne manquer aucun match à la télévision, se fondre dans la masse hurlante des supporters, lire avec avidité *L'Équipe*, penser foot, parler foot, être foot, autant de formes de l'auto-aliénation dont parle Erich Fromm à propos de l'idolâtrie. L'individu atteint par cette dé- possession en vient en effet à « construire une idole », puis il adore cet aboutissement de son propre effort humain. Ses forces vives se sont écoulées dans une « chose », et cette chose étant devenue une idole, elle a perdu sa nature véritable pour devenir un objet indépendant situé au-dessus de lui et tourné contre lui ; il l'adore et lui est soumis [...] Tout acte de soumission adorante est, dans ce sens, un acte d'aliénation et d'idolâtrie. Il est également légitime de parler d'idolâtrie ou d'aliénation dans les rapports que l'on peut avoir avec soi-même, lorsqu'on est en proie à des passions irrationnelles. Celui qui est rongé par la soif du pouvoir ne s'éprouve pas avec la richesse illimitée de son être véritable, car il est devenu l'esclave d'une partie de lui-même, projetée en des buts extérieurs et le « possédant ». La personne qui se livre à la passion exclusive de l'argent est possédée par cette poursuite, et l'argent est devenu l'idole devant laquelle il se prosterne — **Les mordus de foot , des couches populaires aux intellectuels en passant par les chômeurs, les présidents-directeurs généraux ou les cadres dynamiques —, tétanisés par la manie des scores, fascinés par le vide abyssal des commentaires radiotélévisés, rongés par les regrets des « occasions manquées », obnubilés par la composition de leur équipe, chavirés de bonheur par la victoire ou déprimés par la défaite, appartiennent corps et âme à une entité mythique qui les possède, guide leurs réactions et leurs conduites, trouble leur esprit et les entraîne périodiquement dans divers « délires collectifs »** (beuveries de groupe, vandalismes, manifestations intempestives, « hystéries collectives », affrontements avec les forces de l'ordre). Le passionné de foot est un possédé, et à ce titre il est soumis à ces entités mythiques qui le hantent et peuplent son esprit, ses espoirs, ses inquiétudes, ses détestations, ses enthousiasmes : un « joueur d'exception », un « club mythique », un « but d'anthologie », un « match fabuleux ». On peut trouver ici une certaine analogie avec la possession au sens ethnopsychanalytique du terme, telle que la définit Tobie Nathan : « L'occupation de « l'intérieur, d'un sujet par un être culturel. » Cet être culturel, ajoute Tobie Nathan, peut être un être de pensée, un être de théorie, un être de croyance. Nous pourrions ajouter : un personnage mythique, un « héros des stades », un champion ou toute autre entité idéalisée. Tobie Nathan souligne en effet que : « chaque peuple possède des êtres de croyance bénéfiques (dieux, esprits, ancêtres) qui tendent à s'incarner en possédant les vivants. Ces êtres mythiques, surnaturels, ces êtres "théoriques", se manifestent toujours parmi les vivants par des distorsions et des agitations du corps du possédé. L'on pourrait dire que la pensée prend alors *corps* ».

« Les dieux du stade » et les stars des pelouses représentent ces personnages susceptibles de « chevaucher » les possédés des gradins, de les agiter et de les mettre en transe, en provoquant « états altérés de la conscience », « hystéries collectives » et bien d'autres manifestations de dé- possession et d'aliénation, surtout dans des situations de foule. Or le football est par excellence un sport de foule, un sport qui permet les rassemblements de foule, les vibrations de foule, les excitations de foule et bien sûr tous les excès de l'« affoulement ».

L'EMPIRE FOOTBALL : UNE MULTINATIONALE DU BALLON ROND

Le football spectacle planétaire — avec ses coupes, ses championnats, ses rencontres télévisées, ses golden stars, ses « fêtes » et son matraquage publicitaire omniprésent — n'est que la face visible de l'Empire football. Pour comprendre ce « milieu », ses règles opaques, ses trafics, ses magouilles et tripatouillages, sa corruption endémique, ses « affaires », il faut évidemment l'inscrire dans son environnement réel, presque toujours occulté par les zéloteurs du ballon rond : l'affairisme capitaliste. **Le football est en effet l'un des dispositifs les plus puissants et les plus universels de la logique du profit.** La marchandisation et la monétarisation qui ont transformé le football en une immense machine à sous avec ses parrains, ses intermédiaires, ses sponsors, ses opérations financières douteuses, **ses salaires mirobolants*** ne sont pas, comme se l'imaginent encore certains « humanistes » les déplorable effets de l'argent, mais la finalité même du capitalisme sportif contemporain. Le but unique du football est bien de brasser de l'argent comme le destin du prunier est de produire des prunes. Le « jeu » sur la pelouse verte n'est que le prétexte visible pour d'autres jeux, autrement plus sérieux, qui stimulent en coulisses toutes les opérations effectives de la corporation — de « l'honorable société « football » : les investissements bancaires, les droits de retransmission télévisée, les recettes, les contrats de sponsoring, les chiffres d'affaires, les bénéfices d'exploitation, les produits dérivés, les budgets, les subventions, les transferts, sans compter les « primes », les dessous de table, les doubles billetteries, les caisses noires, les détournements divers qui accompagnent depuis toujours le football professionnel, voué à baigner dans l'oseille comme les requins croisent en eau trouble.

De nombreux journalistes, sociologues et ethnologues s'extasient aujourd'hui sur l'universalité et la popularité — transnationale, transculturelle, trans-idéologique, voire transhistorique — du football et en font quasiment un invariant anthropologique, une structure élémentaire de la socialité, un fait de civilisation ou un jeu originaire caractéristique de l'humanité en tant qu'humanité — les heideggériens amateurs de football pourraient même dire une détermination existentielle du « *Da-sein* ». Le football n'est pas une mode, un engouement passager, écrit ainsi François Thébaud. Il est né en Angleterre il y a plus d'un siècle. Il s'est implanté peu à peu dans tous les pays, sur tous les continents. Et comme tout organisme vivant [sic] il a subi l'empreinte des conditions climatiques, géographiques, économiques, historiques, sociales particulières aux milieux divers dans lequel s'est effectué son développement. Plus lyrique encore, Walter Umminger renvoie le football à la nature humaine et à son immémoriale fascination pour les jeux de balle, souvent liés à des sacrifices humains. « Tous les peuples », toutes les races, écrit-il, ont demandé à la balle des forces mystérieuses. Nous sommes-nous élevés au-dessus de ce stade au siècle des Lumières, du bon sens et de la science ? Le règne de la balle continue. « La balle a été libérée de ses démons mais elle n'a pas cessé d'être magique. Ce qu'elle a réussi à faire en tout temps et en tout lieu, elle y réussit aujourd'hui encore : elle éveille l'hystérie des foules. »

L'EMPRISE TENTACULAIRE DE LA FIFA

Le football n'est évidemment pas un élément de la « culture humaine », ni une pratique « aussi vieille que le monde », mais une institution capitaliste dont la genèse, la structure et le fonctionnement ne peuvent se comprendre que dans le cadre de l'avènement et de la consolidation du mode de production capitaliste. **La naissance, l'extension et l'implantation du football sont en effet totalement déterminées par le développement du capitalisme,** puis de l'impérialisme en tant que conquête du marché mondial, et ses cycles d'expansion ont toujours été liés aux grandes pé-

riodes d'évolution de l'économie capitaliste ainsi qu'aux rapports de forces politiques sur l'arène diplomatique internationale. De nos jours, c'est bien entendu dans le cadre de *la mondialisation libérale* et de la domination sans partage du capital financier transnational que prospère le football et que prolifèrent ses organisations et ses lobbys : la FIFA, les fédérations nationales et l'UEFA mais aussi ses clubs, grands ou petits, professionnels ou « amateurs ». L'économie politique du football est donc de part en part une économie politique capitaliste — n'en déplaise à ses thuriféraires de « gauche » — parce que la logique du profit en a fait une entreprise comme une autre, avec ses employeurs, ses actionnaires, ses salariés, ses rapports d'exploitation, ses stratégies financières, ses conflits d'intérêts, ses licenciements, ses liquidations et son chômage. L'Empire football est même devenu au fil des ans une vaste multinationale bureaucratique gérant un énorme marché international où circulent des masses considérables d'argent et où s'opposent sans interruption de grandes fédérations dominantes avec leurs championnats réputés (Angleterre, Allemagne, Italie, Espagne, France, Brésil, Argentine), des clubs d'élite (en Europe : Real de Madrid, Juventus de Turin, Manchester, Barcelone, Chelsea, Liverpool, Inter de Milan, Bayern de Munich, Milan AC, Ajax d'Amsterdam, Arsenal, Benfica, Eindhoven, CSKA Moscou) et des groupes capitalistes qui se disputent féroce­ment l'hégémonie sur ce « marché porteur ». Pour comprendre le fonctionnement de cet univers mercantile complexe qui organise une débauche de compétitions, de rencontres et de « fêtes » — championnats nationaux, régionaux et locaux, Coupes du monde, Coupes de l'UEFA, Super Coupes d'Europe, Coupes intercontinentales, Coupes d'Afrique, Jeux olympiques, Jeux méditerranéens, il ne faut jamais perdre de vue qu'il repose totalement sur une infrastructure capitaliste et que ses modes d'organisation peuvent, suivant les lieux et les époques, combiner plusieurs formes politiques ou idéologiques : le fascisme, le stalinisme, le libéralisme, le travaillisme, la mafia, le poujadisme, le régionalisme, l'islamisme, etc . — ce qui lui donne cette apparence bigarrée de diversité dans l'unité.

Malgré ses manifestations nationales très diverses, le football reste cependant partout traversé par la même logique, car il est institutionnellement subordonné à la maison-mère, la mère pondeuse, la Fédération internationale de football association (FIFA), créée à Paris en 1904. C'est en effet la FIFA qui accrédite les diverses fédérations et ligues nationales de football, qui fixe les règlements et contrôle ses applications, chapeaute les grandes compétitions, en particulier les Coupes du monde, et oriente les grands projets de développement qui visent tous à convertir la planète à la religion profane du ballon rond, à étendre son empire jusque dans les pays les plus réfractaires, bref à piloter la footballisation du monde. La pieuvre a donc étendu ses tentacules sur tous les continents, des grandes métropoles aux plus petits villages : après l'Europe, l'Amérique latine, la Russie, l'Afrique, le Proche et le Moyen-Orient, les États-Unis, le Canada, la Chine, l'Australie, le Japon, l'Asie du Sud-Est, l'Océanie. **À sa manière, le football est l'expression de la colonisation capitaliste du monde**, et son exportation aux quatre coins de la planète — à partir de son lieu d'origine, l'Angleterre — traduit l'extension du processus impérialiste, sa pénétration dans des zones encore vierges, son insatiable appétit de conquêtes et de surprofits. Le football, porté par la vague déferlante du libéralisme contemporain, tend également à pénétrer l'ensemble des pays, mais aussi à affirmer son monopole idéologique **dans l'industrie de l'abrutissement** qui caractérise le capitalisme avancé. Le football est, en effet, contrairement aux rêveries idylliques des zélotes qui persistent à y voir un élément de la culture, **l'une des principales machineries idéologiques de manipulation, d'endoctrinement et de crétinisation des masses. En cela, le football est bien l'idéologie dominante par excellence parce qu'il correspond exactement aux valeurs préconisées par le capital.** Comme le note Ernest Mandel : « La structure et l'idéologie de la société du troisième âge du capitalisme créent des modes de comportement reposant sur la contrainte de performance menant au stress et à la névrose et sur la soumission à l'autorité technologique. **De tels modes de comportement limitent systématiquement le développement de la pensée et de la conscience critique, mènent au conformisme et à l'obéissance aveugle.** » De ce point de vue le football est

bien une forme de tyrannie et d'aliénation parce qu'il favorise la chloroformisation des esprits, l'obnubilation des médias et la sidération des masses : des matches, des buts, des anecdotes, des olas, des hurlements, des insultes, **toute la panoplie de l'infantilisation et de la régression au service d'une entreprise de décervelage ou de lavage de cerveau** — pour paraphraser Tchakhotine : le viol des foules par la propagande footballistique. Loin de voir dans le football un « acquis culturel de l'humanité », il faut donc le considérer comme une organisation spécifique du capitalisme avancé — à la fois sa vitrine populaire privilégiée (un fantastique marché de consommateurs spectateurs), son terrain d'expérimentation capitaliste (pour des montages financiers inédits qui flirtent avec la légalité) et l'une de ses plus efficaces agences idéologiques de légitimation (un opium pour le peuple, une publicité permanente pour le culte de la « réussite»). **Le football est à cet égard l'un des appareils idéologiques les plus pernicioseux du capitalisme parce qu'il semble « apolitique »**, en dehors des querelles partisans, au-dessus des classes sociales, des États, des cultures, en un mot œcuménique. C'est pourquoi, en idolâtrant le football et en refusant de dénoncer l'emprise tentaculaire de la FIFA, les intellectuels dits de gauche ont accepté d'être idéologiquement vassalisés par une multinationale « devenue en un quart de siècle la plus importante machine à gros sous de la planète ». Sur les 1 200 milliards de francs de chiffre d'affaires généré par le football à travers le monde, la plus grosse part provient des droits de télévision. Pour les deux prochaines éditions de la Coupe du monde, la donne aura complètement changé. C'est le magnat de l'audiovisuel allemand, Leo Kirch, associé à ISL, le premier groupe mondial de marketing sportif, qui a fait main basse sur les droits mondiaux de la compétition, contre la somme mirobolante de 14 milliards de francs. Une affaire en or pour la FIFA » (*Le Monde*, 1er juin 1998).

Une affaire en or aussi pour les grands magnats de l'industrie, de la finance, du commerce et de la presse qui investissent dans le football, le sponsorisent et le contrôlent — les « humanistes » ajoutent : le « dénaturent ». Aujourd'hui en effet, tous les clubs de football dans le monde — professionnels ou amateurs — sont sous la coupe d'intérêts économiques plus ou moins puissants, opaques et « anonymes ». Les petits clubs de province se font « aider » par des commerçants locaux, diverses associations déclarées, des subventions municipales ou des PME, tandis que les clubs de l'élite professionnelle sont aux mains de grands capitaines d'industrie, de dirigeants d'entreprise ou de groupes financiers qui investissent dans ce secteur économique en expansion constante, achètent et vendent joueurs et entraîneurs, spéculent souvent en Bourse et rêvent de conquérir de nouveaux marchés. En France Robert Louis-Dreyfus, patron d'Adidas, à l'Olympique de Marseille, Michel Pastor, l'un des principaux hommes d'affaires de la Principauté (BTP et immobilier), à l'AS Monaco, ou Jean-Michel Aulas, patron de l'éditeur de logiciels Cegid, à l'Olympique lyonnais, et en Italie Silvio Berlusconi, qui possède Mediaset, aux rênes du Milan AC, et Giovanni Agnelli, patron de Fiat, à la tête de la Juventus de Turin sont, parmi tant d'autres, des exemples de cette fusion entre le football et le monde du big business.

Cette emprise du capital sur le football a de nos jours largement dépassé les frontières nationales et est devenue multinationale, à l'image même des joueurs mercenaires qui passent d'un club à l'autre, d'un pays à l'autre, sans aucun état d'âme et sans la moindre considération — sinon financière — pour le « maillot ». À partir des années 1990 — en 1995, l'arrêt Bosman permet aux joueurs de passer librement les frontières comme n'importe quel autre travailleur —, le football européen élargit en effet son horizon planétaire et laisse circuler capitaux, joueurs, entraîneurs et intermédiaires, tant et si bien que les équipes supposées représenter une ville sont de plus en plus composées d'un conglomérat éphémère et hétéroclite de joueurs étrangers recrutés sur le marché international. « Du coup, quand Chelsea l'emporte sur Southampton (2-1) en décembre 1999, l'équipe ne compte pas un seul Anglais dans ses rangs ! » (*Ballon rond et gros biftecons* », *Politix*, 18 juillet 2002). Il n'y a pas que Chelsea cependant qui représente une sorte de tour de Babel du crampon, tous les clubs européens tendent à devenir progressivement des regroupements occasionnels de sala-

riés à durée déterminée, grassement rétribués, ou des commandos de saisonniers de luxe où se côtoient Africains de toutes nationalités, en particulier Ivoiriens, Nigériens et Sénégalais, Allemands, Anglais, Argentins, Brésiliens, Coréens, Croates, Écossais, Espagnols, Français, Grecs, Irlandais, Italiens, Japonais, Maghrébins, Néerlandais, Polonais, Portugais, Russes, Serbes, Suisses, Tchèques, Turcs. La « mobilité professionnelle » des joueurs est telle, tant du point de vue national qu'international, que les supporters ont de plus en plus de mal à identifier la composition de leur équipe « phare » et du même coup à s'identifier à elle.

STADES ABATTOIRS ET FOOTBALL ASSASSIN

À ceux qui pensent que la violence du football n'est qu'un épiphénomène passager ou un « détail » de sa fabuleuse légende, il suffit d'opposer la liste interminable des victimes du football, écrasées, étouffées, piétinées, explosées, matraquées ou poignardées dans les stades et hors les stades. Nous ne retiendrons ici évidemment que les explosions de violence les plus graves, en sachant que celles-ci ne sont que les manifestations les plus visibles de cette sourde violence — omniprésente, endémique, diversifiée — qui accompagne les matches de football, des grandes rencontres internationales aux petits tournois amateurs. Nous n'aborderons pas non plus — car cela excéderait très largement les limites de cet ouvrage — les violences proprement politiques liées à l'instrumentalisation et à la récupération idéologiques du football par les régimes totalitaires, les dictatures bananières et les États militaro-policiers. Mais il ne faut jamais perdre de vue un certain nombre de réalités historiques. C'est ainsi que, lors des Coupes du monde en 1934 et 1938, l'Italie mussolinienne utilisa les victoires de la Squadra à la gloire du Duce et du fascisme. L'Allemagne nazie enrôla également le football dans la croisade aryenne du Grand Reich. Les stades de football servirent de camps de détention et de torture au Chili après le coup d'État du général Pinochet en 1973. L'Argentine de la junte fasciste du général Videla organisa la Coupe du monde en 1978 comme un instrument de propagande pour son régime de gorilles et de tortionnaires (près de 30 000 « disparus » selon Amnesty International). En Chine, on exécute les condamnés à mort dans les stades et, en Afghanistan et dans d'autres régimes de terreur islamique, les terrains de jeu servent de lieux de lynchage, de lapidation et de pendaison. Partout et toujours, le football a été complice de la barbarie.

En 1964, le match Pérou-Argentine qui avait dégénéré en une grave émeute devenait l'archétype des rencontres « à haut risque » se terminant par un « drame : « Quarante mille spectateurs assistaient à la rencontre », très importante pour le classement préolympique des deux équipes. Il restait six minutes à jouer et l'Argentine menait par un but à zéro, lorsque le joueur péruvien Lobaton marqua le but qui égalisait. Mais l'arbitre, un Uruguayen, l'annula. Successivement deux fanatiques sautaient sur le terrain pour tenter d'assommer l'arbitre, mais les policiers parvenaient à les maîtriser. C'est alors que l'arbitre arrêta le match et, suivi par les joueurs argentins, se dirigea rapidement vers les vestiaires. Aussitôt ce fut l'émeute dans les tribunes, où des incendies étaient allumés, tandis que des groupes tentaient d'envahir le terrain, jetant pierres et bouteilles, les policiers repoussaient ces derniers, tiraient des coups de feu en l'air et lançaient des grenades lacrymogènes. La panique rejetait alors les spectateurs vers les sorties, mais, inexplicablement, les grandes portes donnant sur l'avenue de la République [à Lima] étaient fermées. Avant qu'elles puissent être enfoncées, on assistait à d'horribles scènes : des enfants piétinés, des femmes projetées des tribunes sur le sol en ciment, des personnes étouffées devant les portes. La colère de la foule se manifesta à la sortie, des bandes déchaînées parcouraient les rues jusqu'au centre de la ville, lapidant les vitrines des magasins, incendiant les automobiles et l'usine de pneus Goodyear. Bientôt morts et blessés remplissaient les centres hospitaliers de la ville. Les jardins de l'hôpital du secours ouvrier étaient remplis de corps inanimés » (Le Monde, 26 mai 1964).

Le gouvernement péruvien, débordé, décidait de suspendre les garanties constitutionnelles « à la suite de la tragédie du stade national qui aurait fait, selon un premier bilan officiel, 276 morts et plus de 500 blessés. Le nombre des morts, cependant, atteindrait 328 d'après une source proche de la police » (*le Monde*, 27 mai 1964). **Si une étincelle (un but refusé) peut mettre le feu à toute la plaine, c'est bien parce que le football est une conjonction perverse de multiples déclencheurs de violences, une accumulation de frustrations, d'agressivités, d'abrutissements, de brutalités et de sauvageries qui finissent par éclater à la moindre occasion.** C'est la raison pour laquelle la séparation entre le football (le jeu) et ses « excès » ou « déviations » (la violence) est une dissociation proprement schizophrénique, puisque le football est la violence du jeu ou le jeu de la violence. À la suite de cette tragédie, l'*Osservatore Romano* développait une argumentation jésuitique qui devait devenir le modèle idéologique pour disculper le football et diluer ses responsabilités. Responsable, mais pas coupable ! Dans un article intitulé « Une folie collective », le journal relevait que les événements du stade de Lima venaient « de la passion sportive poussée jusqu'aux violences les plus aveugles ». Les événements dramatiques de Lima évoquent en plein vingtième siècle [...] les excès sanglants des cirques de l'Antiquité.

« À l'horreur, à la compassion pour les victimes, conclut le journal, doit s'ajouter la condamnation ferme de tels excès qui dégradent la condition humaine. Naturellement [sic], le sport en tant que confrontation loyale et directe de saines énergies n'est pas en discussion ; ce que l'on ne saurait admettre, c'est l'explosion factieuse des passions qui, au-delà de toute limite sportive, aveugle les spectateurs et les pousse à la folie » (*Le Monde*, 27 mai 1964). Le football que les idéologues considéraient comme un facteur de « rapprochement entre les peuples » avait trouvé à Lima sa consécration criminelle dans un scénario type qui devait se reproduire maintes et maintes fois par une sorte de compulsion de répétition mortifère et meurtrière. La lecture de la presse donne à cet égard une écœurante impression de « fatalité programmée » ou de massacres sur ordonnance rythmant le calendrier des rencontres.

« Les Soviétiques n'ont pas attendu les supporters de Liverpool pour connaître les méfaits du hooliganisme. C'est ce qu'a confirmé mardi 18 avril le quotidien *Sovietski Sport* en révélant, près de sept ans plus tard, qu'une centaine de spectateurs soviétiques étaient morts piétinés lors d'un match pour la coupe de l'UEFA opposant le Spartak de Moscou au Haarlem néerlandais au stade Loujniki de Moscou, le 1^{er} octobre 1982. « Des cris d'horreur ont retenti lorsque des dizaines de gens sont morts sous les pieds de milliers d'autres », écrit le journal » (*12 Monde*, 20 avril 1989). Le véritable révélateur de la barbarie du football fut cependant le carnage du Heysel à Bruxelles, en 1985, qui fit comprendre à de nombreux idéologues des « passions ordinaires » que le « jeu » des pelouses était de plus en plus une roulette russe carnassière. Déjà l'incendie, le 11 mai 1985, du stade de Bradford en Angleterre (71 victimes...) avait été un signe prémonitoire que les catastrophes provoquées par les stades n'étaient pas réservées aux seuls pays sous-développés.

La télévision a exercé une nouvelle fois son formidable effet de loupe. En direct, le drame du stade du Heysel — 38 morts — a été vécu à domicile par des millions de personnes comme un cauchemar. En pénétrant dans les foyers à l'occasion d'une manifestation qui aurait dû être vécue comme une fête, la violence absurde des supporters de football nous interpelle en nous mettant directement en face du nouveau mal qui frappe la société dite développée [...]. Le paradoxe est que, par une sorte de retournement pervers, l'enjeu financier des compétitions aidant, la pratique de certains sports a pris des allures de combat sans merci et sans règles. La violence a fait son apparition sur les stades, puis dans les tribunes, où la radicalisation des spectateurs a vite conduit à de sévères affrontements. Le ballon rond a créé une véritable génération de casseurs. Comme si la soupape à l'agressivité collective que constitue le spectacle sportif avait sauté » (*Le Monde*, 31 mai 1985). Et

tandis que la télévision repassait en boucle ces « scènes de désolation » des Victimes écrasées, piétinées, écartelées et étouffée sous la marée humaine, scènes rendues encore plus indécentes par les gestes de victoire de Platini et les autres joueurs de la Juve de Turin, *L'Équipe* du 30 mai 1985 titrait « Le football assassiné » en lançant une vaste campagne, relayée par les habitués idéologues du sport, pour tenter de disculper le football assassin. Comme d'habitude, toutes les raisons étaient invoquées : la violence urbaine, le chômage, la « tragique fatalité », l'incompétence de la police belge, la volonté de nuire de « quelques casseurs alcoolisés ». Jamais, cependant, l'affrontement physique bestial propre au football n'était mis en question, avec sa rage de cogner qui transforme les footballeurs « dopés par l'enjeu » en machines à accrocher, bousculer ou faucher l'adversaire, en loubards des pelouses habitués à tirer les maillots et distribuer coups de pied, de coude et de tête, autrement dit en virtuoses de la « frappe », et pas seulement du ballon. Rarement aussi étaient incriminés les ingrédients de la « fête » : « l'ambiance électrique des matches à haut risque », la sonorisation vociférante des stades transformés en « volcans », « cratères » ou « chaudrons », l'excitation partisane de la foule par les slogans des haut-parleurs, la tension extrême de la « lutte pour la suprématie pour parler comme les journalistes sportifs, mais aussi l'état d'esprit belliqueux de presque tous les acteurs du milieu : organisateurs, entraîneurs, journalistes. Comme le notait judicieusement Bernard Thomas ». **« C'est la guerre. Il faut « achever » l'ennemi, le « terrasser », « l'écraser ». On parle de le « mettre à mort » de « l'humilier ». Tout est fait pour chauffer des têtes parfois faibles, qui ne demandent qu'à être brûlées. Il n'y a pas que l'alcool, la bière, les cris. Les hymnes nationaux lancés à voix vibrantes y participent »** (*Le Canard enchaîné*, 5 juin 1985).

« Non seulement la Coupe d'Europe, mais le football de compétition ne se remettraient pas d'un second Heysel », pouvait-on lire dans *L'Équipe* des 22 et 23 juin 1985. Grave erreur : le football digère les Heysel comme l'anaconda avale ses proies ! Le 15 avril 1989, au stade de Hillsborough à Sheffield en Angleterre, des spectateurs sans billet — sans doute excités par la passion du ballon — forçaient l'entrée du stade. Bilan : 95 morts et 200 blessés. Une fois encore, un match de football avait été un massacre de masse, avec des scènes d'horreur, mais, une fois encore, les idéologues du ballon rond trouvaient de bonnes raisons pour se remettre de ce second Heysel et justifier l'innocence du football. Déjà après le Heysel, la tribu hétéroclite des « touche pas à mon football » s'était mobilisée pour défendre le sport, ce « reflet pacifique de notre société civilisée » (*L'Équipe*, 30 mai 1985). Nelson Paillou, responsable à l'époque du Comité olympique français, y allait de son couplet : « Il est grave de condamner une idée au travers de sa perversion [...]. Ce n'est pas le sport qui contient en lui-même les germes de la violence. Cette dernière n'en est qu'une déviation blâmable. » Par une extraordinaire dénégation, le football était ainsi exonéré de sa violence originaire et par un retournement tout aussi ahurissant n'était plus considéré comme le responsable de ces carnages successifs, mais au contraire comme la victime. Dès le lendemain du bain de sang, Freddy Rumo, vice-président de l'UEFA, redoutant un « amalgame terrible entre les morts et le football », affirmait que « le jeu n'avait rien à voir avec les incidents, à Sheffield comme au Heysel » (*Le Monde*, 18 avril 1989). Il paraît également que l'automobile n'a rien à voir avec les accidents de la route... Les plus lucides, frappés par la répétition de ces drames qui n'étaient pas de simples accidents de parcours, se sentirent cependant obligés de réagir. Ainsi, Jacques Ferran, chroniqueur attiré de *L'Équipe*, commençait à se sentir mal à l'aise dans ses chaussures à crampons : « En attisant la violence, en transformant ses champions en demi-dieux, en se vendant au plus offrant, il [le sport] se prête aux coups qu'il reçoit, il pactise avec ses bourreaux et ne se distingue plus tout à fait de ses assassins » (*L'Équipe*, 13 juin 1985). Pas tout à fait responsable, mais déjà complice ! Bruno Frappat était encore plus direct dans sa critique de la frénésie partisane : « Fatalité ? Non, logique poussée à l'absurde d'une pression rhétorique entretenue par la complicité objective des grands médias, des dirigeants, des vedettes, des sponsors publicitaires, des élus : le foot fait vivre, comme l'espoir. Alors, quand il tue, n'accusons pas la fatalité, ne dédouanons pas le foot-business, le foot-compensation, le foot-substitut guerrier, le foot-défolioir. Ne transformons pas en catastrophe naturelle ce

qui s'apparente à une catastrophe sociologique. Sheffield ne fut pas un accident mais, pour paraphraser Freud, un crime dans la civilisation » (*Le Monde supplément*, 23 et 24 avril 1989). D'autres crimes, tout aussi peu civilisés, devaient cependant alourdir le bilan funèbre du football.

« 82 morts et une comptabilité macabre qui pourrait s'alourdir tant il y a de cas critiques parmi les 150 blessés, tel est le bilan des scènes de panique qui ont précédé le match Guatemala-Costa Rica, mercredi soir à Ciudad de Guatemala, la capitale du pays. **La plupart des victimes sont mortes asphyxiées contre le grillage de protection ou ont succombé, piétinées lorsque des milliers de personnes ont pénétré dans le stade Mateo Flores, déjà comble.** À quelques minutes du coup d'envoi, il y avait 55 000 spectateurs dans l'enceinte de 45 000 places, 20 000 autres spectateurs à l'extérieur luttant pour y avoir accès et, sous leur poussée, une des portes, placée au-dessus des gradins, a cédé. Selon le vice-ministre de l'Intérieur des billets d'accès ont été falsifiés, « ce qui expliquerait la surpopulation du stade » (*Libération*, 18 octobre 1996). Là encore, la passion du football, encensée jusqu'à la nausée par les ethno-sociologues postmodernes, avait transformé un stade de football en un véritable piège à rats. Mais ce n'était qu'un début, car il faut bien continuer le combat des stades ...

« Le bilan du massacre qui a eu lieu le 6 juillet, à Mogadiscio, lors d'un match de football auquel assistait le président Mohamad Siyad Barre continue de s'alourdir. 62 personnes ont été tuées et 200 autres grièvement blessées [...]. À la mi-temps, plusieurs centaines de spectateurs ont voulu — puisque c'était vendredi — faire la prière sur la pelouse, qu'ils ont commencé à occuper. L'armée est intervenue, tirant quelques salves en l'air pour les disperser. Les spectateurs ont reflué précipitamment vers les sorties, et certains sont morts asphyxiés après avoir été écrasés. Des projectiles divers, pierres et bouteilles, ont alors volé en direction de la tribune présidentielle. Les « bérêts rouges » de la garde présidentielle, stationnés à l'extérieur du stade, entendent les coups de feu tirés à l'intérieur et, croyant à un attentat contre M. Barre, se sont rués dans l'enceinte pour le protéger et ont ouvert le feu sur la foule (*Le Monde*, 11 juillet 1990). « Officiellement, environ 70 personnes, dont des enfants, ont été tuées samedi, et plus de 350 autres blessées lors d'une bousculade dans le stade de Katmandou, a-t-on appris ce week-end de source hospitalière. Mais Officieusement il y en aurait beaucoup plus ..]. Quarante-huit heures plus tôt, au cours de la rencontre Libye-Mae, qui s'est déroulée jeudi à Tripoli, une tribune s'est effondrée [...]. La catastrophe se serait soldée par un au moins 20 morts et une centaine de blessés » (*La Croix-l'Événement*, 15 mars 1998). « Alexandrie (Égypte), 8 morts (nuques et crânes brisés) et 15 blessés suite à une bousculade avant le match Al-Ittihad contre Al-Koroum » (*L'Équipe*, 13 janvier 1999). « Les matches de qualification pour la Coupe du monde 2006 ont été endeuillés par la mort de six personnes en Iran, vendredi 25 mars ». À l'issue de la rencontre entre l'Iran et le Japon (2-1), cinq personnes sont décédées après avoir été piétinées lorsque les 100 000 spectateurs quittaient le stade Azadi de Téhéran. La sixième victime, surexcitée par la victoire de son équipe favorite, aurait succombé à une crise cardiaque. Une quarantaine de personnes ont également été blessées, dont certaines grièvement, lors de cette immense bousculade » (*Le Monde*, 29 mars 2005). « 81 personnes ont été arrêtées, dans la nuit du dimanche 27 au lundi 28 mars, après de violentes manifestations au stade du 26-Mars, puis dans les rues de Bamako, à la suite de la défaite (1-2) du Mali face au Togo, dans le cadre des qualifications pour le Mondial 2006. « Il y a 81 casseurs arrêtés, plusieurs policiers et manifestants blessés, et les dégâts sont énormes », a déclaré à l'Agence France-Presse un responsable de la direction de la police nationale » (*Le Monde*, 30 mars 2005).

LE LIVRE NOIR DES VIOLENCES

Les massacres des meutes sportives — entassées sur les gradins des stades-abattoirs, déchiquetées par les grillages des stades-entonnoirs, assommées par l'effondrement des tribunes, asphyxiées par des hordes de panique —, pour spectaculaires qu'ils soient, ne représentent cependant qu'un des aspects de la barbarie ordinaire du football. C'est en effet dans une interminable succession d'incidents plus ou moins sanglants — une véritable série noire — que s'inscrit l'histoire du football contemporain. Le hooliganisme, dans et hors les stades, est bien l'ombre portée du football, son inséparable compagnon de route, son âme damnée. **Dans tous les pays gagnés par la peste noire du football prolifèrent des bandes de casseurs — gangs de skinheads, troupeaux enragés de supporters, groupes fascistes et néonazis, commandos de vandales alcoolisés — qui viennent « ternir la fête », provoquent échauffourées violentes avec les supporters adverses, attaquent les forces de l'ordre, défoncent les vitrines et incendient ce qui peut l'être. Ces troupes de choc de tueurs potentiels — dont les diverses dénominations locales (tifosi, fans, hools, hinchas, sides, ultras, fanatiki, brigadas, fanatics, etc.) rendent perplexes les ethnologues des tribus des tribunes — « gangrèment » le football, le « parasitent », le « défigurent », pour utiliser les expressions journalistiques consacrées.** Ce ne sont pourtant pas de simples « brebis galeuses » ou « moutons noirs » qui « dévoient » le football, mais bel et bien les excroissances naturelles d'un sport de foule qui oppose en permanence des blocs guerriers, des groupes combattants, des hordes belliqueuses. Dans toute guerre, en effet, il y a les troupes régulières et les supplétifs, les mercenaires, les commandos parallèles. Dans la guerre civile larvée qui oppose dorénavant équipes-villes ennemies (PSG-OM), meutes de haine, regroupements de bagarreurs, bataillons de brailleurs et « camps » retranchés — nationaux, régionaux ou locaux —, il n'est pas étonnant que la surenchère dans la violence suive celle des enjeux financiers et politiques. Le hooliganisme a bien compris en effet la devise olympique : *citius, altius, fortius* ! Mais seuls apparemment les intellectuels fous de foot considèrent encore que les déferlantes de violences liées au football n'ont rien à voir avec le jeu. Pour ne pas alourdir la fastidieuse énumération des violences, nous ne citerons ici que quelques exemples, en incitant les lecteurs à suivre attentivement la rubrique des « incidents » qui surviennent lors de toutes les rencontres.

En Italie, les *teppisti* (casseurs) sont devenus les plus furieux d'Europe, à l'exemple des hooligans anglais, hollandais et allemands : « Il ne se passe pas un dimanche sans que des incidents n'éclatent ». Pendant que la police, les clubs, la justice se rejettent mutuellement la responsabilité, des scènes d'une brutalité inouïe ont lieu entre bandes rivales armées et des forces de l'ordre souvent en nombre trop limité [...]. **Le football italien continue de déchaîner les passions de tout un peuple. Le moindre incident concernant une phase de jeu provoque des incidents incroyables** » (*Le Monde*, 6 mai 1998). Est-ce cela que les sociologues et ethnologues des « passions sportives » appellent dans leur jargon angélique une « passion égalitaire », une « passion partisane » ou une « culture de la virilité » ? Simples « massacres pour une bagatelle », en somme, pour paraphraser le chef de la meute des mordus du foot, Christian Bromberger, qui encense de concert avec ses affidés Alain Ehrenberg, Patrick Mignon, Pascal Duret et consorts — la « rage de paraître », le « mode d'existence authentique », la « fierté de l'appartenance », la « lutte pour l'hégémonie », le « climat viril des stades », le « débridement des émotions » et autres formules de l'euphémisation-banalisation du supportérisme. Or l'exaltation supportériste, national-identitaire, ethnico-identitaire ou régionaliste, des bandes, meutes et hordes d'excités, cogneurs et abrutis, *white boys* fanatiques, petits-bourgeois enragés, zonards désœuvrés, extrémistes de droite, malades du football (*Fussball Kranken*), adeptes furieux du baston, crânes rasés néonazis — qui garnissent les gradins des stades comme les algues tueuses tapissent les fonds marins pollués, n'est jamais anodine et ne doit sûrement pas être considérée avec une « bienveillante neutralité ». Mais de cela nos ethnologues post-modernes n'ont cure, puisqu'il s'agit simplement pour eux de justifier leur propre engouement irra-

tionnel pour le football, oubliant sans doute que la « fusion affective » avec l'objet de recherche entraîne toute une série de scotomisations, de censures, de refoulements et de déformations du réel. Bromberger et ses disciples font en effet de l'ethnologie comme un supporter moyen fait de la sociologie spontanée : avec ses émotions. À l'image de tous les multiculturalistes fascinés par les appartenances de groupe et les fusions collectives, Bromberger et ses émules sont donc tout naturellement victimes de l'effusion lyrique (gloire au football !) et de la confusion théorique entre l'essence et l'apparence des réalités sociales (l'opinion du supporter ordinaire est censée tenir lieu de vérité sur le foot). Ils confirment ainsi ce que Marx avait remarqué à propos de l'idéologie bourgeoise :

« L'économie politique vulgaire se borne, en fait, à transposer sur le plan doctrinal, à systématiser les représentations des agents de la production, prisonniers des rapports de production bourgeois, et à faire l'apologie de ces idées. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elle se sente tout à fait à l'aise précisément dans cette apparence aliénée de rapports économiques ; il n'y a pas à s'étonner que l'économie politique vulgaire se sente ici parfaitement dans son élément et que ces rapports lui paraissent d'autant plus évidents que leurs liens internes restent plus dissimulés. »

Comme le poussin se laisse voluptueusement engloutir par le serpent, nos ethnologues urbains se laissent phagocyter par tous les stéréotypes populistes des meutes sportives, ignorant sans doute que les anthropologues ne doivent jamais se laisser prendre corps et âme par leurs objets de recherche, ni surtout s'éprendre de leurs charmes, enchantements et ensorcellements mystificateurs. La socio-anthropologie, tout étudiant de licence sait cela, n'a ni totem ni tabou, et surtout pas ceux des « tribus », groupes, clubs, associations ou collectivités qu'elle étudie. Or c'est par amour de leurs amours secrètes que Bromberger et les autres footballeurs de laboratoire idéalisent leur terrain en censurant soigneusement tout ce qui déconstruit leurs misérables illusions sur la misère du monde sportif. Derrière leur écran de rêve se dissimule pourtant la machinerie du football avec son impitoyable principe de réalité saturé de haines, de violences, de destructions et de morts. Il n'y a qu'à lire attentivement la presse, même sportive, pour constater les vandalismes meurtriers, les exactions sanglantes et les charges assassines — que certains osent encore appeler "fêtes" — qui sévissent sur tous les terrains du monde, à toutes les époques, tout au long de l'année et à tous les niveaux de la compétition. Il suffit, là aussi, d'ouvrir les yeux.

Aux philosophes footballeurs et aux footballeurs qui se piquent d'être penseurs, il faut par conséquent sans cesse rappeler l'infamie des stades. Leur fascination pour les pelouses vertes, devenues véritables champs de bataille et prétextes à affrontements réguliers, n'est pas simplement une « passion ordinaire » pour les dérisoires histoires de « hors-jeu imaginaires », « corners rentrants », « frappes puissantes », « murs mal placés » et autres « sauvetages in extremis », qui permettent l'interminable « bavardage sportif », mais bel et bien une cécité volontaire devant les violences — dans et hors les stades — qui ponctuent dorénavant tous les matches à enjeux. L'aveuglement sportif dans lequel ils se complaisent au nom de leur « passion » dissimule ce qui saute pourtant aux yeux de tout observateur non prévenu, mais il les transforme également en militants hargneux. Question : la violence est-elle du côté de ceux qui la dénoncent ou du côté de ceux qui la camouflent honteusement ?

ÉTATS DE SIÈGE ET FÊTES SANGLANTES

Après la victoire du Real Madrid en Coupe d'Europe des champions contre la Juventus de Turin (un club qu'affectionnent particulièrement Bromberger et ses amis...), toute l'Europe a pu assister en direct à une démonstration édifiante de la « culture » du football : « 170 personnes auraient été blessées, dont deux policiers grièvement, à Madrid, dans la nuit du mercredi 20 mai, à la suite d'incidents ayant opposé les forces de l'ordre et des supporters du Real. Dès 22 h 30, près de 500 000 per-

sonnes avaient convergé vers la fontaine de la plaza de Las Cibeles, dans le centre de la capitale, afin de fêter le septième titre de champion d'Europe du Real. Selon les premiers témoignages, des groupes de jeunes ont tenté, sous la pression de la foule, de forcer le périmètre de sécurité des policiers entourant la fontaine où se baignent traditionnellement les supporters du club madrilène à chaque fois que leur équipe remporte un titre ou gagne un match important. La police nationale, quelques dizaines d'hommes anti émeutes équipés de boucliers de plastique et armés de matraques et de fusils lance-balles de caoutchouc — a repoussé la foule, faisant plusieurs blessés et soulevant la colère des supporters » (*Le Monde*, 22 mai 1998). Scènes de chasse ordinaires des fins de matches. C'est sans doute cela qui s'appelle la fête des matraqués et des détraqués : l'état de siège au nom du football, le quadrillage sécuritaire de l'espace public par des troupes de choc avec l'alibi des casseurs et des abonnés aux canettes de bière. Or ce genre de « soirées brûlantes », loin d'être une exception, est la règle depuis des années en Europe. Le comble de l'abjection fut atteint lors de la Coupe du monde organisée en 1998 par la France. Les villes accueillant les équipes en lice avaient toutes été placées sous haute surveillance et les forces de l'ordre avaient été mobilisées pour contrôler les risques de « dérapages violents » des hooligans, en particulier allemands et anglais. Le pays avait été mis en état de siège pour une prétendue « fête » jalonnée d'innombrables affrontements à Marseille, Toulouse et Lens, agrémentée de parades néonazies des « hools » allemands et pour finir ensanglantée par l'agression criminelle préméditée sur un gendarme mobile, Daniel Nivet, par une bande de tueurs allemands. La presse et les amoureux de football étaient évidemment consternés par ce drame, mais peu s'étaient posé la seule question qu'il aurait fallu se poser en amont des événements : fallait-il, au nom de la « grande fête du football », quadriller l'espace public par des compagnies de CRS et de gendarmes mobiles, organiser toute une logistique antiémeute autour des stades, dilapider l'argent public — au niveau national comme au niveau municipal — pour finalement assister au spectacle de hordes d'assassins décidés à semer la terreur ? « Avec 20 000 policiers, gendarmes et militaires mobilisés chaque jour, du 10 juin au 12 juillet, la France se met quasiment en état de siège pour la Coupe du monde ».

Si tous les matches de football ne se terminent pas en bagarre générale, il reste que c'est le spectacle du ballon rond, avec ses enjeux (relégation, montée en division supérieure, qualification pour une coupe), ses phases de jeu (penaltys, coups francs, cartons jaunes, expulsions), ses incidents (intrusions de supporters, pannes d'électricité, fumigènes et objets divers), qui est le déclencheur, l'occasion (fait le larron), le stimulant et l'excitant de la violence. **Les journalistes sportifs prétendent « sans prévention » oublier avec une touchante unanimité que les violences qu'« abrite » le football ne tombent pas d'un ciel serein, mais sont bel et bien provoquées par des matches de football et non pas par des meetings politiques, des foires commerciales, des comices agricoles, des concerts technos ou des parades militaires, même si, de toute évidence, ces attroupe-ments peuvent aussi susciter à l'occasion des violences.** Il faut donc sérieusement se poser la question suivante : pourquoi le football attire-t-il à ce point la violence, comme la confiture attire les guêpes ? Pourquoi le football sert-il de défouloir, de camouflage et d'aubaine médiatique à des brutes microcéphales ? Sinon parce que le football est lui-même un jeu d'affrontements physiques, le spectacle d'une mini guerre où le but est de terrasser l'adversaire, de l'« enculer » ou de le « tuer », comme disent les supporters marseillais. **On n'a encore jamais vu en effet des hordes de casseurs se sentir attirées par une exposition florale ou un concert de musique baroque ! C'est bien le football, et lui seul, qui suscite, favorise et entretient le tropisme de la violence comme l'humidité obscure attire les cancrelats, punaises et scolopendres.** Or c'est bien cette thèse décisive de la Théorie critique du sport que les amateurs de football s'acharnent à contredire malgré l'écrasante et meurtrière réalité des faits. Il arrive pourtant que certains observateurs soient malgré tout obligés de reconnaître l'implication du football. Ainsi Laurent Joffrin dans un éditorial paru après le drame de Lens : « Le football est-il responsable ? Non, dira-t-il, avec des arguments. Le hooliganisme est un phénomène social qui provient moins du jeu que de la dégradation urbaine. La

violence autour des stades exprime, de l'aveu des spécialistes, les frustrations et les haines engendrées par la crise sociale. Sur ce désespoir se greffe souvent l'idéologie nazie, ou simplement xénophobe. **L'extrême droite trouve dans les virages des stades un milieu propice à sa propagande, machiste, violent, grégaire et chauvin, C'est là que le sport est en question. Il est une mise en scène du patriotisme, avec drapeaux, hymnes, union sacrée et effusions de masse. Il est aussi une libération de l'agressivité physique : le jeu "viril" est admiré, on parle de "tirs tendus", de "boulets de canon", de joueurs "descendus", et il y a toujours des civières au bord des pelouses.**

On pourrait allonger indéfiniment la liste de ces Violence. Les clichés rassurants des admirateurs de la « culture foot » — qui passent leur temps à inventer des romans familiaux, des légendes dorées et des rêves bleus sur le football, oubliant au passage que tout rêve n'est qu'un travestissement du réel — ont à cet égard quelque chose d'indécent. Christian Bromberger, toujours à l'avant-centre, écrit par exemple : « Le grand match de football, épreuve aujourd'hui la plus populaire à travers le monde, s'offre ainsi comme un événement exemplaire qui condense et théâtralise, à la manière de la fiction ludique et dramatique, les valeurs fondamentales qui façonnent nos sociétés. » Le « spectacle total » dont parle Bromberger n'est en fait que le spectacle totalitaire de la violence sociale, celle qui amène des centaines de milliers de déclassés sociaux, de microcéphales racistes et de supporters abrutis « par la pesante mise en scène de la pensée du divertissement » à acclamer les gladiateurs des pelouses.

Quant à la « fiction ludique » du football, elle a un goût de sang, de haine, de xénophobie et d'agressivité multiforme. C'est ce qu'illustre la banale réalité du football dont les « valeurs fondamentales » — fric, réussite à tout prix, chauvinisme, culte de la domination, machisme, sexisme, racisme — trouvent à s'épanouir dans les règlements de comptes « virils » entre les joueurs, les agressions contre les arbitres, les injures, les crachats au visage. Toute la panoplie en somme de « l'exemplarité » du football que l'on peut observer à longueur de saison sur tous les stades du monde.

LA GRANDE OLA DU PEUPLE FOOTBALL

Durant les années 1990, le football a donc été consacré comme la nouvelle langue universelle des peuples avec l'appui indéfectible de nombreux intellectuels. Par son propos littéralement a-critique, Jean-Marie Colombani faisait ainsi la démonstration — avec tant d'autres, il est vrai — de son incapacité à comprendre que **l'actuelle mondialisation, si décriée par certains de ses collègues (*Le Monde diplomatique...*), s'appuie essentiellement sur le sport et l'adhésion massive des peuples à son spectacle, ainsi que sur l'identification populiste d'un très grand nombre d'intellectuels à sa légende.** Il est donc étonnant que les altermondialistes (ATTAC, entre autres) n'aient pas encore repéré le football comme le principal vecteur ou la pointe avancée de ce contre quoi ils croient lutter. **Car c'est bien le football qui écrase tout espoir, toute lutte d'émancipation, en paralysant les revendications sociales.** Sa force tient en effet à la grande faiblesse de ceux qui se laissent subjugués par lui en croyant avec la ferveur que l'on sait à ses supposées vertus. Face à cette nouvelle réalité de la mondialisation sportive, les journalistes ont montré leurs vraies limites parce qu'ils n'ont pas su analyser cette dimension d'abrutissement majeur que véhicule la passion football et la comprendre pour ce qu'elle anticipait : l'avènement d'une société dominée par la crétinisation des stades. Pire, ils n'ont su qu'absorber ce qu'on leur présentait sous les yeux. En tant qu'éponges idéologiques, ils ont alors restitué le spectacle en l'idéalisant massivement. Comme chez d'autres supposés experts de la vie sociale (sociologues, politologues, ethnologues, travailleurs sociaux) le football a exacerbé chez eux ce « manque d'opinions » des journalistes, la prostitution de

leurs expériences et de leurs idées [qui] ne peuvent être saisis qu'en tant qu'ils représentent le point culminant de la réification capitaliste ». Le football a en effet formaté un journalisme contemplatif, purement aligné sur « l'être-là » du spectacle mondain, et a permis cette affligeante neutralisation des capacités critiques qui prétend se donner pour de l'objectivité professionnelle.

Notes :

Hier : Ce que disait la Ligue communiste, (Paris, François Maspero, 1972, p. 129). Dans le second manifeste, un court chapitre maintient la thématique de « l'activité corporelle [...] étouffée entre d'une part la promotion du sport de compétition régi par le profit, et d'autre part l'impossibilité pour des millions de jeunes et d'adultes de développer comme ils l'entendent les activités physiques et ludiques, dégagées de tout principe de rendement. *Contre le sport de compétition et le culte du champion, nous réclamons l'abrogation du professionnalisme sportif, le retrait unilatéral des grandes compétitions internationales* (Jeux olympiques, Coupes du monde...) ". Ligue communiste révolutionnaire, *Oui, le socialisme !*
Paris, Petite collection Maspero, 1978, p. 205-206.

Aujourd'hui : Le football endoctrine bien au-delà des quelques intellectuels de la gauche traditionnelle ou « critique ». Elle a fasciné — et fascine toujours une grande partie de l'extrême gauche". De ce point de vue, le cas de la Ligue communiste révolutionnaire est exemplaire de la lente dérive, aujourd'hui sans limites, de nombreux ex-militants passés d'une critique de la société capitaliste à la fétichisation du football. Le néo populisme bon teint de la LCR, son électoralisme tous azimuts, son opportunisme congénital vis-à-vis de l'islam qui l'a amenée à « dialoguer » avec le frère » Ramadan et d'autres défenseurs acharnés du voile islamique au nom de la « défense des libertés" son suivisme tiers-mondiste servile, l'ont tout naturellement entraînée à idéaliser le sport, le football en particulier, en avalant toutes les couleuvres du reniement théorique et de la capitulation politique. De son premier manifeste de 1972, il ne reste plus rien d'une critique du sport.

Il ne faut donc plus d'étonner que l'extrême gauche ait disparu totalement de la scène politique. Au lieu d'être éducateur du peuple en lui révélant les stratégies de manipulations qui l'endoctrinent et le crétinisent, elle devient elle-même complice de l'idéologie néo-libérale. L'extrême gauche, en partageant avec le peuple sa vénération pour le foot, ne voulait-elle pas en définitive se donner le moyen de gagner des voix aux prochaines élections, comme si le suffrage universel serait « La seule solution pour changer le monde ». Un chanteur célèbre a dit cette absolue vérité « Si des élections avaient pu changer quoi que ce soit, ça fait longtemps qu'elles seraient interdites ».

La Lazio de Rome est depuis plusieurs années déjà devenue le club phare des supporters d'extrême droite qui n'hésitent jamais à faire le salut fasciste. Paolo Di Canio, l'un des joueurs vedettes de l'équipe, a lui aussi l'habitude de tendre le bras à la manière mussolinienne devant son public ! On peut supposer que les trotskistes italiens, si cette espèce existe encore, condamnent, eux, cette sinistre collusion.

CONCLUSION

Quelques rares intellectuels ont su retrouver le chemin de la réflexion critique et tirer le signal d'alarme sur les dangers du football planétarisé. Ainsi, George Steiner souligne que « le sport est un substitut [...]. Nous avons une religion maintenant sur la terre, c'est le football bien sûr, c'est la seule religion planétaire. On peut dire que le Vandale (dans nos villes aujourd'hui le hooligan) serait un commando merveilleux s'il y avait une guerre demain. Avec exactement les mêmes qualités d'agression, de brutalité, de ruse et d'invention stratégique». De même, Vicente Verdu — dénonçant très concrètement la société postmoderne avec ses *reality shows*, sa vidéosurveillance généralisée, sa guerre sainte, son clonage — considère que l'« orgie du football » est l'une des pires manifestations de masse qui se soit installée dans une société gangrenée par la crétinisation culturelle et l'abrutissement idéologique. L'aliénation qui s'est emparée de nos jours d'une masse à la fois atomisée et grégarisée repose essentiellement sur l'infantilisme des jeux, des amusements, des distractions, des divertissements « qui sévit de nos jours pour le spectacle sportif, notamment le football ». Le football encensé par les idéologues post-modernes est aujourd'hui une véritable institution de la corruption, de la triche et de la combine.

Avec une régularité métronomique, des affaires nauséabondes viennent rappeler aux abonnés de l'opium que le football est devenu au fil des ans un milieu mafieux, à l'image d'ailleurs de nombreux autres sports professionnels. Le dernier scandale en date, qui devrait en annoncer bien d'autres, a éclaté lorsque Jean-Jacques Eydelie s'est mis à table en révélant les honorables pratiques marseillaises. L'ex-milieu de terrain marseillais condamné en 1995 à un an de prison avec sursis dans l'affaire de corruption OM-Valenciennes (match arrangé en 1993) a ainsi dévoilé les dessous de ce que certains osent encore appeler « l'esprit sportif » : « Pour les dirigeants de l'OM, tricher était devenu une seconde nature. Il fallait que les choses leur échappent le moins possible. Pendant des années, quasiment tous les joueurs qui venaient à l'OM avaient participé à des arrangements de match. Tous les joueurs de l'OM savaient, certains ont même participé à des "arrangements". » Voilà pour l'équité et l'épreuve de justice dont on nous rebat les oreilles !

Mais Jean-Jacques Eydelie a également confirmé l'existence ancienne du dopage dans le football : « Je l'ai vu dans tous les clubs où je suis passé, sauf à Bastia. Dans les années 1980-1990, beaucoup de choses traînaient. On nous donnait des cachetons. C'était de la folie, en particulier autour du Captagon [un stimulant]. Ces aveux, certes tardifs, étaient confirmés par d'autres ex-Marseillais : « Deux anciens Marseillais, Chris Waddle (1990-1992, dribbles chaloupés, coiffure nuque longue) et Tony Cascarino (1994-1996, surnommé "Tony Goal", 61 buts en deux saisons de D2), ont eux aussi évoqué, fin 2003, des piqûres bizarres. "J'ai reçu, de manière répétée, des injections à Marseille", écrivait Cascarino dans sa chronique du Times. "Je me raccroche à l'espoir que c'était légal. Mais je suis sûr à 99 % que ce n'était pas le cas" [...]. Selon Waddle, "les joueurs recevaient sans arrêt des injections à Marseille" » (Libération, 23 janvier 2006).

Comme dirait Mme Merkel, on tremble d'excitation à l'idée que les piqueurs et les piqués ne fassent bientôt plus qu'une grande confrérie qui lave son linge sale en famille..

MA CONCLUSION

Ces principales machineries idéologiques de manipulation d'endoctrinement et de crétinisation des masses ne datent pas d'hier. Ce sont elles, pendant des siècles, qui ont d'abord permis à toutes les monarchies et les nobles de bénéficier sans état d'âme des excès liés à leurs privilèges, laissant au final, malgré parfois de bonnes intentions, les peuples et les paysans dans la misère. Vient ensuite la révolution de 1789 qui a été un tournant majeur dans l'histoire de l'humanité. D'un seul coup, le peuple pouvait prendre la parole (le tiers état), il devenait enfin conscient d'avoir été « victime d'un système qui l'avait si longtemps exploité et dont il fallait se venger », selon les termes des trois principaux acteurs de la convention, Danton, Marat et Robespierre. Les querelles et les conflits qui ont suivi et abouti à toutes les violences que l'on connaît, têtes coupées et guerre civile de Vendée entre les républicains et les chouans (cette période de la Grande Terreur), n'ont pas manqué d'interroger un grand nombre d'historiens et d'écrivains pendant tout le siècle qui a suivi, le XX^e, notamment Victor Hugo avec son œuvre remarquable « Quatre-vingt-treize » où il s'interroge : « *que sera l'avenir de l'humanité après tant de carnages* ».

N'est-ce pas une question fondamentale que chacun devrait se poser ? Et elle s'est réellement posée pendant tout le XX^e siècle. Avec la naissance du mouvement romantique que 89 a inspiré, c'étaient les rêves d'un monde meilleur pour tous, libertés, égalités, fraternités, souveraineté populaire contre lesquels partisans de la monarchie ont rejeté avec force de 1830 à 1871 en passant par la révolution de 1848. Le massacre des communards de 1871 a été le coup de semonce qui a mis fin définitivement à ces rêves. Mais ce n'était pas comme on l'a fait croire, la fin de la monarchie, c'était la victoire totale d'une « république monarchique », c'est à dire l'installation définitive d'un pouvoir qui n'est que celui de la bourgeoisie et du capitalisme. Voilà l'avenir de l'humanité ! Mr Hugo !

J'ai eu la chance d'avoir fait mes études secondaires au lycée Henri-Martin de Saint-Quentin, dans le département de l'Aisne. C'était un lycée renommé comme « *pilote* », qui a eu l'initiative de dépasser le cadre strict de l'enseignement scolaire : une soirée par mois un ciné-club réservé aux élèves, professeurs et animateurs, qui m'a fait découvrir les plus grands classiques et chef-d'œuvres du cinéma mondial, et plusieurs fois dans l'année un train spécial pour Paris qui transportait les élèves pour leur faire découvrir les grands classiques du théâtre, au TNP, à l'Odéon ... Racine, Corneille, Molière ... et enfin Bertolt Brecht, auteur « *hors-programme* » mais que mon professeur de français nous avait invité à découvrir. C'était « *l'Irrésistible ascension d'Arturo Ui* », une caricature féroce de la montée au pouvoir d'Adolf Hitler. Mon professeur ne nous avait pas informé de l'orientation politique de cet auteur engagé, communiste et militant, ce qui lui aurait peut-être été néfaste dans l'esprit de cette époque. Je me souviens très bien de ses commentaires face à notre enthousiasme vis à vis de cette pièce, dès notre retour au lycée : « *Oui, c'est très bien d'avoir dénoncé toutes les stratégies d'un assassin pour arriver au pouvoir, mais a t'on le droit de le faire avec autant d'humour, sachant que ce pouvoir lui permettra de commettre les plus grandes atrocités de l'histoire* ».

Le peuple allemand n'a-t-il pas été victime d'une manipulation, ce pays au bord de la ruine économique et sociale après l'échec de 14/18, le remboursement de la dette qui lui avait été imposée, et surtout l'espoir de changement avec un socialisme présenté comme tel par un parti qui prétendait le promouvoir : le « National » socialisme. N'est-ce pas encore ce qui nous attend ?

Alors, comment expliquer que cette question fondamentale « Quel avenir pour l'humanité » n'est pratiquement plus à se poser : voire sans intérêt ?

Bertolt Brecht nous a fourni une réponse qui est une autre manière d'expliquer la stratégie du consentement, lumineuse :

« Les peuples ont la tête sous l'eau. Ils ne peuvent donc voir l'horizon, donc le monde tel qu'il est, et son avenir. Il faut donc faire en sorte de maintenir les têtes sous l'eau. Toute mon œuvre théâtrale est fondée sur cette détermination : Peuples, sortez la tête hors de l'eau ».

Échec de sa mission !

Le monde entier a la tête sous l'eau, l'eau qui bouche les oreilles, trouble la vue, et sous la surface d'un océan ne peut jamais faire voir l'horizon. On n'entend plus rien. On ne voit plus rien. Qu'importe ce qui se passera demain. L'eau est bonne, restons y. Nous y nageons comme des poissons sans cervelle. Notre civilisation sera bientôt engloutie, à la manière de l'Atlantide, mais cette fois noyée dans un abrutissement inéluctable avant de s'effondrer.

Même si certains on encore « l'utopie » de croire qu'un changement est possible, la même histoire se répétera, celle de la Commune de Paris en 1871 :

« sortez la tête de l'eau, vous serez massacrés ».

Connaissez vous cette belle histoire qui rappelle curieusement Bertolt Brecht ?

« L'Histoire de la grenouille chauffée lentement » **(Olivier Clerc*, écrivain et philosophe)**

A méditer, car c'est cruellement vrai :

Imaginez une marmite remplie d'eau froide dans laquelle nage tranquillement une grenouille...

Et puis :

– Le feu est allumé sous la marmite, l'eau chauffe doucement. Elle est bientôt tiède.

La grenouille trouve cela plutôt agréable et continue à nager.

– La température continue à grimper.

L'eau est maintenant chaude, et c'est un peu plus que n'apprécie la grenouille.

Elle se fatigue un peu, mais elle ne s'affole pas pour autant.

– L'eau est cette fois vraiment chaude, et la grenouille commence à trouver cela désagréable.

Mais elle s'est affaiblie, alors elle supporte et ne fait rien.

– La température continue à monter, et la grenouille finit tout simplement par cuire.

La grenouille est morte.

Si la même grenouille avait été plongée directement dans l'eau à 50°, elle aurait immédiatement donné le coup de patte adéquat qui l'aurait éjectée de la marmite.

Cette expérience montre que lorsqu'un changement s'effectue d'une manière suffisamment lente, il échappe à la conscience et ne suscite la plupart du temps aucune réaction, aucune opposition, aucune révolte.

Si nous regardons ce qui se passe dans notre société depuis quelques décennies, nous subissons une lente dérive à laquelle nous nous habituons :

- Des tas de choses qui nous auraient horrifiés il y a 20, 30 ou 40 ans, ont été peu à peu banalisées et nous dérangent mollement à ce jour, ou laissent carrément indifférents la plupart des gens.
- Au nom du progrès et de la science, les pires atteintes aux libertés individuelles, à la dignité, à l'intégrité de la nature, à la beauté et au bonheur de vivre, s'effectuent lentement et inexorablement avec la complicité constante des victimes, ignorantes ou démunies.
- Les noirs tableaux annoncés pour l'avenir, au lieu de susciter des réactions et des mesures préventives, ne font que préparer psychologiquement le peuple à accepter des conditions de vie décadentes, voire destructrices.
- Et le gavage permanent d'informations de la part des médias sature les cerveaux, qui n'arrivent plus à faire la part des choses...

Lorsque j'ai annoncé ces choses pour la première fois, c'était pour demain.

Maintenant, C'EST AUJOURD'HUI !

Alors si vous n'êtes pas, comme la grenouille, déjà à moitié cuit, donnez le coup de patte salutaire avant qu'il ne soit trop tard.

Au fait, NE SOMMES- NOUS PAS DÉJÀ A MOITIÉ CUIITS ?

Personnellement, je pense que nous le sommes totalement !

*Olivier Clerc est né à Genève en 1961 et vit en France depuis 1986. Autodidacte (ayant décroché un master de traduction à 50 ans, par VAE), il a écrit 22 livres à ce jour : essais, livres de développement personnel et de spiritualité, ouvrages pour enfants. Il est aussi le traducteur d'une centaine de livres d'auteurs renommés (don Miguel Ruiz, Deepak Chopra, Neale Donald Walsch, Gregg Braden, Byron Katie, etc.)

A travers ses livres et ses interventions en public, il s'est construit une réputation de pédagogue hors pair, en utilisant un langage riche en métaphores qui rendent facilement compréhensibles les idées transmises. Très porté sur le langage symbolique, il est le créateur de dizaines de métaphores, déclinées dans quatre recueils, dont ***La grenouille qui ne savait pas qu'elle était cuite***, best-seller depuis 15 ans, traduit en 10 langues, ainsi que ***Graines de Sens***, beau livre illustré qui propose une métaphore pour chaque semaine de l'année

*Donc, avant que l'effondrement se produise,
d'autres ouvrages sortiront sur ce thème, mais
n'y feront rien !*

*Raison pour laquelle ce dossier sera mis
continuellement à jour
jusqu'à l'apocalypse annoncé !*

Philippe d'Hennezel

Table des matières

INTRODUCTION.....	2
1 -CONNECTEZ-VOUS !.....	3
2 - LA FABRICATION DU CONSENTEMENT.....	5
3 - LES RELIGIONS : « OPIUM DU PEUPLE ».....	7
4 - LES MÉDIAS.....	10
5 - LA STRATÉGIE DU CHOC.....	13
6 - LE CAPITALISME DE SURVEILLANCE.....	14
7 - LA FABRIQUE DU CRÉTIN DIGITAL.....	18
8 - LA NOMOPHOBIE.....	19
9 - LA FABRIQUE DU CRÉTIN CONNECTÉ.....	21
5G, la course à quoi ?.....	21
10 - DIVERTIR POUR DOMINER.....	24
11 - LE CINÉMA AUSSI ?.....	24
Le spectateur impatient par Gérard Mordillat *	25
I - LE CINÉMA (<i>POP-CORN</i>) COMMERCIAL ou DE DIVERTISSEMENT.....	27
II – LE CINÉMA D'ART ET D'ESSAI.....	29
Michel Onfray.....	31
12 - La crétinisation progressive du peuple.....	31
LE MIROIR AUX ALOUETTES.....	32
13 - LA MACHINE À FABRIQUER DES ABRUTIS.....	33
14 - LES MAÎTRES DE LA MANIPULATION.....	38
1 - WALT DISNEY.....	39
2 - FACEBOOK.....	44
Mark Zuckerberg fait de Facebook l'empire de la manipulation des masses.....	44
15 - Et si ça commençait dès l'école !.....	51
1 - « Le cercle des poètes disparus » de Peter Weir.....	52
2 - « <i>Captain Fantastic</i> » de Matt Ross.....	53
3 – Écoutons enfin, pour terminer ce chapitre, ce que nous dit Krishnamurti :	
.....	54
16 - LE FOOTBALL, UNE PESTE ÉMOTIONNELLE.....	55
PASSION FOOT : UN OPIUM DU PEUPLE.....	56
L'IDOLÂTRIE DU BALLON ROND.....	57
L'EMPIRE FOOTBALL :.....	58
UNE MULTINATIONALE DU BALLON ROND.....	58
L'EMPRISE TENTACULAIRE DE LA FIFA.....	58
STADES ABATTOIRS ET FOOTBALL ASSASSIN.....	61
LE LIVRE NOIR DES VIOLENCES.....	65
ÉTATS DE SIÈGE ET FÊTES SANGLANTES.....	66
LA GRANDE OLA DU PEUPLE FOOTBALL.....	68
CONCLUSION.....	70
MA CONCLUSION.....	71
« L'Histoire de la grenouille chauffée lentement ».....	72

